



Dossiers D&J - n°5 Solidarité

Des parcours de vie solidaires

Sommaire

1 – Synthèse du dossier	3
2 – Lutte contre les LGBT phobies	6
3 – Précarité, insertion sociale et professionnelle	25
4 – International	36
5 – Santé	40
6 – Solidarité à David & Jonathan	47
7 – Réflexion et théologie	53
8 – Solidarité : Le vrai défi d'aujourd'hui en France et ailleurs	56
9 – Synthèse des réponses au questionnaire sur la solidarité	58

Edito - David & Jonathan, association solidaire ? De qui ? Pourquoi ? Pourquoi nous intéressons-nous à la solidarité ?



Photo : Patrick Janicek

Dossiers D&J n°5 – Septembre 2016

 D&J sur Facebook

 D&J sur Twitter

 Nous écrire

92 bis, rue de Picpus
75012 Paris
Tél. : 09 50 30 26 37
www.davidetjonathan.com

David & Jonathan est un mouvement qui propose un accueil bienveillant et inclusif, une vie de groupe « adelphique », c'est à dire comme des sœurs et frères, pour les personnes LGBT chrétiennes et en recherche.

Comme d'autres acteurs de la vie citoyenne, nous sommes interpellé-e-s par les inégalités et l'exclusion dans notre société. Nous y sommes confronté-e-s par les demandes que nous recevons, venant de partout en France et dans le monde. Des personnes LGBT, chrétiennes ou non, se tournent vers D&J parce qu'elles sont sans ressources, victimes de violences, exclues de leur famille ou de leur communauté de croyant-e-s. Et nous ne savons pas toujours comment répondre à ces cris de détresse.

Nous essayons d'orienter vers nos partenaires ou d'autres organismes. Nous essayons de « faire notre part », comme le colibri qui participe à la lutte contre l'incendie en amenant une petite goutte d'eau. Ces inégalités et cette exclusion, nous les connaissons aussi par les témoignages de personnes accueillies, d'adhérent-e-s et d'autres associations.

Au nom de l'Évangile, de nos valeurs humanistes et par fibre associative, nous sommes nombreux-ses à D&J à agir auprès de personnes en difficultés, en particulier de personnes LGBT, mais pas seulement. Être lesbienne, gay, bi ou trans a fait vivre à beaucoup d'entre nous des situations d'exclusion et d'inégalité. D&J nous a aidé-e-s à en prendre conscience et à nous battre contre cela, en aidant d'autres personnes. Nos parcours de vie peuvent nous mobiliser vers un engagement solidaire. Nous engager auprès de personnes différentes, qui peuvent être en situation de précarité, de maladie ou de handicap, victimes de violences ou de discriminations, en France et dans le monde, des femmes, des agriculteurs-trices, des réfugié-e-s, des détenu-e-s, etc., nous permet de vivre une solidarité plus large, avec l'humanité toute entière finalement.



Nos territoires, notre pays, l'Europe et le monde ont bien besoin de nos engagements solidaires, pour construire ensemble une paix juste et durable. Il nous faut prendre soin et faire grandir la convivialité, le vivre-ensemble, pour lutter contre la peur et le rejet de l'autre, tout particulièrement en France aujourd'hui.

Ce numéro des « Dossiers D&J » foisonne de témoignages de personnes diverses qui s'engagent par solidarité. Qu'elles en soient chaleureusement remerciées ! Nous souhaitons que cela participe à notre sensibilisation et notre mobilisation ! Et que nous soyons tou-te-s convaincu-e-s que l'on ne peut certes pas aider tout le monde, mais que chacun-e de nous peut aider quelqu'un-e.

Elisabeth Saint-Guily et Nicolas Neiertz, co-président-e-s ■

LE COURRIER DES LECTEUR-TRICE-S

Nous avons reçu de nombreux messages de soutien sur notre précédent dossier « International » (Être croyant-e et Lesbienne Gay Bi ou Trans à travers le monde – [lien vers les Dossiers D&J](#)).

Le Christ a été à la rencontre de tous les hommes et femmes, et surtout les plus éloignés de la société "bien-pensante" de son époque.

Merci pour ce magazine qui a l'air très complet [...] la multiplicité des points de vue et des témoignages témoigne de sa richesse.

Un grand bravo à vous tous pour ce dossier. C'est un travail de fou.

Merci pour cet envoi : le magazine offre une vue de ce qu'il se passe concrètement dans le monde.

Bravo pour ce nouveau numéro des Dossiers D&J, c'est une véritable somme !

Je tiens à vous remercier pour le remarquable dossier international que vous venez de réaliser et d'envoyer. C'est vraiment un outil précieux pour argumenter face à celles et ceux, encore bien trop nombreux, qui minimisent les souffrances de toutes sortes vécues par les personnes LGBT dans le monde, notamment en raison de l'attitude des Eglises.

This is very good stuff, David & Jonathan, and all who have been involved from D&J. Congratulations.

Vous aussi, envoyez vos réactions sur le présent dossier à dossiers@davidetjonathan.com

PARTICIPEZ AUX PROCHAINS NUMEROS DES DOSSIERS D&J ! N'hésitez pas à nous contacter pour y contribuer (contact : dossiers@davidetjonathan.com)

Note de l'équipe de rédaction

Compte-tenu des contraintes de publication, certains témoignages ont dû être réduits. Ils sont signalés par [...]. Par mesure de protection des personnes, certains prénoms ont été changés.

1 – Synthèse du dossier

Comment aborder un tel sujet ? Doit-on en parler au pluriel : les solidarités ? Nous donnons ici la parole à des femmes et des hommes d'origines sociales et culturelles différentes, chrétiennes ou non, lesbiennes, gays, bi, trans ou non, qui ont en commun une ou des activités relevant de la solidarité, à titre personnel ou professionnel. Nous les interrogeons sur leurs actions à ce titre, mais aussi sur ce qui, dans leurs parcours de vie, les a amené-e-s à s'investir par solidarité pour d'autres personnes.

➔ Des parcours de vies et des rencontres

Certain-e-s se sont investi-e-s suite à une expérience personnelle les mettant face à leur propre fragilité. Cela a pu être une période de mal-être, comme pour *Thierry* qui « il y a 15 ans, avait du mal à assumer son homosexualité ». *Nicolas Noguier*, président de l'association « Le Refuge », évoque sa « tentative de suicide qui a été un déclin pour rebondir en aide aux autres personnes qui n'ont pas eu la même chance que moi avec leur famille ». *D.*, migrant Ivoirien homosexuel, mentionne : « j'ai quitté la Côte d'Ivoire à l'âge de 25



ans car pour moi, il était impossible de vivre une relation amoureuse à cause de certains membres de ma famille ».

Christian

témoigne :

« avant de parler de solidarité, il faut avoir vécu l'abandon, l'isolement. J'ai vécu l'épreuve du rien, du néant et de l'abaissement. Je me suis retrouvé seul, avec à peine du chauffage, un tout petit peu d'argent pour vivre. Je n'étais plus rien pour personne ». *Jean-Louis* décrit une période d'effondrement lié à l'alcoolisme.

Pour d'autres, c'est la colère face aux injustices qui motivent leur implication. *Bartholomé Girard*, ancien président de l'association « SOS homophobie », identifie que « derrière tout-e militant-e politique, il y a une colère, sourde et puissante ». *Dominique* constate : « ce qui m'a habité depuis le début était la notion de justice. L'étincelle a été de constater l'injustice au sein de la cellule familiale de mes parents et la violence entre mon père et ma mère ». De même *Sylvie de Lannoy*, présidente de l'association « Contact Ile-de-France », évoque : « c'est la colère qui m'a poussée à m'engager aussi fortement face à l'injustice que je voyais autour de moi, lorsque

l'un de mes fils qui est homosexuel revenait à la maison avec des copains à lui qui étaient rejetés de leur famille et qui subissaient de l'homophobie à l'intérieur-même de leur famille ».

D'autres enfin ont « hérité » du fait de s'engager. Ainsi *Leila* se remémore : « depuis toute gamine, j'ai vu mes parents engagés dans des associations et je les ai suivis un peu partout. Cela m'a donné le virus associatif. Et après, je me suis investie aux scouts ».

Ces traversées du désert ou cette colère peuvent avoir des sources très diverses.

Babeth précise : « Dans mon cas, je peux dire aujourd'hui que c'est en partie du fait de mon homophobie intériorisée que j'ai voulu aider les autres ». De même *Babeth* raconte : « lorsque j'étais enfant, je me souviens très bien d'un jour précis, où j'ai décidé de rendre service, d'aider les autres, pour qu'ils m'aient malgré ce qui pourrait les décevoir chez moi. Mais je ne savais pas encore que c'était mon homosexualité ». *Valentin* décrit la découverte par ses parents de son homosexualité : « mon père arrive, et après une engueulade m'indique que je n'avais plus de place dans la maison. Ils me mettaient à la porte avec en main quelques euros et mon téléphone ». *Dominique D.*, du groupe Pères de D&J, constate : « après avoir trouvé un certain équilibre [...], j'ai pu donner à d'autres pères une partie de ce que j'avais reçu ». *Gérard*, du groupe Prêtres de D&J, nous livre : « j'ai compris tardivement, suite à une psychothérapie, que le mal-être que je trainais comme un lourd sac à dos, était lié à une histoire qui m'était arrivée au séminaire. J'y avais rencontré un prêtre, avec lequel j'ai vécu une histoire sexuelle et affective durant plusieurs années ». L'engagement d'*Amandine Miguel*, porte-parole de l'Inter-LGBT, s'est accéléré en réaction aux « manif pour tous » : « et je suis tombée dans le tourbillon de la lutte pour le mariage pour tou-te-s ».

Beaucoup de celles et ceux qui ont vécu une période de remise en cause et de déconstruction profondes ont aussi vécu une véritable reconstruction d'une partie de leur identité. Ainsi *Jean-Louis* mentionne : « oui, j'étais dans l'échec et un être fragile, mais je n'étais pas seul ; car d'autres ont suivi le même parcours et me disaient que malgré ce parcours, comme eux l'ont expérimenté, j'étais quelqu'un qui méritait de vivre. Et cette résurrection et cette renaissance grâce aux autres m'ont fait entrevoir un besoin vital des autres qui sont



mon reflet et qui s'en sortent et ensuite à mon tour de donner ce que j'ai reçu de ce groupe des alcooliques anonymes ».

Didier Arthaud, décrit le « séisme » de la découverte de sa séropositivité qui lui a fait « prendre conscience de la finitude de ma

Prendre conscience de la finitude de ma vie et, en même temps, de l'immensité de tout l'amour que j'avais encore à donner avant de mourir.

vie et, en même temps, de l'immensité de tout l'amour que

j'avais encore à donner avant de mourir ». Il a alors fondé Basiliade pour venir en aide aux personnes séropositives et malades du sida démunies.

Pour d'autres, au contraire, la solidarité va de soi : *Jacqueline* est conseillère à Pôle Emploi, elle "est arrivée à ce métier par hasard lorsqu'elle cherchait du travail il y a 17 ans. Et en fait, ce métier correspond à ce qu'elle est".

➔ S'occuper de personnes qui me ressemblent ou être à l'écoute d'autres différences

Le fait de rencontrer des personnes « comme soi » est bien souvent une aide. *Bartholomé Girard* constate toutefois que « de nombreuses personnes viennent militer au sein des associations pour ne s'occuper que des personnes "comme elles" ». Face à cela, la grande majorité des personnes interrogées s'ouvrent à des engagements plus diversifiés. Citons *Babeth*,



Photo : Allan Warren

très investie dans l'aide aux agriculteurs en difficulté. Citons aussi le cas de *Florent* qui, après avoir fait de la lutte contre l'homophobie auprès des jeunes à David & Jonathan et au Refuge, mène maintenant « régulièrement les maraudes avec sa paroisse protestante depuis trois ans, en soirée, autour de la gare de Lyon » à Paris.

Dans tous les cas, la question de l'écoute de l'autre reste centrale dans la solidarité. Ainsi *Jean-Louis* nous dit « l'écoute c'est si important et si rare, et pour être solidaire, il faut d'abord écouter ; écouter l'autre et se retrouver dans le lien avec l'autre en écoutant la musique de fond qui fait que je me sens comme l'autre malgré nos différences ».

La commission solidarité de David & Jonathan, soutient des personnes âgées. *Marc* témoigne que « l'isolement des personnes homosexuelles âgées est bien pire. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas d'enfant, quasiment pas de famille » La commission solidarité

intervient aussi auprès de personnes détenues, et *Marc* témoigne de la grande difficulté d'être homosexuel-le en prison.

➔ Prise d'engagement associatif, professionnel et politique



Photo : Franco Folini

Si les parcours menant à une prise d'engagement sont multiples, les formes que revêt cet engagement sont très diverses. Cela peut être un engagement bénévole associatif, par exemple *Thierry* est co-responsable de l'accueil dans un des groupes de David & Jonathan. Pour *Sébastien*, « Exercer des responsabilités, c'est aussi une manière d'être solidaire dans l'association dont on fait partie ». *Françoise H.*, depuis plus de trente ans, consacre son énergie à soigner et soutenir la formation au soin des personnes dans la vallée du Kali Gandaki au Népal. Cet engagement peut se réaliser dans une paroisse, c'est le cas d'*Erick et Virginie* qui ont créé avec d'autres un « groupe de pastorale inclusive qui cherche à mieux accueillir les personnes homosexuelles en Eglise ».

Pour nombre d'entre eux, l'engagement solidaire se concrétise dans leur métier : *Françoise*, lors d'un début de carrière dans une banque s'est retrouvée « confrontée aux personnes socialement et financièrement démunies, sans réel moyen de les aider ». Elle a alors décidé de consacrer sa vie professionnelle à l'accueil d'enfants en situation de handicap. De même, *Catherine Tripon* qui « avait eu une vie professionnelle classique dans le marketing ou le commercial » a continué sa carrière dans l'associatif solidaire. *Dominique*, après une période de prétrise, consacre maintenant sa vie à l'aide aux personnes en difficultés.

Solidarité ne veut pas dire amateurisme. *Babeth* constate : « je crois vraiment que la relation d'aide est une technique qui s'apprend, même si cela part d'un engagement personnel et que cela s'appuie sur nos aptitudes. Car en voulant bien faire, on peut finalement faire du mal à l'autre et aussi à soi-même ».

Exercer des responsabilités, c'est aussi une manière d'être solidaire.

Pour plusieurs des personnes interrogées, l'engagement a aussi une composante de militance politique. Ainsi, **Christian** « j'ai travaillé



avec des associations de solidarité, de locataires, et avec le parti communiste. C'est là que j'ai découvert la militance et les luttes. » Pour

Amandine Miguel, « la solidarité, c'est un élément fondamental des luttes, car c'est seulement en se regroupant, notamment au sein des associations, qu'on peut être plus fort-e-s pour mener nos combats. La convergence des luttes est primordiale car non seulement chaque individu n'a pas une seule identité [...], mais c'est aussi par l'union des différents groupes opprimés que nous ferons tou-te-s progresser les droits humains ».

➔ La solidarité, une recherche de sens ?

Les engagements solidaires transforment les personnes. A propos des maraudes auprès des sans domicile fixe, **Florent** constate « ce n'est pas anodin, c'est parfois lourd, on ne ressort pas de là indemne en rentrant chez soi ».

Pour **Marie-Céline**, il s'agit de définir notre projet citoyen « la question de la solidarité nous amène également à réfléchir au-delà, à notre place et à notre projet de citoyen-ne-s ». Elle rajoute « la question de l'"identité" est sans doute l'un des symptômes de l'absence de volonté politique de se confronter à la question sociale. Elle masque la véritable question de fond, celle de la solidarité ».

Les motivations spirituelles peuvent être diverses. **Amandine Miguel** précise : « ce n'est pas une spiritualité religieuse, au sens dogmatique, mais disons

que je recherche continuellement l'élévation. Car celle-ci a pour conséquence de produire le bien en nous et autour de nous ».

Lionel, quant à lui, estime qu'il n'y a pas besoin d'être chrétien-ne pour être solidaire, l'humanisme « suffit » « l'amour du prochain, c'est quelque chose qui doit être naturel ».

C'est l'occasion pour des croyant-e-s de questionner leur foi. Pour **Erick et Virginie**, « dans l'annonce de l'homosexualité de notre fille, j'ai été très déstabilisé par rapport au discours de l'Eglise, je voyais un aspect moral. Puiser à la source, dans l'Évangile m'a permis de me détacher de l'aspect moral et d'avoir une vision humaine, et ainsi de faire progresser ma Foi ». **Gérard**, ancien responsable d'un centre d'Emmaüs, a fortement été influencé par la spiritualité de l'abbé

Pierre, « pour lui, Dieu est sans aucun doute l'Éternel Amour dans l'aujourd'hui et l'au-delà du temps ».

Emmanuel et **Emeline**, à travers une relecture de l'évangile de Matthieu, nous questionnent sur « de qui suis-je le prochain ? ».

Didier Arthaud conclut « C'est peut-être cela la solidarité : se sentir appartenir à une humanité qui nous dépasse, qui dépasse nos propres limites physiques et temporelles pour rejoindre l'infiniment grand et l'éternité ».

➔ Quelle place pour la solidarité à D&J ?

David & Jonathan est un mouvement d'éducation populaire. Le partage d'expérience de vie entre ses membres et le témoignage à l'extérieur de l'association en est le cœur. En lien avec d'autres associations, différentes actions de solidarité y sont menées : lutte contre les LGBT phobies en particulier à caractère religieux, en France et à l'étranger. Au sein de l'association, la

C'est peut-être cela la solidarité : se sentir appartenir à une humanité qui nous dépasse, qui dépasse nos propres limites physiques et temporelles pour rejoindre l'infiniment grand et l'éternité.

commission nationale solidarité mène des actions auprès des seniors et des personnes malades, fragiles ou en précarité, ainsi que dans les prisons.

Nous avons lancé une enquête parmi les adhérent-e-s de D&J pour préciser la place que prend la solidarité dans leur vie. 25 d'entre elles/eux ont bien voulu répondre, souvent de manière très détaillée. Il en ressort une très forte diversité dans leurs activités de solidarité : soutien financier à des causes, groupes de parole, prise de responsabilités associatives, engagement dans des paroisses, engagement professionnel...

Si certain-e-s questionnent cette notion de solidarité au sein de notre association, pour la plupart, elle constitue au sein de D&J clairement une priorité, en particulier auprès des personnes LGBT en France et à l'étranger. Différents axes d'actions sont évoqués : la convivialité, l'écoute, le partage, le respect, l'aide financière, l'accompagnement des plus fragiles, etc. La solidarité avec les organisations religieuses ou les Églises n'est pas considérée comme une priorité de l'association, mais comme relevant d'un choix individuel.

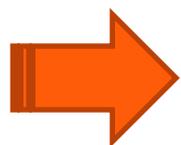
Gérard conclut en portant un regard bienveillant : « à D&J, il y a une vie où l'engagement a sa place, où le social a sa place, où la fidélité a sa place... où l'Amour et le respect ont leur place. [...] D&J a quelque chose d'original à apporter dans le mouvement LGBT : la Fraternité ». Cela reste un long chemin...



Christian, Fabrice, Jean-Louis, Marie-Céline, Nicolas ■

2 – Lutte contre les LGBT phobies

Nombre de personnes interviewées, sont engagées dans la lutte contre les discriminations envers les lesbiennes, Gays, Bi et Trans. Beaucoup d'entre elles sont aussi impliquées dans d'autres formes de solidarité.



Catherine Tripon - porte-parole de l'Autre Cercle

Propos recueillis par Nicolas

« Je m'appelle Catherine, je suis mariée avec une femme. J'ai toujours été très sensible aux questions de justice et d'injustice. Depuis très longtemps, j'ai intégré la dimension politique de la vie de la « Cité », et la lutte contre toutes les formes de discriminations et d'injustice. Cela a marqué mon parcours de bénévole associative, mais aussi mon parcours professionnel puisque je travaille aujourd'hui dans un environnement non lucratif, ce qui me permet de combiner mes valeurs personnelles avec celles de la structure qui m'emploie. Je travaille à la Fondation « Agir Contre l'Exclusion » (FACE), qui lutte contre les discriminations, l'exclusion et la pauvreté.

Je suis une femme « sénior », mais je reste fougueuse et investie pour faire avancer des droits. J'ai une forme de militantisme qui est très personnelle, car je prends en compte le rejet en face de moi et j'essaye de le retourner et de le compenser. Bien sûr je manifeste, bien sûr je marche avec des drapeaux et je vais poster sur les réseaux sociaux des choses qui peuvent être un peu dures, mais j'ai plus envie d'aller convaincre des gens qui me rejettent ou rejettent d'autres personnes, plutôt que d'aller crier au loup. En fait c'est une forme d'optimisme, je suis convaincue qu'on peut faire évoluer des gens, sans doute pas tous, mais si quelques-uns découvrent la réalité de ce que l'on vit, ils respecteront mieux nos différences, et cela fera autant de souffrances en moins...

J'ai eu la chance de naître dans une famille de la bourgeoisie moyenne, où la question d'argent n'était pas un critère, mais le respect de l'autre si, d'avoir eu des camarades de classe dont l'une avait une maman

Avoir eu des camarades de classe dont l'une avait une maman algérienne et de voir que cette maman était isolée face aux autres mamans, alors que ma mère est évidemment allée la voir tout de suite, oui cela a été une chance.

algérienne et de voir que cette maman était isolée face aux autres mamans, alors que ma mère est évidemment allée la voir tout de suite, oui cela a été une chance. De même d'avoir fait des études dans des établissements catholiques en primaire et secondaire, même si je suis athée aujourd'hui. Dans mon école primaire, on avait des enfants d'ouvriers et de la grande bourgeoisie, on avait à peu près toutes les classes sociales, mais en fait tout le monde portait la même blouse grise et les différences de classe s'estompaient, du moins tant qu'on était en classe.

J'ai été très tôt sensible à cela, parce que j'ai eu un père qui avait une passion pour la politique, même si nos points de vue sont très divergents aujourd'hui. J'ai commencé la politique à 13 ans, j'ai fait la campagne d'un candidat, je suis rentrée dans le mouvement des jeunes de ce candidat jusqu'à 16 ans, en me disant que je reviendrais plus tard d'une autre manière. C'était la campagne de Valéry Giscard d'Estaing à l'élection présidentielle de 1974. En fait je suis une centre droite qui est devenue une centre gauche.



Vingt ans plus tard, je suis revenue en politique sur les sujets qui nous structurent. Ce qui m'a fait revenir et m'a redonné envie de militer, c'est un événement : on était en novembre et un SDF était mort de froid. Et là j'ai pris un coup de sang, je me suis dit : « m... ! Dans mon pays, on peut encore mourir de faim et de froid ! » Et en même temps je voyais les statistiques de milliers de jeunes qui sortaient illettrés du système scolaire. C'est quoi ce pays, où il y a de la richesse, où on peut mourir de froid et où on peut laisser des gamins ne pas maîtriser le français à l'issue de leur scolarité ?

Je suis rentrée au Mouvement des Réformateurs créé par Jean-Pierre Soisson, ancien ministre de Mitterrand, qui

embarquait des Gaullistes de gauche, des radicaux socialistes, etc. C'est là que j'ai rencontré Corinne Lepage, que j'ai suivie dans son mouvement « Cap 21 » et où je me suis présentée à plusieurs élections. J'allais sur les marchés rencontrer les électeurs, ce n'était pas facile, mais j'aime bien discuter avec les gens, porter la contradiction, « et non les politiques ne sont pas tous pareils ! ». J'ai aimé cela et j'ai eu la chance d'être élue au Conseil régional d'Île-de-France.



J'ai adoré ce mandat électoral, il y avait des enjeux financiers et politiques importants, on engageait l'Île-de-France dans des programmes sur dix, quinze ou vingt ans. Cela m'a amenée à une vraie réflexion de fond sur la prospective, les territoires, la lutte contre la pauvreté et les difficultés économiques. J'ai eu du plaisir à travailler avec des élu-e-s de droite, de gauche, des écologistes. On avait

M... ! Dans mon pays, on peut encore mourir de faim et de froid !

des points d'ancrage très forts sur des sujets comme la formation professionnelle, l'illettrisme, etc. Même si j'avais eu une vie professionnelle classique dans le marketing ou le commercial avant de basculer dans l'associatif, l'argent n'a jamais été un moteur essentiel pour moi, et je me suis plus enrichie en rencontrant des gens d'autres milieux.

Et puis il y a quinze ans, j'ai rencontré l'association « L'Autre Cercle ». C'était les tous débuts, il n'y avait quasiment pas de femme. Cela a vraiment démarré à ce moment-là. J'ai découvert quelque chose que je pensais une réalité marginale, mais qui était beaucoup plus profond que cela. Ma compagne de l'époque, qui est devenue mon épouse Catherine, avait subi de la lesbophobie et j'ai découvert les LGBT-phobies dans le monde du travail. J'ai coordonné le « Livre blanc » de l'association, dont j'ai pris la présidence en Île-de-France, puis de la fédération nationale, aujourd'hui porte-parole. Cela nous fait travailler sur des champs différents, y compris celui des croyances religieuses. C'est ainsi que j'ai rencontré des associations comme D&J, le Beit Haverim et HM2F avec lesquelles nous avons fait ce magnifique voyage en Israël-Palestine dont nous gardons un souvenir ému.

Il y a dix ans, j'ai décidé de quitter le secteur privé pour travailler dans une association en tant que DGA à l'ANDRH (Association des DRH). Puis j'ai rejoint la Fondation « Agir Contre l'Exclusion » parce que pour moi, la lutte contre l'exclusion est un véritable enjeu démocratique, et un enjeu de développement social durable. FACE a été créée il y a vingt ans par Martine Aubry et est aujourd'hui présidée par Gérard Mestrallet, le président d'ENGIE. C'était un pari de mêler la politique et l'entreprise au service de l'intérêt général. Aujourd'hui près de 5300 entreprises du CAC 40 aux PME, agissent dans 365 villes de droite comme de gauche, se retrouvent pour agir afin de changer les

comportements en interne, favoriser l'accès ou le retour à l'emploi, dans l'éducation, lutter contre la précarité énergétique, au bénéfice des publics les plus fragilisés, y compris les réfugiés et les migrants.

Mon engagement a envahi ma vie et celle de mon épouse, qui est également très impliquée. Alors cela a une contrepartie évidemment, car il faut assumer la vie associative et la vie professionnelle. Mais j'ai cette grande chance d'avoir appartenu à un milieu privilégié, d'avoir eu des parents aimants, de n'avoir pas de problème de santé, d'avoir pu faire des études, de partir en vacances. Je fais partie de ces femmes blanches bourgeoises qui ont eu toutes les chances de la Terre ! Je ne suis pas quelqu'un d'exceptionnel mais si je fais tout ce que je fais aujourd'hui, c'est parce que j'ai eu la chance de naître au bon moment au bon endroit. J'ai été élevée dans des valeurs qui me convenaient bien, qui faisaient de la femme l'égal de l'homme, et cela s'est fait très naturellement de quitter le secteur privé et de m'engager ainsi dans le monde associatif.

Alors bien sûr, on gagne moins bien sa vie, on n'a pas l'occasion de faire une belle carrière, c'est un vrai choix de vie, choix de couple aussi. Ce sont des combats, pour les droits des personnes LGBT, avec des entreprises que j'embarque dans nos projets, sur des sujets qui peuvent être très clivants et qui le resteront toujours, mais je reste convaincue que ce pari du vivre ensemble est ce qui permettra de retrouver un peu d'humanité et de lien social.

Je ressens des manques, bien sûr, je n'ai pas le temps, je fais vite, j'ai des horaires déments et mon



épouse aussi. Nous avons la chance d'être aussi impliquées l'une que l'autre, nous suivons les mêmes chemins. Je pense que vivre avec quelqu'un qui ne serait pas du tout « dedans », c'est un truc à casser son couple. J'ai des regrets de ne pas lire suffisamment, d'aller peu au théâtre ou au cinéma, de ne pas prendre le temps de ne rien faire, de voir des ami-e-s, la famille, cela a des conséquences. Tous les militants disent la même chose, ils sacrifient une partie de leur vie privée. On arrive à en préserver malgré tout, mais oui j'ai le regret d'aller vite en permanence, et que les années passent. Mais c'est la vie associative, et quand je me regarde dans la glace chaque matin, je n'ai jamais honte de ce que j'ai fait.

Je suis optimiste en voyant des militant-e-s autour de moi parce qu'il y a toujours de nouvelles générations qui montent au front. Je vois même un renouvellement très important depuis quelques années, que je n'avais pas observé depuis longtemps. Il y a sans doute une saturation, une fatigue des ancien-

Mon engagement a envahi ma vie et celle de mon épouse, qui est également très impliquée.

ne-s, et puis il y a certainement aussi beaucoup pour qui certains acquis suffisent, comme le mariage et la reconnaissance de la parentalité. A un moment, on subit une sorte d'égoïsme généralisé

du « tout pour moi » et les questions d'adoption, de naissance, de droits pour les Trans « je m'en fous un peu ». Et à côté de cela, on a toutes sortes de jeunes qui arrivent, remontés comme en 40, qui veulent changer les choses et s'investir, on l'a vu sur le mouvement féministe avec « Osez le féminisme ! », et dans nos organisations LGBT, mais cela va aussi jusqu'aux « veilleurs » de la « Manif pour tous ». On a une génération de jeunes qui refusent le consumérisme et qui cherchent autre chose, redonner du sens à leur vie, dans un créneau moins politique et plus dans l'action, parfois dans des prises de positions qui peuvent être extrémistes. Le délitement du débat autour du projet de loi du « Mariage pour tous » a exacerbé des comportements indécentes mais significatifs de libérations de la parole.

Intérêt général

Je pense que le fait que je vive avec une femme n'a pas joué de rôle particulier dans mon engagement. D'abord parce que j'ai un passé hétéro, j'ai découvert l'amour avec une femme à 23 ans, et j'ai construit ma vie d'adulte dans ce qui était la « normalité », je n'ai pas eu à me cacher, ma vie privée n'a jamais été un moteur de mes engagements. Je suis d'abord une femme, citoyenne, républicaine et lesbienne. Mon épouse, elle, a eu à subir dans sa carrière professionnelle de fortes discriminations lesbophobes, qui m'ont fait prendre conscience de cette réalité. Je n'ai pas eu à vivre ce que ressentent ces ados qui découvrent qu'ils/elles ne sont pas comme les autres et qui doivent commencer par se faire aimer et respecter par leurs parents. J'ai la chance de ne pas avoir eu à vivre cela, même

J'étais dans un moule classique, alors qu'aujourd'hui, ma rupture avec ma vie professionnelle d'autrefois et mes engagements associatifs et politiques m'ont terriblement enrichie.

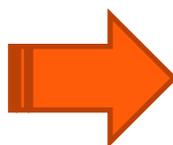
si je dis sans hésiter que je suis une femme homosexuelle. Mais mon combat contre les

discriminations et pour la diversité est global, en lien avec mes autres engagements et c'est comme cela qu'on arrivera à un respect mutuel.

Sur un plan spirituel, je suis athée. J'ai été élevée dans un environnement catholique, croyant mais non pratiquant. J'ai été dans des établissements scolaires catholiques, mais cela n'a pas provoqué de rejet. Aujourd'hui, je reste très circonspecte sur les croyances qu'on peut avoir, quelle que soit la religion, très dubitative. Je lis pas mal de bouquins sur le sujet, j'écoute, mais fondamentalement j'ai une vision laïque de la société. Le mot laïcité a été dévoyé parce que c'est devenu un synonyme d'anticléricalisme et d'islamophobie, alors que c'est le respect de toutes les religions et de la liberté de chacune d'avoir ses propres croyances dans la sphère privée. Je ne suis pas contre les religions, je suis contre les extrémismes, les fondamentalistes, les cathos traditionnalistes, les juifs orthodoxes, les islamistes, quand ces extrêmes veulent s'imposer aux autres et

inférioriser les femmes. Mais je n'ai aucun problème avec la religion en tant que telle.

En définitive, je regrette d'être née dans les années 60, où l'intérêt de l'autre et l'Intérêt général n'étaient pas le sujet. On rentrait dans l'administration pour servir l'Etat, mais je n'étais pas dans cet esprit. Si je devais refaire des études maintenant, je trouverais une filière pour travailler dans une ONG ou dans la fonction publique, pour être au service des autres. Mes engagements actuels, dans les mouvements LGBT ou autres et dans ma vie professionnelle, me semblent servir l'Intérêt général. J'ai eu beaucoup de chance de croiser des gens qui m'y ont amenée, c'est bien plus intelligent et intéressant que ce que je faisais il y a trente ans. J'étais dans un moule classique, alors qu'aujourd'hui, ma rupture avec ma vie professionnelle d'autrefois et mes engagements associatifs et politiques m'ont terriblement enrichie ». ■



Bartholomé Girard - ancien président de SOS homophobie

Propos recueillis par Jean-Louis

D&J : Comment te définirais tu ? Peux-tu nous dire qui tu es ? Non seulement tes fonctions et tes activités mais qu'est ce qui te fait et t'aide à vivre ?

Bartholomé : Je suis Bartholomé Girard, j'ai 29 ans. Et je n'ai pas de métier fixe pour l'instant ! J'ai suivi plusieurs cursus universitaires et différentes voies professionnelles parce qu'elles me séduisaient, écoutant plus mon coeur que ma raison. Depuis 4 ans, je suis enseignant vacataire dans différentes universités parisiennes (cours de Journalisme, F.L.E. et Littérature), et je me consacre à la danse. Je m'y suis formé entre Paris et New York, et développe aujourd'hui mon activité d'enseignant et de chorégraphe. Je compte par ailleurs



repandre bientôt mes études de psychologie pour les finir et, à terme, avoir une activité de psychologue clinicien.

J'ai adhéré à SOS Homophobie en 2007, et en ai été président de 2009 à 2012. Je me suis éloigné de l'association pendant 3 ans pour me consacrer

pleinement à la danse, avant de me réengager comme militant au sein de la commission Adolescence et Homophobie, où je dialogue avec des jeunes LGBT qui nous contactent via le site Cestcommeca.net. Je viens par ailleurs de créer au sein de l'association un groupe de travail dédié à la lutte contre le racisme intra-communautaire et pour la diversité ethnique, afin que SOS Homophobie soit plus cosmopolite et représentative de la société française. Et pour que toutes les victimes, quelles que soient leur couleur de peau, leur communauté ethnique ou leurs origines, sachent que nous existons et que nous pouvons les aider.

Ce qui "m'aide à vivre", c'est ma curiosité insatiable, et l'envie de faire changer les choses.

D&J : La solidarité est-elle une option de vie, un parcours de construction personnelle; comment la vis tu aujourd'hui? En tant qu'homosexuel et en tant que toi.

Bartholomé : La solidarité est, je pense, quelque chose d'inhérent à l'humain. La variation d'un-e individu-e à l'autre dans l'expression de cette solidarité, en revanche, a à faire avec le politique. Je peux être solidaire avec mes proches, c'est-à-dire dans l'empathie et l'aide auprès de ma famille ou de mes ami-e-s ; mais à partir du moment où je transforme cette solidarité en acte d'engagement envers des inconnu-e-s, j'entre dans le champ politique de plain pied. La solidarité au sein de la communauté LGBT est clé, car c'est elle qui nous permet de nous construire des familles de coeur. Je pense que les lesbiennes, gays, bi et trans ont une conscience particulière de l'amitié et de l'amour en dehors de la famille de sang, car très souvent ils et elles n'ont pas pu trouver au sein de leur famille biologique l'écoute, l'attention et l'affection dont ils et elles avaient besoin. Nous n'avons pas d'autre choix que d'être solidaires les un-e-s avec les autres, sinon tant d'entre nous

seraient isolé-e-s, esseulé-e-s... À titre personnel, je ressens vraiment comme un devoir à l'égard de ma communauté et, plus globalement, de la société, la nécessité de m'engager et d'aider.



La solidarité est, je pense, quelque chose d'inhérent à l'humain. La variation d'un-e individu-e à l'autre dans l'expression de cette solidarité, en revanche, a à faire avec le politique.

D&J : Crois-tu que dire "il faut être solidaire" manifeste que notre société ne l'est pas spontanément ? Comment la société et chacun se protège de la solidarité ?

Bartholomé : Je pense que chaque parcours est différent et complexe, et je ne peux juger personne. Certain-e-s ont beaucoup de problèmes à régler dans leur propre vie avant de pouvoir aider d'autres, ou ne sont tout simplement pas à un stade de leur vie où ils et elles s'en sentent l'envie et la capacité.

Il me paraît normal de rappeler à chacun-e que les autres existent, en disant : "Il faut être solidaire." La solidarité, c'est l'expression la plus forte de la reconnaissance de l'altérité ; et l'altérité demande beaucoup d'efforts cognitifs pour être appréciée dans sa complexité



et sa diversité. Y a-t-il beaucoup d'individualisme ? Oui. Y en a-t-il plus qu'avant ? Je ne saurais dire. J'ai l'impression que c'est le poids des Églises chrétiennes en France qui, pendant longtemps, a "dicté" des comportements solidaires - et si certain-e-s le faisaient par conviction, d'autres s'y pliaient par hypocrisie ; l'influence de l'Église étant moindre aujourd'hui dans notre société, cette solidarité apparente et manifeste s'exprime de

Nous n'avons pas d'autre choix que d'être solidaires les un-e-s avec les autres, sinon tant d'entre nous seraient isolé-e-s, esseulé-e-s.

façon moins visible. Mais je ne sais pas si les gens sont plus égocentrés pour autant. Car on constate chaque année que le nombre de bénévoles dans les associations est croissant, que beaucoup de personnes développent une activité dans un organisme caritatif ou d'aide. Je crois que la perte de sens que beaucoup éprouvent dans leur vie professionnelle aujourd'hui par exemple est, très souvent, compensée par ce qui se joue quand on rejoint une association comme bénévole et/ou militant-e.

D&J : La norme empêche la construction et c'est par d'autres soi-même qu'on se construit ; parle-nous de ton expérience à SOS Homophobie.

Bartholomé : SOS Homophobie m'a permis de rencontrer des personnes venues d'horizons très variés, dont je n'aurais peut-être jamais croisé le chemin dans ma vie, puisque chacun-e évolue toujours dans des cercles relativement restreints. J'ai appris à m'affirmer, à devoir prendre la parole devant des centaines de personnes en assemblée ou devant des millions de téléspectateurs, j'y ai découvert des personnalités très fortes qui m'ont poussé dans mes retranchements et m'ont appris à mieux me connaître et à savoir répondre. Aujourd'hui, une situation de conflit ou de crise ne me fait pas peur ; je sais répondre point par point quand je ne suis pas d'accord ou qu'on m'attaque ; je suis stable, enraciné dans mes convictions, soucieux de prendre du recul quand je le peux mais aussi de laisser parler mes émotions, et notamment ma colère. Car derrière tout-e militant-e politique, il y a une colère, sourde et puissante. SOS Homophobie m'a appris à utiliser cette colère pour donner de la chair à mes revendications, pour que mes mots soient choisis avec conviction, et non dictés par une sorte de raison cartésienne. Quand on se bat pour les droits humains, on doit s'exprimer en tant qu'humain ; pas comme un robot, pas avec la langue de bois, pas avec des éléments de langage. Ce genre d'artifice devrait être banni de tout combat politique.

Derrière tout-e militant-e politique, il y a une colère, sourde et puissante.

D&J : Etre garçon et avoir un parcours de danseur, c'est sans doute très exigeant physiquement ; quel regard as-tu sur ton histoire en tant que danseur? Peux-tu nous parler de ton parcours sur ce point?

Bartholomé : Chaque parcours de danseur est singulier, et le mien ne



Photo : Yohann Legrand

fait pas exception... Pour la simple et bonne raison que j'ai pris mon tout premier cours de danse à l'âge de 23 ans. Je n'avais jamais fait de danse auparavant, pas plus de gymnastique ou d'activité physique poussée, j'étais très raide et ne connaissais

rien à ce domaine. J'ai commencé comme tout le monde, en amateur,

avec un ou deux cours par semaine... Puis la passion a pris le dessus, et je me suis retrouvé, à la veille de mes 26 ans, à écrire à mes parents pour leur dire que je voulais suspendre mes études de psychologie pour me consacrer pleinement à la danse, pendant 3 ans. Tenter ma chance, et voir ce qu'il en ressortirait. Ma mère n'était pas très rassurée, mon père au contraire pensait que je saurais retomber sur mes pattes. Et 4 ans plus tard, je donne des cours de danse et de chorégraphie, en France et à l'étranger, et commence à en vivre. Ce n'est pas un corps de métier évident car, comme pour toute industrie artistique, les moyens sont faibles, les opportunités peu fréquentes et la concurrence, féroce... C'est pourquoi je tiens à garder la danse comme une activité parallèle ; je ne veux pas que cela devienne alimentaire ou mon activité principale. Je veux garder cette passion intacte, le goût de la transmission et de la création, et pour cela j'ai besoin de faire d'autres choses, de ne pas être toute la journée dans un studio.



En abandonnant très tôt l'idée d'être danseur pour me consacrer à la chorégraphie et à l'enseignement, j'ai de fait renoncé à un travail physique qui aurait été indispensable si j'avais pris le chemin de la scène. Ce n'est pas fait pour moi, le régime d'un-e sportif-ve de haut niveau, devant aller quatre fois par semaine à la salle de sport et faire attention à tout ce qu'il/elle mange... Je suis un bon vivant, j'aime me faire plaisir.

D&J : La solidarité est-elle réelle dans le milieu LGBT ? Quelles limites y a-t-il au communautarisme ?

Bartholomé : Oui et non. On constate que de nombreuses personnes viennent militer au sein des associations pour ne s'occuper que des personnes "comme elles" : beaucoup de gays veulent s'occuper des gays, beaucoup de lesbiennes veulent s'occuper des lesbiennes, et c'est la même chose pour les bi ou les trans. Attention : tout le monde n'est pas comme cela, et heureusement, mais c'est une tendance indéniable. Je suis le premier à militer pour que le/la futur-e président-e de SOS Homophobie soit hétéro ! Parce que je crois sincèrement à la capacité de chacun-e à embrasser un combat qui n'est pas nécessairement le sien propre, justement par solidarité et conscience politique. Mais il faut reconnaître que chacun-e essaye déjà d'aider ses semblables, ses proches, celles et ceux qui lui ressemblent, parce que c'est un premier cercle de communauté. Y a-t-il trop de communautarisme au sein de la communauté LGBT ? À mes yeux, oui. Beaucoup trop. Mais je comprends le besoin de l'entre-soi, de se retrouver avec d'autres comme soi quand on a grandi et/ou qu'on évolue dans un environnement où l'on n'a pas (eu) cette possibilité de s'exprimer librement et d'être qui on est. Quand quelqu'un-e fait son coming out, très souvent, il/elle a besoin de

compenser le silence, le refoulement, l'invisibilisation et la frustration, comme si le fait de (se) révéler créait une sorte d'appel d'air, en s'entourant de gens comme lui/elle. Ce qui me plaît, à titre personnel, c'est de pouvoir aider autant des trans que des lesbiennes, des bi que des gays. Et je suis persuadé que c'est le cas de la majorité des militant-e-s LGBT.

D&J : Quel conseil donnerais-tu à une association LGBT qui essaye de promouvoir les valeurs chrétiennes au sein de ces deux milieux que sont les Eglises et le monde LGBT ?

Bartholomé : Je conseillerais deux choses. D'une part, voir quelles sont les actions de lobbying que vous pouvez mener pour faire évoluer la parole de l'Église sur ce sujet-là ; par exemple, identifier des personnes représentant l'Église et qui sont ouvertes voire soutiennent les revendications et combats des personnes LGBT. Plus le discours des représentant-e-s des églises chrétiennes sera inclusif, ouvert et reconnaissant de la diversité humaine, plus les valeurs chrétiennes pourront être entendues.

D'autre part, organiser des rencontres physiques avec les autres associations afin de montrer comment les valeurs chrétiennes peuvent parler à d'autres. La clé, à mes yeux, est l'ouverture et le dialogue. ■

➔ Amandine Miguel - porte-parole de l'Inter-LGBT et déléguée en charge de la visibilité lesbienne

Propos recueillis par Nicolas

D&J : Qu'as-tu envie de dire pour te présenter ?

Amandine : Pour me présenter, je dirais que je suis avant tout une lesbienne féministe. Et cette identité est le moteur de ma volonté de lutter contre les inégalités et les injustices perçues dès lors qu'on regarde le monde avec un œil féministe. Regarder le monde à travers une lentille féministe c'est comprendre les rouages de la société hétéro-patriarcale et refuser d'accepter les inégalités, les discriminations et les violences à l'encontre de celles et ceux qui n'appartiennent pas aux groupes dominants des hommes, des cisgenres* et des hétérosexuel-le-s. Il faut donc se battre pour



Il faut donc se battre pour déconstruire cette société cis-hétéro-patriarcale, mot qui comprend tout ce que je veux défaire, et qui désigne une société basée sur la binarité et les hiérarchisations des sexes, des genres et des orientations sexuelles. Une société dans laquelle les hommes dominant les femmes, le masculin domine le féminin et l'hétérosexualité domine toutes les autres orientations sexuelles.

déconstruire cette société cis-hétéro-patriarcale, mot qui comprend tout ce que je veux défaire, et qui désigne une

société basée sur la binarité et les hiérarchisations des sexes, des genres et des orientations sexuelles. Une société dans laquelle les hommes dominant les femmes, le masculin domine le féminin et l'hétérosexualité domine toutes les autres orientations sexuelles.

D&J : Quel a été ton parcours jusqu'à tes engagements actuels ?

Amandine : J'étais une enfant insouciante, sur laquelle le « dressage » que la société fait aux enfants pour les conformer aux stéréotypes de genre ne marchait guère. Je me suis toujours



interrogée sur le monde : pourquoi cette différenciation femme / homme ? Et pourquoi les hommes avaient-ils plus de possibilités et de pouvoir que les femmes ? Je ne comprenais pas ce qui paraissait évident et ne questionnait pas les genTEs de mon entourage : pourquoi était-ce toujours l'homme qui conduisait ? Pourquoi les femmes devaient-elles s'épiler alors que mon père m'expliquait à quoi servaient les poils ? Pourquoi était-ce aux femmes de changer de nom quand elles se mariaient ? etc... La liste est longue de mes

questionnements d'enfante ! A l'époque, je n'ai pas trouvé de réponse, mais une chose était sûre : j'étais choquée et je contestais inlassablement les injustices que je subissais parce que fille. C'est lorsque

j'ai découvert les analyses et réflexions féministes que mes interrogations ont enfin été levées ! C'était une véritable révélation qui a changé ma vision du monde et ma vie à jamais.

Je suis ensuite entrée dans le militantisme en deux temps : tout d'abord, en arrivant d'Annecy à Paris vers 22 ans, j'ai découvert le Festival International du film lesbien et féministe de Paris « Cineffable » (<http://www.cineffable.fr>). C'était la première fois que je me trouvais dans un endroit avec autant de lesbiennes et non

mixte qui plus est, donc avec encore plus d'effet ! Cela m'a beaucoup plu et j'ai eu envie de rejoindre l'équipe et de regarder ces films



Photo : Eric Waltr

formidables. Au départ, mon idée était de militer pour un festival féministe et lesbien, de le co-construire. A travers ce festival, je suis tombée dans le bain associatif, j'ai beaucoup appris aussi sur le féminisme et le mouvement lesbien à travers des films et des documentaires passionnants.

Après cela, j'ai souhaité m'impliquer plus fortement dans la lutte féministe, notamment à la suite de l'affaire DSK. Je m'en souviens encore :

j'étais en master 2, en cours de communication politique, et notre prof commentait : « mais que font les féministes ? Il y a une fenêtre médiatique à saisir là ! ». J'en ai eu marre de gueuler dans mon coin. J'ai compris que c'était possible de changer les choses et qu'on serait plus fortes en se regroupant pour lutter ensemble.

J'ai entendu alors parler de l'association « Osez le féminisme ! » (OLF) (<http://osezlefeminisme.fr>). Elle rassemblait de jeunes militantes féministes qui l'avaient créée très récemment et était déjà devenue l'association féministe la plus active en France. Cette nouvelle génération faisait du lobbying politique et de l'activisme, avec des moyens pragmatiques et modernes. On les appelait les « féministes 2.0 ». Elles étaient très actives. Cela m'a tout de suite attirée. C'était l'âge d'or d'OLF avec des grandes campagnes, comme par exemple « Madame-Mademoiselle », « Osez le clito ! », « Viol : la honte doit changer de camp ! » ; « Égalité 2012 » (lobbying pendant la campagne présidentielle de 2012). Je m'y suis très rapidement investie, notamment pendant la campagne présidentielle de 2012. On m'a proposé d'être au conseil d'administration et je me suis retrouvée à la rentrée 2012 co-responsable du groupe LGBT de l'association. C'était juste au moment de l'annonce de Christiane Taubira dans La Croix... que son projet de loi ne comporterait pas la PMA**. J'ai rédigé mon tout premier communiqué de presse. Et je suis tombée dans le tourbillon de la lutte pour le mariage pour tou-

te-s... J'ai représenté l'association à l'Inter-LGBT (<https://www.inter-lgbt.org>, principale organisation inter-associative LGBT en France) et nous y avons été très actives, en organisant les plus gros tractages et collages, en amont des deux grosses manifs de décembre 2012 et janvier 2013. C'est vraiment là que j'ai commencé à militer non-stop ! Nous sommes très rapidement devenus le plus actif et le plus gros groupe de l'association, car nous répondions aussi à une demande des lesbiennes, des bis et des trans : rejoindre une association autant féministe que LGBT et opérer la convergence des luttes féministes et LGBT. Cela a été un grand moment !

...Puis ensuite, nous avons eu des problèmes internes et le groupe LGBT d'« Osez le féminisme ! » a fait scission. Comme quoi c'est toujours aussi difficile d'être lesbienne dans une organisation féministe généraliste... Ensuite, l'association a pris un autre virage, dans lequel je ne me reconnais plus. Je me suis alors plus

impliquée dans les luttes LGBT et j'ai rejoint l'équipe dirigeante de l'Inter-LGBT, dont je suis aujourd'hui porte-parole.

D&J : Comment comprends-tu le mot « solidarité », dans ta vie d'aujourd'hui ?

Amandine : Pour moi, la solidarité, c'est un élément fondamental des luttes, car c'est seulement en se regroupant, notamment au sein des associations, qu'on peut être plus fort-e-s pour mener nos combats. La convergence des luttes est primordiale car non seulement chaque individu-e n'a pas une seule identité (on peut être lesbienne et/ou noire et/ou trans etc.), mais c'est aussi par l'union des différents groupes opprimés que nous ferons tou-te-s progresser les droits humains. C'est indispensable d'être solidaires de tous les combats car on se bat contre les mêmes ennemis.

D&J : Y a-t-il des moments où tu ressens un manque dans tes engagements solidaires ?

Amandine : Bien sûr, tout le temps ! Car c'est un travail de titan que de détruire cette société hétéro-patriarcale ! Les inégalités en raison de l'identité de genre et de l'orientation sexuelle sont



Photo : Feminisme-Si

dans tous les domaines. Donc c'est une lutte âpre à mener, un combat de longue haleine. Je ne serai jamais satisfaite, car je ne peux ni ne veux me contenter du minimum, du nivellement par le bas. Je regrette le manque de temps pour faire de meilleures campagnes de lobbying par exemple. Car c'est très chronophage et c'est aussi très frustrant d'être face à des organisations qui ont beaucoup d'argent. C'est souvent David contre Goliath, pour prendre une référence biblique !

J'observe autour de moi des choses très positives, des jeunes femmes qui ne tolèrent plus le sexisme ordinaire, des personnes LGBT qui sont fières d'être qui elles sont et se visibilisent.

D&J : Le fait d'être lesbienne joue-t-il un rôle dans tes engagements ?

Amandine : Le fait d'être lesbienne joue un rôle central dans mon engagement solidaire, car cette identité-là, associée à mes autres identités (je viens d'un milieu populaire, mon père était ouvrier et ma mère femme de ménage) est le moteur de mon envie de changer la société. Quand c'est difficile et qu'on cumule parfois les oppressions, cela nous donne aussi un regard riche.

D&J : Comment décrirais-tu ta spiritualité ? Joue-t-elle un rôle dans tes engagements ?

Amandine : Ce n'est pas une spiritualité religieuse, au sens dogmatique, mais disons que je recherche continuellement l'élévation. Car celle-ci a pour conséquence de produire le bien en nous et autour de nous. J'essaie donc toujours de donner le meilleur de moi-même, à tous les niveaux, en faisant preuve d'honnêteté envers moi-même et les autres pour m'élever et me réaliser. Cela me permet d'avancer vers le chemin sur lequel j'ai choisi d'aller. Donc oui, cette spiritualité joue un rôle central dans mes engagements car c'est ma boussole. Elle m'éloigne de la tentation de faire passer ses buts personnels avant le bien commun, me dote de principes qui me gardent à l'écart de la tromperie et est la source de mon optimisme sans faille quant au succès de notre combat.

D&J : Y a-t-il quelque chose qui te tient à cœur et que tu as envie d'exprimer sur la solidarité ?

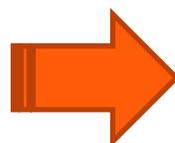
Amandine : Aujourd'hui, j'observe autour de moi des choses très positives, des jeunes femmes qui ne tolèrent plus le sexisme ordinaire, des personnes LGBT qui sont fières d'être qui elles sont et se visibilisent. On voit jaillir de plus en plus des sujets qui étaient très « invisibilisés » par le courant majoritaire, le « *mainstream* » pur. Et c'est intéressant d'observer cette prise de confiance et de parole des opprimé-e-s. Mais je dois aussi confier que, dans la sphère LGBT, je suis déçue par cette répétition de l'Histoire, que certains hommes gays cisgenres* continuent à perpétuer et nier une domination qu'ils exercent envers les autres composantes de la communauté lesbienne, bie et trans. Mais la communauté LGBT n'est pas un îlot

coupé du sexisme et il s'y perpétue les mêmes dominations que dans tout espace mixte.

Enfin, quand je regarde mon parcours, je me dis que je n'ai jamais fait de plans, les choses se sont toujours imposées naturellement à moi. Je pense que beaucoup de militant-e-s pour le mariage et l'adoption pour les couples de même sexe pourraient se reconnaître là-dedans. J'appartiens finalement à ces milliers de personnes qui, tout d'un coup, sont tombées dans le tourbillon historique des débats sur le mariage, plongées au cœur de l'Histoire, comme les femmes qui ont milité pour l'avortement il y a quarante ans. Cela change radicalement la vie, cela nous transforme. C'est seulement depuis quelques mois que j'en ai pris conscience. Tout d'un coup, on a été pris-e-s dans ce tourbillon militant composé de gens très différents mais qui partageaient la même aspiration passionnée d'égalité et de liberté, toutes les personnes qui ont œuvré à ce moment-là et qui ont vécu ensemble une période historique majeure. ■

** Cisgenre : dans les études de genre, cisgenre et cissexuel décrivent un type d'identité de genre où la perception du genre d'une personne par elle-même correspond au sexe dont elle a été dotée à la naissance. Les chercheuses Kristen Schilt et Laurel Westbrook ont défini en 2009 cisgenre (en anglais cisgender) comme un terme pour "les individus dont le genre assigné à la naissance, le corps et l'identité personnelle coïncident", complétant ainsi le terme transgenre.*

*** La loi Taubira sur le mariage et l'adoption pour tou-te-s n'a pas supprimé la discrimination concernant la procréation médicalement assistée (PMA) entre les couples hétéros, qui y ont accès, et les couples de femmes, qui n'y ont pas accès.*



Nicolas Noguier - président du Refuge

Propos recueillis par Jean-Louis

« Depuis que je suis adolescent, j'ai toujours voulu m'engager socialement et notamment dans la lutte contre les discriminations d'où qu'elles viennent ; je pensais déjà à quelque chose comme la DDASS ; j'ai toujours eu un penchant pour les questions sociales et sociétales.

En 2001, j'avais déjà pensé au concept du Refuge et en 2002 j'ai vu un reportage à la télévision sur une structure similaire à Manchester.



Moi, je suis d'un milieu rural et j'ai longtemps vécu dans l'isolement ; je ne pouvais pas parler à mes parents de mon orientation sexuelle ; j'étais très seul et dans l'impasse, j'ai eu des gestes très forts par peur

Cette tentative de suicide a été un déclic pour rebondir en aide aux autres personnes qui n'ont pas eu la même chance que moi avec leur famille.

d'être rejeté. C'est le conflit à l'intérieur de moi qui ne me permettait pas d'en parler. Suite à une tentative de suicide et j'ai laissé un petit mot à destination de mes parents ; mes parents m'ont alors fait signe qu'ils m'accueillaient tel que je suis et on n'en a jamais reparlé depuis. Ma famille m'a très bien accueilli ainsi que mon compagnon. J'ai eu la chance de l'amour de mes parents. Cette tentative de suicide a été un déclic pour rebondir en aide aux autres personnes qui n'ont pas eu la même chance que moi avec leur famille.

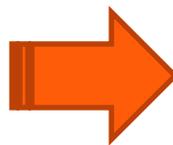
En 2003, le Refuge a été créé ; l'idée est d'offrir un lieu d'accueil en urgence pour des jeunes qui sont rejeté-e-s par leur famille du fait de leur orientation sexuelle. Ce projet que j'avais en moi, je craignais qu'il ne soit pas compris ou accueilli et j'ai toujours bénéficié de l'écoute et de l'empathie quand je l'évoquais auprès de responsables politiques ou autres.

Aujourd'hui, le Refuge est constitué de 15 délégations régionales dont une en Outre-Mer

(à la Réunion) ; on est de plus en plus sollicité : 24 000 nuitées en 2015 soit environ 250 jeunes pour une période moyenne d'hébergement de 6 mois.

Depuis les manifestations contre le mariage et la parentalité pour tous, le Refuge a reçu beaucoup d'appels de jeunes qui étaient prêt-e-s à parler de leur orientation sexuelle à leurs parents et qui, effaré-e-s par les propos homophobes de leurs parents dans le débat politique n'ont pu que se replier sur eux-mêmes et se trouver dans l'impasse.

La société doit aujourd'hui être sensibilisée sur l'homophobie et la transphobie qui hélas sont très partagées dans tous les milieux et qui fait des dégâts considérables sur les personnes ». ■



Valentin - jeune accueilli au Refuge

Propos recueillis par Jean-Louis

Je travaillais sur une écurie où j'entraînais des chevaux dans une structure où mon père était un grand patron ; le 2 décembre 2016, je reviens vers 23 heures d'un week-end pour passer chez mes parents quelques jours de vacances ; personne à la maison ; Je monte dans ma chambre ; ma mère en sort avec une photo à la main ; au même moment, mon père arrive, et après une engueulade m'indique que je n'avais plus de place dans la maison. Ils me mettaient à la porte avec en main quelques euros et mon téléphone.

Je crois que cette photo de mon compagnon était de ma part un acte manqué pour leur dire qui j'étais. Je suis d'une famille bourgeoise très sensible

Mon père arrive, et après une engueulade m'indique que je n'avais plus de place dans la maison. Ils me mettaient à la porte avec en main quelques euros et mon téléphone.

à la norme et j'avais a priori de bonnes relations avec mes parents qui m'affichaient de l'affection, la couverture de mes besoins financiers et me donnaient une éducation rigoureuse et exigeante. J'avais déjà essayé de leur montrer qui j'étais (des amis gays et mon esprit de fête étaient je crois des signaux efficaces) et pourtant ce soir-là, je me suis retrouvé dehors, jeté du bercail.

J'ai appelé une amie qui m'a logé en urgence ; mon patron qui travaillait sous les ordres de mon père m'a dit que je ne pouvais rester dans ce travail et je perdais du coup mon logement qui était lié à mon travail dans les écuries où j'entraînais des chevaux. Mon cheval a été pris en pension par des amis et moi, après cet accueil chez mon amie pour quelques jours, je me retrouvais à l'hôtel. Mon amie connaissait le Refuge . Un premier contact a lieu le 7 décembre et j'ai été logé dans un appartement occupé par cinq autres personnes gays et dans la même situation jusqu'au 5 avril, il y a trois mois.

Je ne pensais pas rester au Refuge ou le moins longtemps possible ; ma première réaction a été la stupeur et la colère ; qu'est ce qui a engendré cette situation ? En quoi suis-je responsable ? Quelle est ma responsabilité et quelle est celle de mes parents ?

Le refuge m'a apporté d'abord un toit. Les premiers jours, je dormais peu ou pas du tout, n'ayant aucune expérience ni prédisposition pour



vivre avec d'autres que je ne connaissais pas. Nous étions six à vivre ensemble en permanence. C'était parfois compliqué mais globalement cela s'est bien passé. Il a fallu s'adapter à des manières de vivre très différentes. Je suis du genre très rigoureux : ménage fait avec minutie, douche deux fois par jour...tout le monde n'a pas le même style de vie.

Ma première réaction a été une grande frustration. J'avais besoin d'être aidé pour ce qui n'est pas ou ne devrait pas être un problème, mon

homosexualité. Mon frère plus jeune que moi de deux ans, était au courant de mon homosexualité et n'en faisait pas un problème. Pour mes parents, c'était la porte.

Les deux premières semaines au Refuge, dans l'appartement avec les autres, j'étais dans la colère et dans l'action : entretiens avec l'équipe pour un soutien psychologique, pour réfléchir à un logement et un emploi. Au bout de la seconde semaine, je me suis effondré en sortant d'une période très intense et très active. J'ai craqué et je voulais me barrer. Spontanément, chacun est venu m'aider et me parler, les autres dans l'appartement savaient que nous étions dans la même galère.

Le cadre du Refuge devenait un carcan pour moi et je voulais sortir de ce carcan. Je me suis défoulé physiquement et sexuellement. J'ai pris des produits mais avec des gens sûres et dans un cadre qui restait protégé, j'avais besoin de me débrider.

Je n'avais plus aucune nouvelle de mes parents car j'avais changé mon numéro de téléphone et tout élément qui pouvait donner une occasion de lien (changement de banque, d'adresse sur les papiers...). Il fallait que je sorte de la vie d'avant.

En février, après un mois où j'ai lâché la bride, je me suis repris et j'ai cherché de façon rigoureuse appartement, travail et un cadre qui

m'appartienne. Je suis chez moi depuis le 7 avril et le soir de mon arrivée, j'ai fermé les verrous et je me suis effondré : j'avais enfin à nouveau un chez moi.

Quand je fais le bilan de cette période, je ne regrette rien.

Au Refuge, chacun



a fait en sorte que je sois bien et dans l'appartement, les autres occupants m'ont accueilli en me permettant de mettre ma touche personnelle. A mon tour quand il y a eu des nouveaux, j'essayais de respecter leur mode de vie (par exemple, j'évitais de faire du porc quand un musulman est venu). On était à six, deux par chambres et chaque chambre devait assurer une partie de l'entretien de l'appartement. Les arrangements personnels prévalaient mais le cadre défini par le Refuge permettait de se repérer.

Mon copain et ses parents ont tout fait pour m'aider pendant cette période difficile et compliquée mais mon ami avait ses études et ses parents ne pouvaient pas me loger ; je me suis rendu compte qu'il se souciait en permanence de moi et c'est quand j'allais mieux que je me suis rendu compte de la pression qu'il a porté pendant toute cette période ; il s'est alors lâché. Mes « beaux-parents » et mon ami se sont fendus pour moi alors forcément un moment il fallait qu'il puisse relâcher la pression et me dire son vécu. Mon copain est vraiment super !

Le Refuge, je ne savais pas en arrivant ce que j'attendais d'eux et j'ai d'abord reçu une écoute formidable. Des bénévoles en or me répondaient au téléphone même à 2 heures du matin et me prenaient dans les bras quand j'avais besoin d'un peu d'amitié et de tendresse. Ils étaient là comme une vraie famille, c'est énorme. L'aide matérielle est très importante (ressources, papiers, démarches emploi formation) mais je voudrais insister sur l'énorme travail d'amitié et d'écoute. C'est

ce qui m'a permis de ne pas replonger.

Le contrat moral est de 6 mois : cela peut déborder mais cela permet d'éviter la dépendance par rapport à la structure et l'installation dans une situation qui reste une situation provisoire.

Malgré tout ce que j'ai vécu avec mes parents quand ils m'ont mis dehors, je dois dire que j'ai de la chance car ils m'ont donné une très

Le Refuge, je ne savais pas en arrivant ce que j'attendais d'eux et j'ai d'abord reçu une écoute formidable ; des bénévoles en or me répondaient au téléphone même à 2 heures du matin et me prenaient dans les bras quand j'avais besoin d'un peu d'amitié et de tendresse ; ils étaient là comme une vraie famille ; c'est énorme.

bonne éducation : respect des autres, rigueur, exigences par rapport à soi-même et ambition. Curieusement, c'est grâce à la rigueur que mon père m'a inculqué que j'ai pu me sortir de la m... dans laquelle il m'a mis. Mes parents m'ont apporté des valeurs qui me sauvent aujourd'hui (savoir se battre notamment).



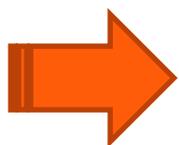
J'ai préservé mon frère de toute cette histoire et nous avons gardé de très bons contacts.

Le Refuge, je ne pensais pas qu'ils pouvaient

m'apporter autant. Je croyais ne pas mériter une telle aide alors que d'autres avaient des besoins plus criants. L'écoute a toujours eu lieu sans jugement. Deux sujets sensibles ont émaillé cette période : la prostitution si tentante, car l'argent est facile, et les produits et drogues qui permettent d'être ailleurs.

Au début, je « consommais » de la vie associative et j'étais uniquement en demande ; je me sentais redevable. Aujourd'hui, j'endosse la veste de celui qui accueille. Il y a un groupe d'anciens jeunes, une amicale des jeunes du Refuge et à notre tour, nous allons dans les appartements partager un repas ou nous allons ensemble au cinéma.

Je crois que ça a été dur. Je revois un peu ma mère mais on ne parle pas des sujets qui fâchent. Je crois que je ne regrette rien. ■



Florent de D&J Ile-de-France

Propos recueillis par Fabrice

D&J : Qu'as-tu envie de dire pour te présenter ?

Je fais de l'action sociale et des maraudes dans la rue auprès de sans-abris, hiver comme été. Ce n'est pas simple, je ne me suis pas assez protégé à un moment donné et cela m'a fortement affecté.

Florent : Je m'appelle Florent et je suis journaliste. Je suis né en Corrèze, mais j'ai vécu dans

différentes régions, Savoie, Ain, Isère, Nord... car mon père, ingénieur chez Danone, changeait d'usine régulièrement. J'ai fait mes études à Grenoble puis une école de journalisme à Lille. Depuis la classe de 3^{ème}, le journalisme me titillait. Je me définirais aujourd'hui comme journaliste et photographe, car la photo est vraiment une passion depuis l'adolescence. J'ai monté l'exposition de photos « Amours

hors cadre » au parc de Bercy fin 2015, que j'ai préparé pendant deux ans. Je fais des photos humanistes, de gens que je rencontre et chez qui j'aime capter ce qu'ils ont d'authentique sur le moment.

Adolescent, ma référence était le personnage de Tintin, le reporter qui va partout, interviewe les gens, etc. J'ai participé au journal de mon lycée, c'était ma première expérience. Dans le journalisme, ce qui me plaît c'est de transmettre quelque chose avec vérité, c'est chercher à ce que les lecteurs agissent en connaissance de cause, transmettent un savoir pour que les personnes soient éclairées. En l'occurrence, le magazine où je travaille, « 60 millions de consommateurs », aide les gens à savoir consommer. Il n'y a pas d'objectivité mais on essaie d'être honnête.

D&J : Que t'apporte le journalisme ?

Florent : Pour moi, le journalisme au départ ce sont deux choses : la rencontre

humaine et l'écriture. J'ai travaillé dans des journaux régionaux comme Le Midi libre, Le Télégramme, ce qui pousse à aller vers les gens, même très différent-e-s, chefs d'entreprise, employé-e-s, ouvrier-e-s, élus... Il n'y a pas de raison de parler



différemment à l'un ou l'autre. Ma vision du journalisme vient d'un amour des gens, de l'envie de les rencontrer, de savoir ce qu'ils-elles font. Par les autres, on apprend de soi-même. L'expérience de l'autre peut résonner ou pas sur ce que je vis.

D&J : Quelle place a la militance dans ta vie ?

Florent : Depuis mes études de sciences politiques à Grenoble, je suis un citoyen, un homme intéressé par la vie de la cité, et à ce titre militant. Pour moi, le journalisme est une manière d'agir pour le collectif, mais cela ne suffit pas. Je me suis très tôt engagé dans des associations, comme David & Jonathan ou Le Refuge, ou ma paroisse protestante où je fais de l'action sociale et des maraudes dans la rue auprès de sans-abris, hiver comme été. Ce n'est pas simple, je ne me suis pas assez protégé à un moment donné et cela m'a fortement

affecté. Il y a des semaines, où je me sens assez costaud pour y aller, d'autres pas. Je n'ai aucune difficulté à aller vers l'autre, mais aller vers l'autre qui a de grosses difficultés, c'est désarmant si on ne sait pas comment l'aider. Mais en parlant avec les camarades de la

Rencontrer des gens qu'on veut aider sans savoir ce qu'ils ressentent, c'est très difficile.

paroisse, on comprend qu'on est là pour apporter de la

nourriture et du réconfort, dialoguer un peu. Parfois, il faut beaucoup de temps avant de savoir vraiment aider une personne.

C'est un cheminement supplémentaire pour moi d'aller vers des personnes d'un milieu complètement différent et qui ne me ressemblent pas du tout. Rencontrer des gens qu'on veut aider sans savoir ce qu'ils-elles ressentent, c'est très difficile.

D&J : Comme t'es-tu engagé auprès des jeunes LGBT ?

Florent : Au départ, j'ai commencé à m'engager dans la sphère LGBT, par exemple à travers des interventions en milieu scolaire contre l'homophobie avec David & Jonathan. Faire prendre conscience aux ados qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils pourront vivre sereinement avec leur sexualité et leurs convictions religieuses, et de le leur montrer par notre seule présence. C'est un acte militant très fort. Je conseille à chacun-e d'essayer de le faire.

En ce qui concerne Le Refuge, j'avais envie d'aller auprès de jeunes LGBT qui étaient rejeté-e-s. Mon compagnon est originaire de l'île Maurice et c'est tabou dans sa famille, contrairement à la mienne où cela est accepté. C'est une situation très violente de ne pas pouvoir parler dans sa famille de ce qu'on vit. Je voulais être un intermédiaire, pour aider cette famille à comprendre et aller un peu plus vers leur



Photo : Florent Pommier

faire le chemin. Il est possible qu'il n'y ait jamais de progression sur ce sujet, et j'ai eu du mal à l'accepter.

Cela m'a probablement poussé à aider des jeunes du Refuge, des jeunes qui habitent en France et qui sont rejetés par leur famille. Cela m'a mis une bonne claqué d'aller dans cette association et de voir des jeunes à ce point désorientés et en rupture avec leurs parents, voire ayant subi des actes de violence. Il y a des trajectoires dramatiques. J'allais au début à des permanences, avec des jeunes,

des responsables de l'association et des bénévoles. Je me suis senti désarmé assez vite, car même si on pouvait donner des pistes, il



manquait quelque chose. J'ai alors proposé un projet photo.

On était alors au moment du débat sur le mariage pour tous et j'avais envie de donner à ces jeunes LGBT rejetés par leur famille une autre visibilité. Cela a été difficile à monter, mais l'exposition a eu lieu fin 2015 dans le jardin de Bercy. J'y ai vu un moyen de montrer aux hétéros qu'il n'y a rien à dire sur ce que ces jeunes veulent vivre comme nous n'avons rien à dire sur leur hétérosexualité.

Monter l'expo a été compliqué, mais quand ils ont vu que l'expo avait lieu, certains n'ont pas réagi, d'autres sont venus, alors que je les montre en pleine tempête, blessés.

Le plus dur était d'instaurer une relation de confiance avec les personnes photographiées. Il a fallu des petits pas. Je n'ai pas tout de suite été d'emblée dans l'acte photographique. Il fallait vérifier leur consentement à ce que leur portrait soit exposé publiquement. Je leur ai parlé de l'éventuel impact médiatique. On a pris le temps d'en discuter et qu'ils-elles me racontent un peu leur vie.

Il n'était pas possible de faire ce type de projet en restant superficiel. C'est ce qui donne des photos assez directes, qui montrent une personnalité sans filtre. Il n'y a jamais eu de clash, mais des moments où je n'avais plus de nouvelles d'eux. Certain-e-s étaient méfiants-e-, se demandaient si j'allais arriver à monter cette expo ou pas... Monter l'expo a été compliqué, mais quand ils-elles ont vu que l'expo avait lieu, certain-e-s n'ont pas réagi, d'autres sont venu-e-s, alors que je les montre en pleine tempête, blessés. J'ai donné un tirage à ceux avec qui je garde contact. Plusieurs d'entre eux-elles se sont aujourd'hui sorti-e-s de leurs difficultés. D'autres ne donnent plus de nouvelle, je pense qu'ils-elles veulent effacer cela de leur histoire.

Ces jeunes étaient de milieux d'origine très différents, pas de statut social-type, certains étaient de familles bourgeoises, d'autres plus modestes, je sentais bien que ce n'était pas une question

économique, mais à la base une question sociétale, parfois religieuse, en tout cas de méconnaissance totale du sujet LGBT et de refus de reconnaître à ces enfants une liberté de choix. C'est assez commun et concerne toutes les origines religieuses chrétiennes, juives ou musulmanes.

D&J : Tu participes maintenant à des maraudes auprès de sans-abris ?

Notre mission est de dialoguer, de donner à manger et à boire, de réconforter, d'apporter parfois des vêtements. Pour ceux qui le souhaitent, une prière collective est organisée.

Florent : Je continue régulièrement les maraudes avec ma paroisse protestante depuis trois ans, en soirée, autour de la gare de Lyon. Certain-e-s sans-

abris qu'on voit et qu'on revoit sont des habitué-e-s d'un lieu, ils y restent parfois des années. Une personne est là depuis 12 ans. Nous ne sommes pas des travailleurs sociaux. Il nous arrive d'orienter vers le numéro 115 du Samu social, qui recueille les familles en priorité.

Notre mission est de dialoguer, de donner à manger et à boire, de réconforter, d'apporter parfois des vêtements. Pour ceux-celles qui le souhaitent, une prière collective est organisée.

Dans le dialogue, nous évitons de trop creuser. Les personnes nous parlent de ce qu'elles veulent : un tel n'a pas eu le RSA, l'autre a des photos de sa petite fille. Il y a des migrants du Proche-Orient. Ils-elles ne font souvent que passer. Il y a parfois de vrais dialogues sur la religion et sur Dieu. Même si ce n'est pas toujours admis, on arrive à s'entendre sur l'idée qu'il n'y a qu'un seul Dieu qu'on peut prier (même si pas ensemble). On s'explique notre relation à Dieu. D'autres se sont éloigné-e-s de Dieu et de la religion, car il y a un passif sur ce thème. Ils-elles nous apportent aussi des choses. Ce n'est pas anodin, c'est parfois lourd, on ne ressort pas de là indemne en rentrant chez soi. On se pose des questions. Je n'arrive pas à établir une frontière imperméable entre eux-elles et moi.

Les autres paroissiens qui font les maraudes avec moi sont de tous âges. Ce sont parfois des gens qui viennent à Paris pour bosser et viennent d'autres pays. Mon Eglise est très cosmopolite, il y a un mélange d'origines, de langues. On peut parler des sans-abri dans différentes langues.

Quelles sont mes motivations ? Je crois que je ne suis pas fait pour rester seul chez moi, même avec mon compagnon. J'aime les richesses venant de l'humain, rencontrer de nouvelles personnes, cela me nourrit. Je crois aussi que si je n'étais pas gay, je ne serais pas aussi militant. Il y a un ressort du type de la minorité et de la différence. J'ai envie de me sentir pleinement dans la société et que les minorités dont on parle sont comme moi parties prenantes de la société. Il est fondamental qu'il y ait des ponts entre les minorités qui composent

la société. On est tous la minorité de quelqu'un. Les personnes sans abri sont aussi une minorité. Elles doivent être à l'égal des autres.

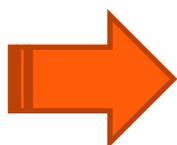
Je me suis souvent senti un peu à part, et du coup j'ai besoin d'être inclus dans des projets plus vastes. J'ai une culture de l'égalité, des valeurs de la République. C'est ce que voulait montrer mon expo : être dans une famille qui vous rejette, cela conduit à un lieu comme le Refuge qui vous accueille. Le montrer, cela peut aider d'autres gays à s'en sortir.

D&J : Et demain ?

Florent : J'aimerais bien monter une expo avec des photos de sans-abri. Mais pour l'instant, je n'arrive pas à prendre des photos, je respecte extrêmement leur pudeur, cette façon d'être dans une vie qu'ils-elles n'ont pas choisi la plupart du temps. Ce serait aller trop dans leur intimité, je n'ose pas. Avec les personnes du Refuge, c'était un peu plus simple, car nous nous comprenions au moins sur un plan, nous pouvions parler de nos trajectoires de vie liées à l'orientation sexuelle. Fondamentalement, entre les personnes sans abri et moi, entre ma vie et la leur, c'est le jour et la nuit.



J'ai une envie de pratiquer davantage la photo pour contribuer à changer les regards sur notre société et les hommes et femmes qui la composent. J'ai besoin de faire des photos de situations, de choses ou de personnes qui me donnent des émotions. Je ne me lance pas sur des thèmes très simples, sur le plan social et humain. Mais je cherche à montrer des choses qui me font vibrer. C'est aux antipodes de la photo de mode par exemple. Je cherche à montrer l'autre dans l'authenticité du moment. C'est subjectif, mais il y a une volonté d'honnêteté et d'authenticité. Je ne supporte pas les personnes qui jouent un rôle face à l'objectif, qui se créent un personnage, mais je me rends bien compte que ce n'est pas évident. Moi-même, je me retranche derrière mon appareil car je ne me sens pas très à l'aise quand je suis photographié. J'admets avoir du mal à me voir comme je suis. ■



Sylvie de Lannoy - présidente de l'association Contact-Ile-de-France.

Propos recueillis par Nicolas

Je m'appelle Sylvie, j'ai deux enfants, j'ai 51 ans, je suis enseignante spécialisée auprès des enfants différents, et je suis présidente de l'association Contact-Ile-de-France, qui lutte contre les discriminations et pour le dialogue dans les familles lorsque l'homosexualité ou la transidentité y voient le jour.

Avant d'intégrer l'association Contact, je n'avais pas vraiment de parcours militant.

C'est la colère qui m'a poussée à m'engager aussi fortement face à l'injustice que je voyais autour de moi, lorsque l'un de mes fils qui est homosexuel revenait à la maison avec des copains à lui qui étaient rejetés de leur famille et qui subissaient de l'homophobie à l'intérieur-même de leur famille.

C'est à ce moment-là que l'on a décidé avec son père d'intégrer une association qui défendrait les droits des enfants dans leur famille, parce qu'on trouve qu'il n'y a rien de pire que de subir des discriminations de la part de proches, lorsqu'on a déjà du mal à se construire du fait de celles que l'on subit dans la société.

Nous avons recherché une association qui voulait aider les enfants, qui parlait de la famille, c'est comme cela que l'on a découvert Contact et que l'on s'est engagé car cela correspondait exactement à ce que l'on recherchait. Nous sommes arrivés en mars 2012 au moment de la préparation de la loi sur le mariage pour tous et avons été pris dans le mouvement de la préparation de la loi, nous sommes restés dans l'association et je m'y suis investie rapidement de plus en plus.

Cette colère était positive dans le sens qu'elle m'a fait avancer et m'a donné l'énergie positive pour combattre cette injustice, il fallait que je m'investisse dans la lutte pour les droits de toutes et tous. Au début, je suis arrivée avec ma petite idée d'enfants qui étaient malmenés dans leur famille, et je me suis rendue compte que c'était beaucoup plus large, que je n'avais pas vraiment analysé tous ces phénomènes dans la société en général. C'est vrai que



l'homosexualité de notre enfant n'a pas vraiment posé de problème dans la famille donc nous n'avions pas subi d'homophobie directe envers lui. Je ressentais bien l'homophobie sociale mais pas comme on a pu l'entendre lors des témoignages dans l'association.

Je suis arrivée en mars 2012 et élue présidente en juin 2013, cela a été assez rapide. Du coup, les activités de l'association ont pris de plus en plus de place dans ma vie personnelle, et comme j'ai un métier qui me le permet (je suis enseignante à domicile pour le CNED donc je gère mon temps comme je veux), c'est une bonne chose car la vie associative demande énormément de temps.

Tous les témoignages entendus dans l'association ont changé ma vision de la société.

Tous les témoignages entendus dans l'association ont changé ma vision de la société, m'ont obligée à me poser plus de questions sur les discriminations en général et les LGBTphobies en particulier.

Je me suis aussi impliquée en tant qu'écouteresse sur notre ligne d'écoute téléphonique nationale, et comme animatrice de nos réunions de groupes et de parole. L'association intervient également dans les collèges et les lycées, j'y suis sensible en tant qu'enseignante. Je pense qu'il y a un vrai rôle participatif et citoyen avec une association comme la nôtre, du fait de nos interventions auprès des jeunes et de notre écoute envers notre public. Je pense que l'on fait à notre échelle un vrai travail sociétal de réflexion menée sur les modes discriminatoires, que l'on crée une bulle de protection pour beaucoup et je ne me rendais pas compte de cela avant d'être dans une association comme Contact.

Dans mon histoire, d'un seul coup est arrivée cette énergie, qui est ressortie, du fait qu'on pouvait toucher à mes enfants, et ce n'était pas possible ! Le monde associatif m'a convenu tout à fait. J'y ai adhéré alors que je ne m'y intéressais pas plus que cela. Même devant l'adversité ou les difficultés, tant que je croirais au bien-fondé de ce combat, je garderais cette énergie. Cela représente quelque chose de très positif pour moi, l'idée que je me fais de changer la société. Cela contribue au fait que je continue à m'investir. Je pars en bataille contre le

Cette colère était positive dans le sens qu'elle m'a fait avancer et m'a donné l'énergie positive pour combattre cette injustice, il fallait que je m'investisse dans la lutte pour les droits de toutes et tous.

monde entier, c'est sympa parce que je n'y vais pas toute seule, c'est un groupe et cela me plaît bien. Ce n'est pas seulement Contact, tu

te rends compte que d'autres personnes font la même chose, et qu'en se regroupant on arrive à mieux lutter.

J'observe des évolutions depuis 2012 dans le mouvement associatif LGBT. A l'époque, c'était un peu l'euphorie pour tout le monde du fait de la préparation de cette loi sur le mariage pour tou-te-s. Et il y a eu un gros creux de motivation ces derniers mois parce que la loi a été votée, les gens se sont reposés sur leurs lauriers. Il a été difficile de faire redémarrer la machine du bénévolat, garder nos bénévoles et cette motivation qu'on avait tous avec la préparation de cette loi. En discutant à droite à gauche, c'est vrai que beaucoup d'associations

La première chose que j'ai ressentie quand il m'a annoncé son homosexualité, ça a été la peur. Et au lieu de rester dans ma peur et dans mes craintes personnelles, il y a eu ce besoin de partager cela avec d'autres personnes, de me rassurer.

ont eu le même creux de motivation. Maintenant il faut s'y remettre, car on a cru que c'était gagné et malheureusement on ne gagne pas partout, cela dépend des sujets. On est en train de remotiver les troupes, c'est plus difficile, je suis arrivée en plein boom et en pleine euphorie et là, il faut se réapproprier les luttes et ne pas baisser la garde.

Aujourd'hui, Contact essaye de s'ouvrir aux autres associations. Je pense que c'est l'avenir, se regrouper pour être plus forts sur des sujets de base. On n'avait pas trop besoin de se retrouver sur une émulation, avec la lutte pour le mariage, mais je pense qu'à présent il faut s'organiser avec des associations qui ont des projets à mener ensemble, par thématique.

La solidarité, on la vit très fortement dans nos groupes d'écoute et de parole, lors du témoignage de gens qui ne parlent pas de solidarité mais de refuge. Un endroit où ils-elles peuvent se sentir bien et parler de leur histoire librement, sans être jugés. Ils-elles disent que c'est la première fois qu'ils-elles se sentent en sécurité. Ce n'est pas la solidarité qui est évoquée, mais pour moi c'est



bien cela, c'est une aide et une protection, une bulle protectrice autour des gens.

Je cherche aussi à transmettre aux nouveaux parents qui arrivent et qui ne connaissent pas le monde associatif, son implication plus politique. A ces parents, on dit : « restez ! Venez avec nous, voyez les actions qu'on peut faire, occupons-nous de plus de familles que juste la nôtre, on n'est pas là que pour notre enfant, mais pour les familles en général. » C'est important dans l'associatif, on élargit sa lutte personnelle en la mettant au service d'un plus grand nombre. Et les

parents qui restent sont ceux qui comprennent cela, qui viennent avec leurs problèmes personnels ou leurs interrogations, et qui comprennent que les réponses qu'ils-elles ont pu trouver chez nous ils-elles peuvent les appliquer au plus grand nombre. Il y a un déclic qui se fait, je ne sais pas comment ça se passe, mais voilà...

J'ai aussi des moments de découragement, car tout ceci me demande beaucoup de temps et d'énergie, j'ai parfois l'impression de ne pas être entendue ou d'être mal comprise, ou plus largement je me suis battue sur un dossier, par exemple avec un ministère, et au final j'ai l'impression que tout ce que j'ai défendu, on n'en a retenu qu'un dixième. Quand

je m'investis, j'ai l'impression que les autres ne

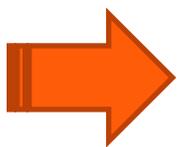
s'investissent pas autant mais il faut toujours tempérer cela, car chacun s'investit à sa hauteur et avec les moyens dont il-elle dispose à un moment donné.



L'homosexualité de mon fils est le facteur déclenchant qui m'a été donnée pour commencer à ressentir l'homophobie de la société, j'y ai été plus sensible. Cela se passe mal pour certains dans leur famille, mais pour nous il y a eu aussi la peur que notre enfant subisse de l'homophobie. La première chose que j'ai ressentie quand il m'a annoncé son homosexualité, ça a été la peur. Et au lieu de rester dans ma peur et dans mes craintes personnelles, il y a eu ce besoin de partager cela avec d'autres personnes, de me rassurer. Cela fait dix ans qu'il m'a parlé de son homosexualité et il n'a jamais été agressé, mais en même temps l'actualité fait peur.

Ma spiritualité n'est pas de nature religieuse, mais dans ma croyance en la vie, dans la force de la vie et je me bats pour cela.

Je voulais ajouter que mon engagement m'a beaucoup donné, c'est donnant donnant, plus donnant que prenant. On ne se rend pas compte avant de s'engager dans une cause militante que cela va changer autant de choses en soi, en plus de l'énergie humaine et des rencontres, permettre d'avancer encore, d'évoluer toujours. Cela se fait grâce à ce militantisme. ■



Dominique D - membre du groupe Pères de David & Jonathan

Propos recueillis par Jean-Louis

Le groupe Pères est né de la rencontre de deux ou trois D&Jistes qui partageaient le même sort, la même histoire ou du moins la même expérience, celle d'une tranche de vie avec une femme, et de la paternité.

Avant qu'ils soient rejoints par d'autres, ils avaient vu l'intérêt d'échanger sur leur situation, particulière par rapport à la plupart des garçons de D&J.

A cette époque je vivais moi aussi une séparation. J'avais pris contact avec l'APGL, et plus tard je me suis aussi adressé à SOS Papa, au moment où mon épouse a décidé de partir en province avec nos fils.

C'est à D&J que j'ai trouvé la meilleure place et les meilleures réponses, sous forme de partage, avec ces garçons grâce auxquels je me suis senti moins seul. Accueilli et reconnu, j'ai pris plus d'assurance. J'ai trouvé l'inspiration pour faire savoir de bonne heure à mes fils quelle était mon identité. Je suis parti en vacances



Photo : Helgi Halldórsson

avec d'autres pères et nos enfants. Ce fut une belle illustration de la solidarité entre nous. Ce que les autres recevaient de moi à l'époque ne m'était pas clairement connu, mais ce que j'ai reçu a fait son chemin. Après avoir trouvé un certain équilibre (j'ai rencontré mon ami parce que j'avais regagné confiance), j'ai pu donner à d'autres pères une partie de ce que j'avais reçu. Des garçons plus jeunes rencontraient à leur tour ce que j'avais vécu. Deux garçons connaîtraient des événements dramatiques.

A David & Jonathan, les règles en vigueur sont présentes partout, presque partout, et les principes fondateurs sont là, chez les pères comme ailleurs, intégrés, respectés, revendiqués.

Certes nous sommes aussi différents les uns des autres, et des déceptions ont pu se présenter. Il me semble qu'une sorte de sélection naturelle s'opère, qui fait que certains ne font que passer (heureusement...).

Ce qui me semble manquer peut-être, mais c'est sans gravité, et c'est la vie, c'est que nous nous laissons perdre de vue, négligeant un peu

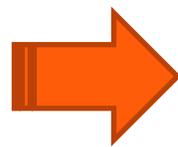
de maintenir le contact, entre deux réunions pour les membres actuels du groupe, ou avec les anciens qui pour telle ou telle raison, ne fréquentent plus le groupe. Mais tant de souvenirs en commun font que nous avons plaisir à nous croiser parfois et que nous savons pouvoir n'importe quand faire appel à l'un ou à l'autre.

Le groupe est fermé aux mères. La question s'est posée. La plupart d'entre nous ont gardé des blessures liées à une histoire douloureuse, et être père n'est pas être mère, comme être homme n'est pas être femme. Il serait intéressant pourtant d'avoir des échanges pères - mères de telles rencontres ont d'ailleurs bien eu lieu à des week-ends, ou à des J A R.

Sensible à la sollicitude d'autrui, j'ai réalisé que je pouvais moi aussi soulager, aider, soutenir, etc., en écoutant par exemple. Mais il est difficile de se mettre à la place de l'autre quand on est soi-même encombré de soucis, cela peut avoir un effet encore plus démoralisant.

Je ne sais si on devient solidaire ou si on est solidaire par nature, les deux à la fois. En ce qui me concerne, je crois l'avoir appris. Sensible à la sollicitude d'autrui, j'ai réalisé que je pouvais moi aussi soulager, aider, soutenir, en écoutant par exemple. Mais il est difficile de se mettre à la place de l'autre quand on est soi-même encombré de soucis, cela peut avoir un effet encore plus démoralisant. Une personne qui est en souffrance, en difficulté, n'accueille pas toujours la main tendue, par une sorte de masochisme, par un attachement finalement à ses problèmes et une absence au fond de réelle volonté d'aller mieux.

A cet égard la branche Solidarité à D&J Paris-Ile-de-France est exemplaire par son action auprès des personnes les moins intégrées et les plus défavorisées. Je rends hommage à ses responsables et je les encourage à poursuivre cette action parfois difficile. Aider l'autre parfois malgré lui, c'est très méritoire à mes yeux. ■



Erick et Virginie, parents d'Aglaé, jeune adhérente de D&J, font partie d'un groupe de pastorale inclusive dans leur diocèse.

Propos recueillis par Nicolas

D&J : Pouvez-vous vous présenter ?

Virginie : Je suis mariée avec Erick depuis 29 ans, nous avons 54 ans tous les deux, et 4 enfants de 20 à 27 ans. J'ai eu la joie de rencontrer Erick et d'avoir pu fonder une famille. J'ai eu la chance de pouvoir concilier ma vie professionnelle et ma vie familiale. Je suis orthophoniste, c'est un métier passionnant qui me permet de donner du temps aux autres dans une vraie relation, on voit l'évolution des patients que l'on accompagne. C'est un métier très enrichissant qui représente quelque chose d'important dans ma vie.

Erick : Je suis aussi orthophoniste, ce qui m'amène à travailler avec des patients d'âge et de pathologies différentes sur la communication. La communication donne du sens à ma vie professionnelle et à ma vie en général et notamment avec mes enfants. En effet, échanger, communiquer, transmettre sont des valeurs essentielles pour vivre en relation les uns avec les autres.

D&J : Qu'est-ce qui constitue votre engagement ?

Erick : Le premier de nos engagements est notre couple ; ainsi il s'est construit par strates, sur le plan humain, le fait de se rencontrer, de

Nous avons élevé nos enfants, en essayant de leur transmettre des valeurs qui nous tenaient à cœur : l'attention à l'autre, le pardon, l'écoute, la générosité, la fantaisie...

se marier et d'avoir des enfants. Nous avons élevé nos enfants, en essayant de leur transmettre

des valeurs qui nous tenaient à cœur : l'attention à l'autre, le pardon, l'écoute, la générosité, la fantaisie... Et nous leur avons parlé de notre Foi. Au fur et à mesure où ils ont grandi, ils se sont montrés différents les uns des autres et nous avons pris cause pour eux, à certains moments, et cela nous entraîne sur des chemins où nous ne serions pas allés autrement. Ce sont nos enfants qui nous aident à devenir parents, nous qui les aidons à devenir adultes, cela fonctionne dans les deux sens. L'engagement au sein du groupe de pastorale inclusive, a fait suite à l'annonce par notre fille de son homosexualité.

Virginie : Je pense à différents types d'engagements dans la Foi, à différents moments de notre vie, en lien avec l'âge nos enfants : préparation au baptême, éveil à la Foi, catéchisme, préparation au mariage.



Nous nous sommes engagés dans « Les équipes Notre-Dame », en tant que couple, par choix d'être en

équipe pour approfondir notre sacrement de mariage et cheminer ensemble par le dialogue et l'échange. Cela construit le lien, l'amour que l'on a l'un pour l'autre dans la Foi en Dieu.

D&J : Quel a été votre parcours dans ces engagements ?

Erick : Mon parcours a été très progressif et porte la trace de ma spiritualité, c'est-à-dire d'essayer de vivre de l'Évangile. Dans l'annonce de l'homosexualité de notre fille, j'ai été très déstabilisé par rapport au discours de l'Église, je voyais un aspect moral. Puiser à la

source, dans l'Évangile m'a permis de me détacher de l'aspect moral et d'avoir une vision humaine, et ainsi de faire progresser ma Foi. Cette période a réactualisé un aspect de ma Foi puisque lors de notre mariage l'un des textes choisis était une lecture du livre de Jérémie :

« Je mettrai ma Loi au plus profond d'eux-mêmes ; je l'inscrirai dans leur cœur. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ».

L'essentiel est bien de reconnaître que la Loi de Dieu c'est l'Amour et rien d'autre.

Virginie : Ce qui guide ces parcours, c'est le sens qu'ils prennent dans



la réalité de nos vies, à différents moments. C'est donner du sens à ma Foi, par exemple dans des activités d'éveil à la Foi, nous avons essayé de trouver des liens qui puissent faire résonance dans la vie, au quotidien. Par ailleurs, au moment du choix du baptême pour nos enfants, nous avons longuement discuté pour donner du sens à ce sacrement car nous avons des points de vue divergents (notamment l'âge du baptême). A force d'échanges et d'écoute, nous avons pu donner un sens à ce sacrement pour qu'il devienne signe de la présence de Dieu pour nous deux. J'ai, à ce moment-là, vraiment compris que la vie de nos enfants ne nous appartenait pas et que nous ne pouvions pas tout pour eux. De là découle une nécessaire confiance en la vie et en Dieu, c'est un chemin de liberté et de confiance qui a guidé notre demande de baptême pour nos enfants. Plus tard, quand notre fille nous a révélé son homosexualité, nous avons été assez désemparés par rapport au discours de l'Église et en questionnement par rapport à notre Foi. Nous avons l'habitude de lire l'Évangile le matin et cela nous a beaucoup aidés. J'ai découvert le visage du Christ de manière beaucoup plus proche, plus incarnée, à travers ses paroles dans l'Évangile. Le Christ était là à nos côtés et son message prenait une nouvelle forme, bienveillante, rassurante, sans jugement et nous donnant courage. Cela a été un moment clé autour de notre foi.

D&J : De quoi vous sentez-vous solidaires ?

Virginie : La solidarité m'évoque quelque chose en rapport avec l'homosexualité de notre fille, au moment des manifestations sur le mariage pour tou-te-s. Une autre de nos filles nous a fait prendre conscience que c'était à nous en tant que parents et famille d'être solidaires. Je n'en avais pas autant conscience mais j'ai vraiment réalisé à ce moment-là qu'effectivement, c'était à nous d'être à ses côtés au moment des manifestations, parce que les personnes homosexuelles sont minoritaires et que le soutien solidaire de leur famille et amis est indispensable. C'était une nécessité d'être présents pour signifier notre solidarité dans cette épreuve qu'étaient « les manifs » et montrer qu'il n'est pas incompatible d'être croyant et de soutenir les personnes homosexuelles dans leur reconnaissance.

Et puis aujourd'hui, je me sens aussi solidaire de parents pour

L'annonce de l'homosexualité de notre fille a mis un visage sur cette réalité de vie, il n'y avait plus l'homosexualité mais notre fille.

qui l'annonce de l'homosexualité de l'un de leurs enfants est difficile à entendre et j'aimerais agir à ce niveau-là.

Erick : Je comprends la solidarité comme une notion assez vaste, vis-à-vis du plus « faible », quel qu'il soit. Cette faiblesse concerne les moyens de se faire entendre, comprendre et se faire accepter comme étant différent. C'est dans ce cadre que nous nous sommes mobilisés pendant la période des manifestations sur le mariage pour tou-te-s. Aujourd'hui, la solidarité pour moi prend sens dans les maraudes auprès de SDF. Il s'agit d'aller à leur rencontre, de leur apporter de la nourriture et surtout de créer un dialogue qui leur permet de prendre une place dans un échange. C'est important, cela apporte énormément et fait ouvrir les yeux sur des réalités que l'on se cache au quotidien, qu'il est difficile à voir. Je pense aussi à ce que nous pouvons faire, grâce à nos enfants, notre fille, quelque chose à notre portée : essayer, au sein de l'Eglise, d'apporter un témoignage, une visibilité en tant que parents d'enfant homosexuel.

D&J : Observez-vous un manque de solidarité dans le monde dans lequel nous vivons ?

Virginie : Dans mon travail avec des jeunes handicapés sourds ou ayant des troubles du langage je me sens solidaire

d'eux parce qu'ils ont besoin d'être soutenus. La société ne tient pas assez compte des difficultés de ces personnes. Sur un plan plus personnel, je me sens solidaire de nos familles, de nos parents, frères et sœurs, qui peuvent vivre des situations difficiles. La solidarité est un idéal jamais accompli, on essaye de faire au



mieux pour nos proches. On ne peut pas tout pour l'autre, mais on peut être attentif et se mobiliser pour se soutenir. Je l'ai vécu dans mon travail où on forme une équipe, et dans ma famille où mes enfants sont solidaires les uns des autres.

Erick : J'observe que les gens sont pris dans un tel rythme de vie qu'ils n'ont pas le temps d'être à l'écoute. Dès lors qu'ils prennent le temps de se poser et d'être à l'écoute, ils sont solidaires. J'ai pu le constater : dès qu'un temps d'écoute peut être mis en place, les personnes se mobilisent. C'est le rythme trépidant du quotidien qui les en empêche. J'ai donc beaucoup d'espoir vis-à-vis des gens en matière de solidarité !

J'observe que les gens sont pris dans un tel rythme de vie qu'ils n'ont pas le temps d'être à l'écoute. Dès lors qu'ils prennent le temps de se poser et d'être à l'écoute, ils sont solidaires.

D&J : Quel rôle joue l'homosexualité dans votre engagement solidaire ?

Erick : L'annonce de l'homosexualité de notre fille a mis un visage sur cette réalité de vie, il n'y avait plus

l'homosexualité mais notre fille. Cette annonce nous a forcément rendus attentifs à ce qu'elle nous disait des difficultés qu'elle rencontrait. De ce fait, cela a complètement changé notre vision. Nous en avons aujourd'hui une approche très différente de celle que l'on pouvait avoir il y a seulement cinq ou six ans. Ces questions ont forcément influencé notre engagement.

Virginie : Cette annonce, je l'ai ressentie avec beaucoup de fierté pour notre fille, car elle a eu beaucoup de courage. Elle a vécu cette découverte seule dans un premier temps, puis elle s'est fait entourer : David & Jonathan l'a beaucoup aidée à cheminer notamment pour parvenir à nous en parler. J'ai été très fière qu'elle n'ait pas fait le choix de ne pas voir, de ne pas aller à la rencontre des autres, et d'être dans le déni. Elle a choisi d'affronter la vérité et de la vivre, même si cela était difficile pour elle. J'ai réalisé que ce n'était pas toujours le cas ; pour certains, il reste difficile d'accepter cet état de vie ou de le faire connaître. J'ai pris du temps pour m'engager à ses côtés et être solidaire par rapport à la lutte contre l'homophobie de



tous les jours : les petits mots et phrases implicites, et pas seulement l'homophobie violente. On ne laisse plus passer ces actes, on réagit là où on le peut. Nombre de personnes ne se considèrent pas comme homophobes parce que l'homophobie leur paraît avoir un caractère de violence marquée et elles ne réalisent pas que de simples moqueries sont déjà blessantes au quotidien.

D&J : Quel rôle joue la spiritualité dans votre engagement solidaire ?

Virginie : Dans mon engagement, la spiritualité m'évoque l'Esprit de Vérité, l'Esprit Saint, qui fait que l'on va se tourner vers l'Amour, mais

aussi c'est vivre en vérité vers ce qui nous unifie, nous met en joie, nous apaise, nous appelle à vivre de cet Amour. L'Esprit Saint, Esprit de Dieu participe à la construction de notre vie. Mais c'est

Lorsqu'un choix doit être effectué, un engagement pris, je me demande si la direction que j'ai choisie est au service de l'Amour, si tel est le cas alors Dieu s'y trouve aussi.

aussi vivre dans la confiance : ce qui n'est pas toujours facile quand les portes se ferment, quand l'Espérance s'amenuise. Il est important de faire confiance et de continuer à cheminer, de nous tourner vers Dieu : alors des portes s'ouvrent.

Erick : J'essaie que l'Evangile guide mes décisions et oriente ma vie. Lorsqu'un choix doit être effectué, un engagement pris, je me demande si la direction que j'ai choisie est au service de l'Amour, si tel est le cas alors Dieu s'y trouve aussi. Ainsi, la spiritualité par le biais de la prière et de la lecture de la Parole joue-t-elle un rôle important dans mes engagements tant dans leur choix que dans les actions à mener au sein de ces derniers.

D&J : En rapport plus précisément avec le groupe chrétien inclusif ?

Virginie : Notre groupe de pastorale inclusive cherche à mieux accueillir les personnes homosexuelles en Eglise. Il y a un besoin de communiquer. Nous avons rejoint ce groupe avec d'autres parents, un prêtre et des personnes homosexuelles au sein de notre diocèse pour essayer de faire bouger ces lignes, pour reconforter des parents qui en auraient besoin, orienter des personnes homosexuelles vers des mouvements, informer les prêtres et les différentes personnes responsables d'accueil dans les paroisses pour que l'on puisse en parler en Eglise et qu'il y ait une visibilité de cet accueil. C'est un groupe dans lequel nous pouvons mener une réflexion, un échange, nous mettre en contact avec d'autres pour unifier nos actions au sein du diocèse.

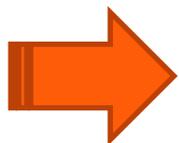
Erick : Le groupe prend naissance cette année et essaye de mettre en place des initiatives. Nous en sommes au stade de la réflexion. Pour marquer d'une action concrète la naissance de ce groupe, une soirée de prière a été organisée le 17 mai, à l'occasion de la journée mondiale de lutte contre l'homophobie. Près de 40 personnes y ont participé, ce qui nous a encouragés ! ■



Photo : G Paumier

3 – Précarité, insertion sociale et professionnelle

Plusieurs personnes interviewées mènent une activité professionnelle dans les domaines de l'aide aux plus défavorisé-e-s et à l'insertion professionnelle.



Christian de D&J Poitiers-Tours et du groupe Prêtres – Directeur d'une structure d'insertion sociale et professionnelle

Propos recueillis par Fabrice

D&J : Quel a été ton parcours ?

Christian : J'ai 52 ans, suis originaire des Deux-Sèvres et suis l'aîné de sept enfants. Je viens d'une famille très modeste. L'argent était durement gagné par le travail. C'était une famille aimante et chrétienne.

Mon rêve d'enfant était de devenir cuisinier sur un bateau. Je suis parti de chez mes parents à l'âge de 14 ans et me suis retrouvé en apprentissage de CAP de cuisinier dans un restaurant-bar à 100 km de chez moi. Ce fut une expérience réellement difficile de se retrouver exploité à travailler tard le soir et le week-end. La règle de mon patron et maître d'apprentissage était : « moi j'en ai chié, donc toi tu vas en chier », et j'ai vécu cela durant deux ans. C'était très dur et il a fallu très vite que je devienne autonome. Je pense que le fil rouge de ma vie est né là, dans cette expérience de dureté de la vie et du travail. Le restaurant-bar où je travaillais était fréquenté par des personnes délaissées : personnes âgées, alcooliques, « paumés », et cela m'a touché.

D&J : Comment es-tu devenu prêtre ?

Christian : J'ai fait ma communion et, durant mon adolescence, j'ai participé à des groupes chrétiens de réflexion et fait des pèlerinages à Lourdes. Mon arrière-grand-mère comptait beaucoup pour moi et me disait : « Christian, je prie pour toi et pour que tu sois prêtre ».

Cette phrase m'a habité inconsciemment et m'est revenue le jour de sa mort. Vers 16 ans, j'ai participé à des sessions de vocation. A 17 ans, lors d'un congrès de vocations à Amiens, j'ai rencontré le responsable d'une communauté religieuse. Elle cherchait un cuisinier. Je me suis retrouvé embauché, à la tête d'une cuisine, avec plus de 100 couverts à sortir par jour, à gérer les achats, pendant un an et demi.

Puis je suis parti à l'armée. Un de mes frères est alors décédé, renversé par une voiture. Cela a été

le drame de notre famille. Dans cette épreuve et ce questionnement sur le sens de la vie, je suis rentré au séminaire, où j'ai passé une dizaine d'années. J'ai vécu à cette époque les premières difficultés liées à mon homosexualité. J'ai été ordonné prêtre à 30 ans.

La règle de mon patron et maître d'apprentissage était : « moi j'en ai chié, donc toi tu vas en chier ».

D&J : Quelle a été alors ta vie ?

Christian : J'ai vécu pendant 12 ans un ministère très épanouissant, d'abord à Niort dans une grande paroisse de 15 000 habitants. C'était un quartier populaire. J'ai travaillé avec des associations de solidarité, de locataires et avec le parti communiste. C'est là que j'ai découvert la militance et les luttes. J'étais aussi accompagnateur fédéral de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC). Puis l'évêque m'a demandé de changer et je me suis retrouvé dans le nord du département. Il y avait un défi d'accompagnement des communautés, de refonte du travail des équipes de mariage et de catéchèse. J'y suis resté 5 ans.

D&J : Et un beau jour tu pars de l'Eglise ?

Christian : Durant ces années de ministère, cela a été un enthousiasme fou d'accompagnement de communautés, de personnes, avec la JOC, mais en même temps, la difficile question de mon homosexualité avec des premières expériences sexuelles, des rencontres sans lendemain qui ne conduisaient à rien. J'étais écartelé et coupé en deux. Un beau jour j'ai rencontré un homme dont je suis tombé amoureux. Je me suis dit que c'était le moment.



J'en ai parlé avec mon évêque qui m'a aidé fraternellement. Mon compagnon de l'époque faisait pression pour que je quitte le ministère. J'ai dû prendre une décision car je ne voulais pas vivre une double vie. J'ai convenu avec mon évêque de reprendre un travail salarié de prêtre-ouvrier. A ce moment-là, j'ai été dénoncé par des personnes qui m'avaient vu avec mon compagnon. J'ai dû partir du presbytère. Je me suis retrouvé chez mon frère, en expliquant à ma famille que j'aimais un homme. Du jour au lendemain, je n'avais plus de logement, plus de travail. Le diocèse continuait à m'assurer un revenu minimum tant que je n'avais pas trouvé une solution. Cela a duré 6 mois

Avant de parler de solidarité, il faut avoir vécu l'abandon, l'isolement. J'ai vécu l'épreuve du rien, du néant et de l'abaissement.

Avant de parler de solidarité, il faut avoir vécu l'abandon, l'isolement.



J'ai vécu l'épreuve du rien, du néant et de l'abaissement. Je me suis retrouvé seul, avec à peine du chauffage, un tout petit peu d'argent pour vivre. Je

n'étais plus rien pour personne. Quand j'allais à Pôle Emploi, j'étais un numéro de demandeur d'emploi ou un numéro de sécurité sociale. J'étais pauvre de relations car j'avais perdu mon ministère. J'étais anéanti d'avoir été dénoncé, cela a été très compliqué. Cette expérience d'être en demande a été très dure. Je comprends aujourd'hui ce que vivent les personnes que je reçois en entretien d'embauche, car je l'ai vécu. Le ministère m'avait mis sur un piédestal, avec un tas de relations, et du jour au lendemain, plus rien. Je m'en suis sorti le jour où j'ai trouvé du travail.

D&J : Tu es maintenant directeur d'une structure sociale ?

Christian : J'ai été embauché comme directeur d'une association d'insertion sociale et professionnelle, où les deux maîtres mots sont « solidarité » et « insertion ». Je dirige cette structure depuis 10 ans et nous venons de fêter ses 30 ans. Elle est composée d'un pôle d'animation locale et de solidarité et d'un pôle d'insertion professionnelle.

Dans le cadre du pôle d'animation locale, nous menons des activités autour du lien social dans le quartier : fêtes, animations de convivialité, lotos... Nous menons des actions d'entraide et de lien social : par exemple, nous avons un atelier coiffure réservé aux personnes à faible revenu pour qu'elles puissent se faire coiffer et

Quelqu'un qui ne maîtrise pas internet est exclu du système.

améliorer leur image de soi. Nous avons un espace emploi où nous aidons les personnes à rechercher des offres d'emploi, à rédiger un CV, etc. Rechercher du travail est devenu d'une complexité inimaginable. Nous aidons aussi les personnes à se former à internet pour faire leur recherche d'emploi. Aujourd'hui encore, beaucoup n'ont pas accès à internet (trop cher) et ne savent pas utiliser l'informatique. Il s'agit parfois de personnes qui ne savent ni lire ni écrire, ou qui sont d'origine

étrangère et ne savent pas écrire le français. Aujourd'hui, pour s'inscrire à Pôle Emploi, il est obligatoire de créer son dossier sur internet, ce qui signifie qu'il faut posséder une adresse mail. Quelqu'un qui ne maîtrise pas internet est exclu du système. De même, l'inscription et le suivi du dossier de RSA (Revenu de Solidarité Active) ne peuvent être faits que sur internet. De même pour la Caisse Primaire d'Assurance Maladie, etc. Tout devenant informatisé, des personnes se retrouvent exclues du système. Elles ne sont pas inscrites comme demandeurs d'emploi, donc elles ne bénéficient pas d'aide alors qu'elles y auraient droit. L'Etat se retrouve avec des milliards d'euros de prestations sociales non utilisés car des personnes ne peuvent pas y accéder.

Le deuxième pôle est l'action de professionnalisation avec une activité de restauration et blanchisserie. Il s'agit d'un chantier d'insertion agréé par le ministère du travail. Nous utilisons une activité économique pour en faire un espace de formation pour des personnes éloignées du marché de l'emploi, principalement des femmes. Ces personnes sont rémunérées pour leur travail. Elles apprennent à travailler en équipe, à respecter des horaires, à se présenter au travail en tenue correcte. Cela donne des cadres à des personnes qui ne les ont jamais eus ou qui les ont perdus.



Souvent ce sont des personnes qui n'ont fait qu'enchaîner des petits boulots, à cause de ce qu'elles sont ou à cause du marché de l'emploi (beaucoup d'emplois précaires dans la restauration, le service à la personne, le bâtiment...). Notre travail est d'accompagner ces personnes à revenir au travail et à résoudre divers problèmes tels que passer un permis de conduire, prendre des cours de français ou de

maths, faire une formation qualifiante, se soigner. 70% des salariés ont des problèmes de santé : vue, dentition, psychopathologie, addiction... En précarité, on survit et on ne se préoccupe pas beaucoup de sa santé, l'urgence étant de manger tous les jours. Quand ces personnes trouvent un travail, l'urgence est d'être à

l'heure, d'assurer le travail, alors que les problèmes de santé sont toujours là. A un moment donné, la cocotte-minute explose et les problèmes de santé ressurgissent. Par exemple, nous avons eu un jeune de 20 ans qu'il a fallu hospitaliser et lui arracher toutes les dents. Je pense à deux autres jeunes dans un état psychologique très difficile. Cela dépasse nos compétences et nous faisons appel à notre réseau de partenariat de travail. Nous accompagnons ces personnes pour les aider à aller vers des dispositifs appropriés, mais cela reste à chaque personne d'accepter d'aller vers ces structures.

D&J : Quel est le public qui fréquente l'association ?



Christian : Un des principes de l'association est que les prix des prestations soient adaptés aux revenus. Les personnes payent une adhésion et rentrent dans une grille de tarification suivant leurs revenus. 80% de nos adhérent-e-s touchent moins de 1200 € par mois. Pour eux-elles, le prix d'un repas complet est de 3,60 €. Pour certain-e-s c'est déjà trop cher et ils-elles ne prennent qu'un plat et un

dessert, et ce phénomène est en augmentation de 30% depuis 3 à 4 ans. Une dizaine de mamies ne viennent plus à cause de la suppression par l'Etat de la demi-part fiscale pour les veuves. Nous cherchons à les réintégrer, car non seulement elles ne se nourrissent plus correctement mais le lien social n'existe plus pour elles.

D&J : Le fait d'être homosexuel, qui a créé une rupture dans ta vie, a-t-il changé ton regard sur le monde et contribué à ton action actuelle ?

Christian :
Mon expérience de la vie a été une expérience de rupture

Mon expérience de la vie a été une expérience de rupture difficile. Cela m'a renforcé et aguerri mais en même temps rendu humble. Cela m'a donné conscience que la vie est fragile et que tout peut se casser très vite.

difficile. Cela m'a renforcé et aguerri mais en même temps rendu humble. Cela m'a donné conscience que la vie est fragile et que tout peut se casser très vite. Cela a changé mon regard sur moi-même et mon mode de relation à l'autre, surtout quand je me retrouve face à des personnes qui sont dans des situations de précarité. La personne le sent très vite ! Cela rejoint quelque chose de très fort de ma foi chrétienne. Le Christ est avant tout pour moi une personne fragile :

c'est Dieu qui vient habiter dans notre humanité. Dieu vient habiter la grandeur et la fragilité de la contingence humaine. Cela est immensément grand pour moi. Je vis ma foi avec une attention envers les gens au quotidien, avec une proximité particulière pour les petits et les fragiles. Il y a quelque chose de la foi en Christ là-dedans. Je ne dis pas que cela est facile, il y a aussi des personnes que je ne supporte pas. Mais il s'agit avant tout de cheminer avec l'autre.

D&J : Donnes-tu à cette solidarité un sens politique ?

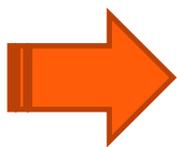
Christian : Mon expérience de solidarité est animée par le combat politique. On entretient en France une précarité systématique et une société à deux vitesses. J'ai tout à fait conscience d'en être un « agent ». Mais je pense faire, avec mon équipe et le conseil d'administration de l'association, le maximum pour que les personnes puissent grandir, dans leurs relations ou leur professionnalisation. Nous voulons donner du sens à notre activité et nous nous questionnons régulièrement sur le sens de nos actions, y compris si nous devons arrêter un contrat. Pour moi, l'action politique, c'est cela, c'est « quel sens on donne à l'agir individuel et collectif ? » C'est la nécessité de réfléchir à comment, individuellement, à partir de mon histoire, et collectivement avec d'autres qui peuvent partager des idéaux, des convictions et des compétences, nous allons donner un sens à ce que nous voulons faire ensemble : quel est le but ? Qu'est-ce que nous voulons transformer ? Mon engagement politique, au Parti Communiste, est de vouloir changer ce

système qui contribue à précariser de plus en plus de personnes. Ce système me paraît nous conduire tou-te-s dans le mur : emploi, social, écologie. On peut discuter des modalités et je connais des personnes de droite qui ont une rigueur d'analyse sur ces problèmes et se questionnent sur les solutions à apporter. L'action politique est de transformer ce système car il crée de la misère et des désordres.



D&J : La question de la solidarité est très large ?

Christian : Derrière le mot solidarité, on peut mettre tellement de choses. La solidarité peut être l'action vis-à-vis des plus précaires, un engagement politique, mais aussi se vivre dans le couple ou dans une association telle que David & Jonathan. Dans tous les cas pour moi, la solidarité relève avant tout de l'ordre de l'expérience. ■



Jacqueline de D&J Nantes – Conseillère à Pôle Emploi

Propos recueillis par Marie-Céline

Jacqueline est conseillère à Pôle Emploi, et pour elle, la solidarité, ça



va de soi. Elle est arrivée à ce métier par hasard lorsqu'elle cherchait du travail il y a 17 ans. Et en fait, ce métier correspond à ce qu'elle est. Elle travaille avec des personnes en difficulté, elle aime le contact, elle est quelqu'un de très social et de très sociable. Elle aime faire de l'accueil et blaguer avec les personnes.

La solidarité, elle l'exerce aussi avec ses collègues : elle est une personne-ressources que ses collègues n'hésitent pas à solliciter. Jacqueline a la particularité

d'être « bi-compétente » au sein de Pôle Emploi. C'est-à-dire qu'elle peut à la fois faire de l'accompagnement individuel de demandeurs d'emploi, mais aussi traiter les questions d'indemnisation. Suite à la fusion de l'ANPE et des ASSEDIC en 2009, ils ne sont que 5000 conseillers sur 55000 à être en capacité d'exercer les 2 fonctions qui sont différentes, voire opposées. Cela lui permet de renseigner directement un demandeur d'emploi lors d'un entretien d'accompagnement, lorsqu'il a une question d'indemnisation. Elle avait pris la deuxième compétence parce qu'elle était engagée syndicalement, elle estimait que pour parler de ces métiers, c'était mieux de les connaître. Jacqueline est également tutrice et correspondant local informatique. Elle est secouriste du travail, c'est inné pour elle de rendre service aux autres, ça fait partie d'elle.

Le lien avec sa foi, c'est peut-être une manière plus humaine d'accueillir les personnes, d'être relativement disponible, de sourire aux personnes. Elle souligne néanmoins qu'il est important de connaître ses limites et de ne pas trop donner. C'est d'ailleurs une nécessité pour elle maintenant de prendre du recul. L'an dernier, elle a été en arrêt de travail 3 semaines, elle avait craqué car elle donnait trop d'énergie. Elle connaît beaucoup de collègues qui sont en arrêt de longue durée parce qu'ils ont fait un burn-out. Jacqueline ne savait

plus comment faire, outre son travail, elle est maman de 4 enfants, elle a dû apprendre à s'occuper d'elle.

Son parcours n'a pas été simple : passer de mère de 4 enfants à divorcée et homosexuelle. Se reconnaître homosexuelle a d'ailleurs modifié sa vision de la solidarité, notamment sa vision des minorités.

« Si nous, à D&J, on n'est pas solidaires, il y a un problème pour moi, on est une minorité, on vient à D&J pour être solidaire des autres ». Ainsi, aider quelqu'un à déménager, donner un coup de mains, rendre un service, pour Jacqueline, c'est tout à fait naturel. Elle co-organise cette année une semaine de vacances entre D&Jistes. Elle a d'ailleurs été surprise par le questionnaire national sur la solidarité. C'est surprenant, quand on revendique d'être comme tout le monde : « on est une association comme toutes les associations, avec des gens comme tout le monde, heureusement. La solidarité, ça va de soi, comme tout le monde ».



Se reconnaître homosexuelle a d'ailleurs modifié sa vision de la solidarité, notamment sa vision des minorités.

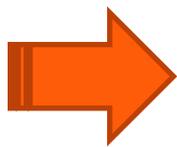
Sur la question de savoir comment nous pourrions être davantage solidaires à D&J, Jacqueline ne voit pas spontanément, de réponse puisque pour

elle la solidarité doit déjà s'exercer. Après réflexion, elle pense « à nos vieux jours ». « Avoir des enfants, c'est différent, mais il y a peut-être à inventer quelque chose pour celles et ceux qui n'ont pas cette chance ».

Etre solidaire peut prendre plusieurs visages : ce sont des services concrets (garder le chat d'un voisin, écouter une collègue, écouter des demandeurs d'emploi), c'est aussi exercer un mandat syndical (être au service des autres, défendre quelqu'un), c'est aussi prier pour quelqu'un. Jacqueline pense à la parabole des talents... Etre solidaire, c'est aussi payer ses impôts, être exemplaire. Par exemple, lorsque l'on est un homme politique, c'est être au service de son pays. Lorsqu'on est un employeur, c'est ne pas utiliser des contrats aidés quand on peut faire des contrats classiques. Jacqueline estime qu'il n'est pas sain qu'une forme d'élite fasse tout

pour ne pas payer d'impôts ou de charges. De même elle réagit lorsqu'un demandeur d'emploi lui dit « j'ai droit à... », car pour elle : « ce n'est pas un droit mais une assurance ».

Aujourd'hui, l'un des engagements importants de Jacqueline porte sur son souhait de faire avancer les choses au niveau de l'Eglise, et il y a des avancées, elle tient à le souligner, même si celles-ci restent discrètes et ne sont donc pas forcément très connues. Elle est membre de l'association « réflexion et partage » et d'une Commission diocésaine dont l'objectif est de permettre aux homosexuel-le-s d'être intégré-e-s dans l'Eglise. ■



Gérard de D&J Nancy et du groupe Prêtres – ancien directeur d'une structure d'Emmaüs – « rejoindre les personnes en grande précarité »

Propos recueillis par Fabrice

D&J : Quel est ton parcours ?

Gérard : J'ai 61 ans, et suis issu d'un milieu agricole autour de Nancy. Ma famille était catholique. J'ai fait des études agricoles et ai passé le bac. A la suite de cela, mon père n'était pas tout à fait prêt à céder l'exploitation car il était encore trop jeune et j'avais quelques conflits avec lui.



Je suis parti deux ans dans le mouvement MRJC (Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne), où je me suis engagé avec des jeunes pour l'animation en milieu rural. J'y ai connu des prêtres et un peu mieux l'Eglise catholique par un mouvement d'action catholique. C'est dans cette culture là qu'est née ma vocation d'être prêtre. L'aumônier était engagé dans un groupe spirituel à Lyon, et qui travaillait auprès des pauvres. Il y avait à la fois une action sociale et le désir de dire que celui qui nous anime est Jésus-Christ.

A 29 ans, je suis sorti du séminaire et suis retourné en Meurthe-et-Moselle comme prêtre dans un diocèse rural.

J'animais une équipe de rue : nous rencontrions des personnes très abimées par la vie, très marquées par l'alcool, en général passées par la prison, la rue et par l'hôpital psychiatrique.

C'était les années 84-86. Je m'y ennuyais beaucoup. Je me suis occupé avec l'Action catholique, de jeunes en difficultés dans mon village. Ils m'ont fait connaître leurs parents. J'ai alors connu le milieu de l'alcool, la délinquance de certains jeunes.

J'ai rencontré plusieurs associations : le mouvement Vie libre qui accompagne les personnes ayant des problèmes d'alcool et qui

veulent se libérer de cette addiction. A Vie libre arrivait des femmes alcooliques et en galère, parfois dans le milieu de la prostitution. J'ai adhéré au mouvement du Nid (action auprès et en faveur des personnes qui sont dans la prostitution). Le prêtre André Marie Talvas, un des fondateurs du Nid et de Vie libre, m'a beaucoup influencé. C'était un peu un prêtre proche de la classe ouvrière, dynamique, qui allait vers les pauvres.

Je suis retourné vers la ville. Il y a eu quelques difficultés avec des confrères car j'avais pour ministère de m'occuper de gens en galère. Les prêtres en paroisse ne voient pas toujours d'un bon œil que l'on ait une approche différente. Le contact avec des humanités blessées marque au niveau des horaires (de nuit), au niveau d'un mode de vie. Cela m'a amené à être aumônier de prison à Toul, où se trouve une grosse centrale et une prison un peu plus petite. J'y suis resté 8 ans, j'y allais en moyenne, trois demi-journées par semaine, où je menais une action d'écoute, sociale, et spirituelle.

Le reste du temps, avec une autre personne bénévole, femme, j'animais une équipe de rue : nous rencontrions des personnes très abimées par la vie, très marquées par l'alcool, en général passées par la prison, la rue et par l'hôpital psychiatrique. Nous faisons non seulement un accompagnement humain mais aussi des temps de prières tous les samedis. Nous prions l'évangile du dimanche « comme nous pouvions ». Il y avait quand même une parole qui s'échangeait autour de Dieu, de l'espoir. Parfois les personnes posaient des questions, parfois elles amenaient des situations « qu'elles voulaient présenter à Dieu ». Cette vie de prêtre a duré au total quinze ans.

D&J : A la suite de cela tu as quitté la prêtrise ?



Gérard : J'ai quitté le ministère, en effet, car je n'étais pas au clair avec ma sexualité. J'ai été embauché par Emmaüs car ils recherchaient une personne qui connaissait les pauvres. La mission consistait à restructurer la branche locale qui fonctionnait mal. C'est un comité d'amis Emmaüs accueillant des personnes en insertion professionnelle, et hors emploi depuis plusieurs années, qu'il fallait accompagner personnellement et professionnellement pour leur permettre de retrouver une place en entreprise « normale ».

J'étais non seulement attentif aux aspects matériels et économiques, mais aussi humains des personnes qui arrivent « avec des grosses galères ». Ils n'ont pas de travail car ils souffrent de difficultés dans leur vie sociale et dans leur vie affective... J'y suis resté 18 ans durant lesquels nous avons accueilli de 15 à 20 personnes tous les ans.

D&J : Comment fonctionne Emmaüs ?

Gérard : Emmaüs se fonde sur trois piliers : accueil, travail et solidarité. Emmaüs fonctionne avec des bénévoles et des salariés et agit au niveau national et international.

J'ai toujours été stupéfait par le fait qu'être accueilli faisait que les personnes retrouvaient goût à la vie, car on les considérait comme des personnes humaines. Le travail joue un rôle important pour la structure humaine : « j'ai de l'argent mais je l'ai gagné ». L'abbé Pierre a toujours soutenu le fait d'aller chercher du matériel, de le trier, de le récupérer, de le proposer à la vente. La dignité de la personne se constitue par le fait que « je suis utile à d'autres, à des plus pauvres que moi ». Le travail rend fier. J'ai vu beaucoup de gens se relever et qui se sont valorisés par le fait de travailler, certain-e-s ont retrouvé des CDD, des CDI... il y a là un vrai travail d'insertion.

La dignité de la personne se constitue par le fait que « je suis utile à d'autres, à des plus pauvres que moi ». Le travail rend fier.

Il y a tout de même des contraintes car nous étions un organisme financé par l'Etat et le Conseil général, et donc avec une obligation de résultat. Les organismes financeurs deviennent de plus en plus exigeants, ce qui fait que l'on ne peut plus accepter des personnes trop démunies. Nous avons eu, au fil du temps, l'obligation de sélectionner les personnes les plus aptes à se réinsérer, et cela m'a posé un gros cas de conscience... !



Photo : F. Bassaget

Emmaüs est aussi très engagé dans l'accueil des migrants, des sans-papiers et d'autres grands

combats autour du fait de mettre le logement à la portée des plus pauvres, ainsi qu'à l'international dans l'éducation des enfants de la rue en Afrique ou en Amérique latine. C'est un mouvement militant qui veut lutter contre les causes de la misère et pas uniquement un mouvement qui panse les plaies.

D&J : Et la spiritualité dans tout cela ?

Gérard : Emmaüs est un mouvement non confessionnel, mais fondé par un prêtre. Certaines personnes venaient me demander « si Dieu existe, pourquoi il me laisse comme cela ? » On n'est pas obligé d'être chrétien pour être à Emmaüs. Mais on a besoin de croire que l'autre peut se relever si on lui tend la main.

La spiritualité de l'abbé Pierre m'a beaucoup influencé. Pour lui, Dieu est sans aucun doute "l'Eternel Amour dans l'aujourd'hui et l'au-delà du temps". Il m'a toujours guidé dans l'exercice de mon travail de directeur de groupe local Emmaüs. J'ai toujours essayé de mettre la priorité sur l'accueil des plus démunis qui venaient frapper à notre porte.

D&J : En quoi le fait d'être homosexuel a-t-il influé sur ton engagement ?

Gérard : J'ai dénié mon homosexualité jusqu'à 56 ans. J'ai compris tardivement, suite à une psychothérapie, que le mal-être que je trainais comme un lourd sac à dos, était lié à une histoire qui m'était arrivée au séminaire. J'y avais rencontré un prêtre, avec lequel j'ai vécu une histoire sexuelle et affective durant plusieurs années.

Cela m'a beaucoup traumatisé et laissé un grand trouble fait de culpabilité et de sentiment de tromperie.

Je niais les faits comme étant des faits homosexuels, mais seulement une histoire intime entre hommes ! Et je niais aussi le fait que je puisse être homosexuel. Je ne pouvais me vivre ainsi, c'était impossible. J'ai vécu une grande confusion de très nombreuses

années, 30 ans environ !

Après avoir quitté la prêtrise, j'ai eu des relations avec deux femmes durant six ans à chaque fois. J'ai rencontré mon compagnon actuel il y a quatre ans. J'ai alors seulement accepté que je suis homosexuel, probablement depuis très longtemps, bien avant le séminaire ! Et de fonder un couple avec mon compagnon. Je suis arrivé à David & Jonathan par le groupe Prêtres. La Paix est revenue en moi. Je suis heureux d'ETRE qui je suis...

J'ai aussi retrouvé la paix avec « mon Eglise ». L'Eglise catholique, n'est pas claire avec la sexualité. Qui n'en souffre pas ?

D&J : Le fait d'avoir eu cette difficulté a-t-il influé le fait que tu ailles aider les gens à la rue ?

Gérard : Ma propre histoire et ma souffrance m'ont rendu proche des personnes en souffrance morale affective et sexuelle. Je me sentais très pauvre et très démuné. Ces difficultés personnelles ont influé mon rapport aux autres. Des fois, on va aider les autres pour s'aider soi-même. C'est là où tu n'es peut être pas le plus fort mais où tu es le plus Frère.



La Fraternité est la dimension qui me paraît la plus juste pour rencontrer l'autre.

Les difficultés d'identité que j'ai toujours eues m'ont rendu très en recherche sur moi, et très proche de personnes en galère. Les gens en souffrance souffrent très souvent d'un problème d'identité. Elles mettent en place des addictions qui peuvent provoquer des délits, car ils-elles n'ont plus d'intérêt pour la vie, et c'est là que des drames se produisent...

D&J : Que t'a apporté D&J ?

Gérard : Nous cheminons fraternellement ensemble. Avec mes copains et ami-e-s homos, j'ai des exigences par rapport à un vivre

Ma propre histoire et ma souffrance m'ont rendu proche des personnes en souffrance morale affective et sexuelle. Je me sentais très pauvre et très démuné. Ces difficultés personnelles ont influé mon rapport aux autres.

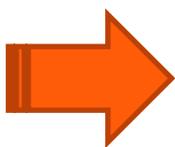
ensemble en tant qu'homosexuel. Nous sommes de la même pâte humaine, oui, et nous pouvons être proches de l'autre, sans pour autant aller au lit ensemble chaque fois que l'on éprouve des sentiments ! L'Amour ne nous rend pas systématiquement « amoureux » !

D&J a quelque chose d'original à apporter dans le mouvement LGBT : la Fraternité. C'est en devenant de plus en plus humain que l'on peut se rapprocher de Dieu. Sans faire de grand discours, Jésus a proposé une humanité réconciliée, fraternelle et solidaire. Il nous ouvre la Voie, marche avec nous.

A D&J, je ressens une communion dans une même humanité. Par exemple aux Journées Annuelles de Rencontre, nous nous faisons la bise, nous dansons ensemble. Nous partageons des approches de la vie qui sont un peu spécifiques aux personnes homosexuelles.

A D&J, il y a une vie où l'engagement a sa place, où le social a sa place, où la fidélité a sa place... où l'Amour et le respect ont leur place.

A D&J, il y a une vie où l'engagement a sa place, où le social a sa place, où la fidélité a sa place... où l'Amour et le respect ont leur place. Je me sens très bien à D&J qui m'aide à donner sens à ma vie. ■



Dominique de D&J Paris Ile-de-France et du groupe Prêtres – Assistant de service social

Propos recueillis par Fabrice

Dominique a été prêtre et est D&Jiste depuis de nombreuses années. Il est en particulier à l'origine du lancement des activités « Fêtez Dieu. » (groupe de prière LGBT) à Paris.

D&J : Est-ce que tu veux bien te présenter ?

Dominique : Je suis né en 1967 en Bretagne, deuxième d'une famille de quatre enfants. J'ai été ordonné il y a une vingtaine d'années.

D&J : *Qu'est ce qui t'a amené à la prêtrise ?*

Dominique : Ce qui m'a habité depuis le début était la notion de justice. L'étincelle a été de constater l'injustice au sein de la cellule familiale de mes parents et la violence entre mon père et ma mère. La foi de ma mère et l'éducation religieuse m'ont aidé à découvrir le

Christ comme un ami, et comme quelqu'un qui annonçait la justice pour les pauvres ainsi qu'il est dit dans les Béatitudes « Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux leur appartient. ». Je ressentais l'amour du Christ pour les plus démuné-e-s.

Un témoin de mon village d'origine m'a marqué en ce sens : le Père André-Marie Talvas, fondateur du NID et de Vie Libre. Engagé toute sa vie auprès des prostituées sur Paris et des personnes malades de l'alcoolisme, il m'a marqué. Je le rencontrais régulièrement quand il venait en vacances au village. Plus tard, il m'accueillera chez lui, et je



l'accompagnerai sur les lieux de vie du Nid en particulier.

J'ai cheminé aussi avant le séminaire grâce aux frères de Ploërmel, dans un juvénat de la 5^{ème} à la 3^{ème}. Il y avait tout un cheminement et toute une vie spirituelle durant laquelle je pouvais vivre des temps de prière que nous préparions nous-mêmes et une eucharistie tous les jours. Cela a nourri ma spiritualité de manière très moderne et non rigide, dans l'esprit du Mouvement Eucharistique des Jeunes en particulier (M.E.J.).

Puis de la seconde à la terminale, poursuivant mes études, j'ai été dans un foyer pré Séminaire pour continuer à réfléchir à la vie de prêtre.

Ce qui m'a habité depuis le début était la notion de justice.

Arrivé au séminaire, un stage m'a marqué.

C'était en première année, « en milieu de pauvreté », avec ATD Quart Monde. Nous allions le long des autoroutes, à la rencontre des gens vivant en caravane, faire de l'animation de bibliothèque de rue. Durant ce stage, j'ai pu vivre une retraite spirituelle proposée aux personnes du Quart Monde, un temps formidable. Ce stage m'a amené ensuite à vouloir m'engager avec des prêtres ouvriers tout en étant au séminaire et à avoir une pastorale avec les personnes à la rue. Ces prêtres ouvriers étaient gardiens d'immeubles et accompagnaient les gens dans la rue. Cela m'a permis de vivre des choses extraordinaires, de découvrir ce monde des exclu-e-s et de partager des solidarités inoubliables.

J'ai été ensuite deux ans prêtre en banlieue et j'ai continué en même temps à intervenir en milieu de précarité, auprès d'étranger-e-s, des non chrétien-ne-s aussi. J'étais invité en quelque sorte à être un pont entre les copains et les copines à la rue qui venaient faire la manche à l'entrée de l'église et ma communauté paroissiale.

Un des éléments marquants de cette période a été l'assassinat d'un copain de la rue à la sortie de l'église, uniquement pour une question de place pour vivre, et pour quelques pièces. Cet événement dramatique m'a beaucoup interrogé dans mon parcours spirituel et

sur la place de Dieu dans ma foi. Dans l'esprit des mouvements de l'Action Catholique (Mission ouvrière, Action catholique ouvrière, Action catholique des enfants, Jeunesse ouvrière chrétienne, Jeunesse Indépendante Chrétienne), ma foi en Dieu s'est creusée dans une foi en l'homme et dans l'action de l'Esprit au cœur de la vie de l'Homme, y compris et spécialement dans le-la plus désespéré-e, le-la plus meurtri-e, le-la plus bas-se...

D&J : Puis tu as quitté la prêtrise ?

Dominique : Deux ans après, j'ai rencontré mon ami. J'ai quitté le ministère après en avoir parlé avec mon évêque. J'ai vécu avec mon ami durant 17 ans. Il est décédé il y a deux ans. Jamais malade ... une méningite foudroyante.

D&J : Et tu as continué comme travailleur social...

Dominique : Partant de l'Eglise, j'ai travaillé dans le domaine de la protection de l'enfance. J'ai passé un an à m'occuper d'adolescent-e-s pré-délinquant-e-s dans un internat en tant que moniteur éducateur. Je suis alors rentré dans une école d'assistant social, en étant boursier car je n'avais pas de moyens financiers.

J'ai été ensuite embauché par le Département. J'ai exercé durant 10 ans en polyvalence de secteur, c'est-à-dire pour tout public sur un territoire défini : personnes âgées, jeunes, femmes, et majoritairement un public de femmes vivant en monoparentalité. J'ai eu à travailler sur un ensemble de problématiques diverses : recherche et aide au logement social, demande d'aide alimentaire, demande d'aide financière (très fréquemment pour payer les factures d'électricité), protection de l'enfance : maltraitance ou risque de danger pour un enfant, etc. La protection de l'enfance est en fait une des missions essentielles au niveau des départements.

J'ai ensuite passé trois ans dans un service spécialisé lié à la protection de l'enfance avec la mise en œuvre de mesures judiciaires pour protéger les enfants placés en famille d'accueil ou dans des foyers éducatifs pour les mettre à l'abri des dangers de leurs propres familles. Il s'agit, en tant que référent central de l'enfant, de veiller au travail de l'assistante maternelle, des personnels du foyer. Il s'agit aussi d'assurer le lien avec les familles biologiques pour permettre un éventuel retour de leur enfant ou de permettre le maintien des liens malgré l'éloignement judiciaire par l'organisation de visites médiatisées. Il y a une forte dimension d'urgence et un travail éducatif prégnant.

Depuis deux ans, je suis revenu en région parisienne, suite à la réussite d'un concours. Je suis désormais en charge d'équipes de travailleurs sociaux sur une mission de polyvalence de secteur.



D&J : Durant toutes ces années quelles évolutions as-tu constatées ?

Dominique : Il y a une augmentation des problématiques et de la charge de travail pour les services. Les moyens financiers se réduisent. Avec des évolutions qui s'accroissent et des dispositifs nouveaux.

En métropole, les moyens humains diminuent dans les associations qui travaillent sur les questions de solidarité. Les dispositifs légaux sont de plus en plus présents et veulent améliorer les choses (ex : le Revenu de Solidarité Active) mais de plus en plus de gens vont ouvrir les poubelles sans attendre la fin du marché ou la nuit. Je constate aussi les marchés parallèles où l'on vend la dernière paire de

chaussures à la sauvette dans la rue.

Les personnes viennent et sont en attente de leurs droits. Ce n'est pas toujours facile, par exemple la loi DALO sur le droit au logement est difficilement mise en place. Les usagers vont de plus en plus souvent au bout des procédures pour faire valoir ce droit au logement qui ne leur est pas permis, car ils sont en attente depuis des années d'un logement social.

Un des éléments marquants de cette période a été l'assassinat d'un copain de la rue à la sortie de l'église, uniquement pour une question de place pour vivre, et pour quelques pièces. Cet événement dramatique m'a beaucoup interrogé dans mon parcours spirituel et sur la place de Dieu dans ma foi.

Il y a un nombre croissant de familles monoparentales qui ont besoin d'une prise en charge particulière par les services sociaux, avec par exemple le développement de modes de garde pour permettre l'insertion de ces femmes seules. Là où je travaille, 80% des situations relèvent de la monoparentalité. 60% des personnes suivies sont au RSA (revenu de solidarité active). La pauvreté ne se limite pas à ces gens-là, par exemple il y a ceux qu'on appelle les travailleurs pauvres. Les problèmes sociaux sont innombrables.

C'est assez usant d'être quinze ans en présence directe sur le terrain. Le fait de prendre un poste d'encadrement me permet de rebondir. Il me faut maintenant aussi entendre la souffrance des travailleurs sociaux. Il y a une forte envie de se donner, que ce soit chez les jeunes professionnel-le-s ou les plus ancien-ne-s. Le travail d'encadrement consiste aussi à aider les équipes dans les situations compliquées, par exemple pour recevoir des publics agressifs.

D&J : Aurais-tu pu faire autre chose que du social en quittant l'Eglise ?



Dominique : C'était probablement le plus logique et le plus simple de devenir assistant social. A la fois il me fallait assumer ma subsistance. En même temps, il y a une dimension de justice dans ce métier et il faut des qualités d'écoute bienveillante. De plus, la dimension de protection de l'enfance rejoignait ce que j'avais pu appréhender dans ma propre enfance, et qui m'avait amené à la rencontre de « l'ami Jésus ».

D&J : Qu'est ce qui caractérise ton métier ?

Dominique : C'est probablement le fait de passer le moins de temps possible sur la demande d'aide financière (malgré le nombre qui explose), mais d'assurer des visites à domicile par exemple, car une relation autre s'engage. Etre capable de faire des actions collectives pour aider les gens à se « parenter » par exemple (apprendre à des parents à devenir parents). C'est tout ce travail éducatif, le compagnonnage que l'on assure avec ces personnes, souvent sur plusieurs années, voire sur plusieurs décennies. Il s'agit d'avoir une écoute pleine d'empathie, mais nous ne sommes pas psy. Il faut permettre à l'autre de s'exprimer et d'avancer. Mais cela demande du temps que nous n'avons pas toujours. Nous sommes souvent dans des situations d'urgence.

Heureusement, nous ne sommes pas seuls et travaillons avec un grand nombre d'autres acteurs : travailleurs sociaux, assistants sociaux du monde scolaire, des hôpitaux, des organismes type CPAM, CAF... Nous rencontrons deux types de public : des personnes qui ont besoin d'une aide passagère de notre part, d'autres qui ont besoin d'un suivi plus appuyé. Dans tous les cas, le maître mot de notre travail est l'autonomie de la personne. Des gens s'en sortent, d'autres ont des parcours de vie tellement difficiles qu'ils sont englués dans des problèmes sociaux, psychologiques ou psychiatriques et auront toujours besoin de cet accompagnement social.

D&J : Tu as aussi travaillé en Nouvelle-Calédonie ?

Des gens s'en sortent, d'autres ont des parcours de vie tellement difficiles qu'ils sont englués dans des problèmes sociaux, psychologiques ou psychiatriques et auront toujours besoin de cet accompagnement social.

Dominique : Le contexte de la Nouvelle-Calédonie est très différent. C'est une région riche à cause du nickel. Les moyens sociaux sont importants. Il y a une histoire récente

de la décolonisation. Il y a des solidarités familiales importantes. Ce n'est plus le cas en région parisienne. Par contre, la Nouvelle-Calédonie a des problématiques importantes telles que les violences conjugales et intra familiales. En outre, le surendettement y est très présent. Il y a enfin un gros problème d'alcoolisme. J'y ai mené une

action collective dans le domaine du soutien à la parentalité. J'ai eu beaucoup de plaisir de savoir que cette action avait pu se poursuivre, après mon départ de Nouvelle-Calédonie. La question de la pauvreté est souvent liée à un ensemble de problématiques (alcool, violence, problèmes psy, problèmes économiques, problèmes familiaux, etc.). Plus il y a de problématiques cumulées, plus la précarité est grande.

Au fond, je crois que lorsqu'on est en vérité, on est fort, même si notre fragilité est perceptible.

D&J : En quoi le fait d'être gay a-t-il influé sur ton cheminement ?

Dominique : C'est très lié. Toute ma vie est de pouvoir concilier ma foi et ma sexualité. Ma foi et mon orientation sexuelle sont les deux dimensions qui me poussent en avant. Je les vis pour moi, et sans être dans une démarche de prosélytisme, je veux le vivre aussi pour les autres. Je me sens en particulier militant pour faire avancer la question du célibat choisi au sein de l'Eglise. Après dix-sept ans de vie commune avec mon ami, je souhaite que ce que j'ai vécu avec lui puisse porter du fruit, un fruit qui demeure, comme dit l'Evangile (Jean 15/16). C'est l'une de mes grandes chances d'avoir vécu cela et je ne peux pas me taire. Le prêtre qui m'accompagne me dit bien que je suis un prêtre veuf, et qu'à ce titre, j'ai aussi des choses à dire, une expérience de vie qui m'est utile dans les rencontres qui me sont données.

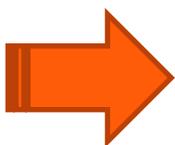
D&J : Et demain ?

Dominique : Depuis le départ de mon ami, je vis des nouveaux recommencements, en particulier dans une communauté pastorale où, petit à petit, j'espère pouvoir exercer davantage un ministère sacerdotal. Je suis sollicité par des amis, en ce moment pour préparer un jeune couple au mariage ; on m'a demandé aussi pour célébrer des obsèques. Par D&J, je suis également sollicité pour des accompagnements, et je viens de participer à la célébration œcuménique qui a eu lieu juste avant la Marche des fiertés LGBT de Paris.

A David & Jonathan, je souhaite participer à cette dimension œcuménique qui est une des spécificités de D&J. Je vis aussi la solidarité à D&J, à « Pêcheur d'Hommes » (groupe de prêtres et religieux), avec des frères prêtres concernés par la question de l'homosexualité. C'est un lieu magnifique, où je suis témoin de nombreuses souffrances mais aussi d'une fraternité pleine de vie et très joyeuse. Cela me permet de vivre en vérité.

Au fond, je crois que lorsqu'on est en vérité, on est fort, même si notre fragilité est perceptible. ■





Babeth de D&J Lille - Solidarité Paysans - « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Par Elisabeth Saint-Guily

Lorsque j'étais enfant, je me souviens très bien d'un jour précis, où

Dans mon cas, je peux dire aujourd'hui que c'est en partie du fait de mon homophobie intériorisée que j'ai voulu aider les autres.

j'ai décidé de rendre service, d'aider les autres, pour qu'ils m'aient malgré ce qui pourrait les décevoir chez moi. Mais je ne savais pas encore que c'était mon

homosexualité. Oui, j'avais peur que les gens me rejettent à cause de mon homosexualité. Alors j'ai décidé de compenser, en essayant de faire du bien autour de moi.

Je me suis donc engagée, dès le collège, comme déléguée de classe, et avec l'aumônerie, dans des actions de solidarité. Je me suis éclatée dans le scoutisme aussi, un mouvement où rendre service et aider les autres sont très valorisés. J'étais sensible à la tristesse des autres. J'ai voulu aider des copains et des copines qui vivaient mal leur adolescence, en les écoutant, en passant du temps avec eux. Ce ne fut pas toujours d'une grande aide... Mais j'ai continué. La foi chrétienne m'encourageait aussi dans ce sens. Ah ! La parabole du bon Samaritain !

Ce n'est que lorsque j'étais étudiante que j'ai pensé que je pouvais être homosexuelle. J'étais bien tombée amoureuse d'une fille à l'âge de 6 ans, mais ensuite, je crois que j'ai voulu faire comme mes copines et je me suis intéressée aux garçons.

J'ai fait des études d'ingénierie en agriculture. Au départ, je voulais travailler dans une ONG, pour lutter contre la faim dans le monde. J'étais très idéaliste. Et puis j'ai fait plusieurs stages dans des ONG dans des pays du Sud, et j'ai réalisé qu'il y avait des jeunes agronomes locaux qui pouvaient faire ce travail bien mieux que moi. Je me suis dit que je n'allais pas leur prendre leur boulot. J'ai donc cherché un



Photo : cyberien 94

travail en Europe. Mais je voulais un travail où je pouvais aider les autres. Il y a 11 ans maintenant que je travaille à Solidarité Paysans, une association qui aide les agriculteurs en difficultés en France.

Jeune adulte, j'ai pu assumer mon homosexualité. J'ai rencontré Géraldine. Nous sommes aujourd'hui mariées. Heureusement que j'ai trouvé ce travail dans le domaine de la « relation d'aide ». J'y ai fait l'expérience d'un cadre pour agir en solidarité. J'ai eu l'occasion de suivre plusieurs formations sur la relation d'aide, qui m'ont permis de comprendre qu'avant, je n'étais pas forcément à la bonne distance de l'autre que je voulais aider.

En parallèle, j'ai entamé une psychanalyse, qui m'a permis aussi de comprendre que je culpabilisais d'être lesbienne, et que je cherchais inconsciemment à « réparer » ça, en étant gentille et dévouée.

Dans les lieux d'Eglise que je fréquente, et au sein de David & Jonathan, j'ai

rencontré d'autres personnes très engagées dans la solidarité, et j'ai senti parfois qu'elles pouvaient avoir le même problème que moi : un problème de juste distance avec les personnes qu'on veut aider.



Parfois, voulant bien faire, on s'implique tellement dans la résolution des problèmes de l'autre, que cette personne n'a plus de place pour exister et avancer !

Je crois vraiment que la relation d'aide est une technique qui s'apprend, même si cela part d'un engagement personnel et que cela s'appuie sur nos aptitudes.

A Solidarité Paysans, il y a aussi de nombreux bénévoles qui s'engagent pour aider les agriculteurs en difficultés. Et lors des formations, on parle de « professionnalisme », y compris pour les bénévoles.

Riche de cette expérience, je crois vraiment que la relation d'aide est une technique qui s'apprend, même si cela part d'un engagement personnel et que cela s'appuie sur nos aptitudes. Car en voulant bien faire, on peut finalement faire du mal à l'autre et aussi à soi-même.

Le fait de travailler dans le domaine de la solidarité m'a apporté un cadre pour cet engagement. Et je souhaite aux autres de pouvoir aussi s'engager auprès de personnes en difficultés, à David & Jonathan ou ailleurs, dans un cadre et avec des limites qui aident à trouver la juste distance.

Quand nous voulons « réparer » une injustice, posons-nous aussi la question de ce qui nous met en mouvement, ce qui nous touche particulièrement. Nos motivations pour s'engager auprès des autres peuvent être variées, mais c'est important d'identifier le sentiment de culpabilité qu'on peut porter, inconsciemment ou consciemment, et de travailler dessus à titre personnel.

Dans mon cas, je peux dire aujourd'hui que c'est en partie du fait de mon homophobie intériorisée que j'ai voulu aider les autres. Ce n'était pas la seule motivation, mais j'ai pu en prendre conscience et petit à petit, m'aimer comme je suis. ■



Solidarité Paysans – par Babeth

Solidarité Paysans est un réseau de 35 associations qui vient en aide aux agriculteurs en difficultés. Il couvre 64 départements en France.

Des équipes de salarié-e-s et de bénévoles répondent à la demande des familles agricoles quand elles appellent et proposent une écoute, dans le respect de la confidentialité et du non-jugement. La plupart du temps, les agriculteurs appellent Solidarité Paysans parce qu'ils ont des problèmes financiers. Or la question de l'endettement est taboue dans le monde rural. Ils peuvent aussi rencontrer des problèmes techniques sur leur exploitation ou des problèmes familiaux (conflits dans le couple ou avec leurs associés quand ils en ont).

Solidarité Paysans propose de réaliser un diagnostic avec les personnes concernées, puis de chercher ensemble des pistes de solutions : réorientation de l'exploitation, négociation amiable de délais pour payer les dettes, redressement judiciaire, médiation familiale, orientation vers un avocat, etc. Les accompagnant-e-s ne prennent pas de décision à la place des agriculteurs. Ils cherchent plutôt à renforcer l'autonomie des personnes.

En moyenne, l'accompagnement des familles dure 5 ans. Une enquête a montré qu'au bout de 10 ans après le début de l'accompagnement, 80 % des agriculteurs suivis par Solidarité Paysans sont toujours en activité. 20 % se sont réorientés vers un autre métier, et sont pour la plupart, heureux dans leur emploi salarié. Le réseau Solidarité Paysans existe depuis 1992. Il a été créé par des agriculteurs qui ont voulu être solidaires de leurs collègues.

La taille des exploitations agricoles en France ne cesse d'augmenter, leur modernisation progresse, mais les risques augmentent aussi, en particulier avec les investissements coûteux qui doivent être réalisés, et qui génèrent un endettement important.

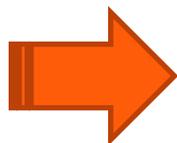
Beaucoup d'agriculteurs sont célibataires sans l'avoir choisi. Avec la modernisation des exploitations, la plupart travaillent seuls. C'est une profession où le risque de suicide est très important, du fait notamment de cet isolement. Solidarité Paysans fait partie des primo écoutant-e-s pour cette population à risque. Il ne faut jamais oublier que dans une exploitation agricole en crise, il y a une personne en crise.

Plus d'info sur : www.solidaritepaysans.org



4 – International

L'international est un champ très large pour les actions de solidarité, soit en agissant dans des pays du Sud et de l'Est, soit en accueillant des migrant-e-s.



Françoise de D&J Strasbourg - Une femme médecin sur les chemins du Népal

Propos recueillis par Fabrice

D&J : quel est ton parcours ?

Françoise : Je suis née en 1960 à Mulhouse, dans une famille de la bourgeoisie moyenne, plutôt « catholique de gauche ». A 18 ans, j'ai commencé des études de médecine, sans savoir exactement comment j'allais pratiquer plus tard.

En 1985, j'avais aussi envie d'exercer dans un pays en voie de développement, je ne saurais pas bien dire pourquoi. Pour cela, j'ai passé un diplôme de pathologie tropicale. A la fin de mes études, je suis tombée sur une annonce dans laquelle on recherchait deux médecins pour le Népal. Je n'envisageais pas de partir au Népal et j'ai d'abord répondu pour demander des conseils sur les stages les plus intéressants pour finaliser mon cursus de formation. La réponse a été

En 1985, j'avais aussi envie d'exercer dans un pays en voie de développement, je ne saurais pas bien dire pourquoi.



Photo : Jeanne Menjoulet & Cie

« départ dans trois mois ». Comme je n'avais pas fini mes études, j'ai dû demander une dérogation pour prendre une année sabbatique

après la 7ème année. Le professeur Storck, qui a été mon maître sur le plan médical et éthique m'a dit « partez » et a fait un mot pour que la faculté accepte ma demande de mise en disponibilité.

Je suis partie la première fois avec une petite association « aide médicale et sanitaire au Népal » avec cinq autres expatrié-e-s. Note mission était de soutenir les infirmiers d'un dispensaire gouvernemental népalais.

Nous sommes resté-e-s un mois à Katmandou, le temps d'obtenir les autorisations requises pour aller dans la vallée du Kali Gandaki. Nous y avons pris 4 heures de cours par jour. C'était un défi d'apprendre le népal, mais nous l'avons tenu.

Aller au dispensaire de Tatopani nécessitait 10 heures de bus puis 3 jours de marche. Il est situé dans la vallée du Kali Gandaki,



Photo : Jessita La

considérée comme « la gorge la plus profonde du monde » entre les montages (Annapurna, Dhaulagiri). Le fond de vallée vit du tourisme (randonneurs) et les villages plus en altitude vivent de l'agriculture.

Les infirmiers locaux ne restaient que peu de temps, car mal payés et loin de chez eux (ils étaient originaires d'autres régions du Népal, plus développées). Pour communiquer avec nos familles, il n'y avait pas de téléphone, mais uniquement la poste. Le courrier pour l'Europe mettait jusqu'à un mois. Souvent, je marchais 3 heures le matin pour monter dans les villages examiner les nourrissons et redescendait en 2 heures le soir.

C'est un autre rapport au temps, une autre manière d'aborder les choses.

C'est un autre rapport au temps, une autre manière d'aborder les choses.

Quand on est jeune et en bonne santé, ce n'est pas un problème. Par contre, les malades qu'il fallait évacuer à dos d'homme mettaient 3 jours pour atteindre l'hôpital.

Au retour, j'ai soutenu ma thèse de médecine dont le thème était la comparaison entre la formation d'un médecin généraliste en France et la pratique dans un pays en voie de développement.

Je suis alors repartie. Le projet avait un peu évolué puisqu'il s'agissait de former des agents de santé villageois. Dans chaque village, nous formions une personne, sur quinze jours, dans la mouvance des préconisations de la conférence d'Alma Ata « la santé pour tous en l'an 2000 ». C'est un projet qui a pris fin au bout de cinq ans, car les agents de santé se sont découragé-e-s. Il-elle-s n'avaient aucune rémunération et étaient confronté-e-s à des situations difficiles, où l'on est forcément pris en défaut tôt ou tard. Sans soutien, c'est très difficile.

Après ce deuxième séjour, j'ai eu beaucoup de mal à rentrer en France.

Souvent, je marchais 3 heures le matin pour monter dans les villages examiner les nourrissons et redescendait en 2 heures le soir.

J'ai alors été contactée par des médecins strasbourgeois qui voulaient

faire du « trekking » (randonnée) au Népal. A leur retour ils ont fondé une association dans l'idée de faire venir un-e jeune Népalais-e pour lui permettre de faire des études de médecine à Strasbourg. Mais cela n'était pas très pertinent, car les études de médecine étant longues, il aurait été peu probable qu'il-elle rentre ensuite au pays.

D&J : Comment l'association a-t-elle ensuite évolué ?

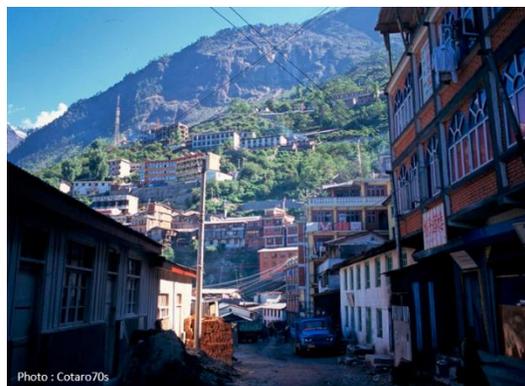
Françoise : J'avais constaté que le problème du dispensaire était que les infirmiers venaient de régions plus développées, où se trouvait leur famille : ils ne voulaient donc pas rester, et ce d'autant moins qu'à cause de notre présence, ils ne pouvaient pas non plus arrondir



leur maigre salaire en vendant des médicaments -puisque nous les fournissions gratuitement. L'idée a été alors de permettre à des jeunes plus pauvres, originaires de vallées reculées, de suivre des études d'infirmier de dispensaire, à condition qu'il-elle-s s'engagent à travailler dans leur région d'origine.

Notre association a été créée en 1992. Elle aide actuellement au financement des études de 15 à 20 étudiant-e-s tous les ans. A Jiri, c'est l'équipe enseignante népalaise qui sélectionne les étudiant-e-s

qui vont pouvoir bénéficier de cette bourse, en fonction de leur volonté de travailler en région reculée et de la pauvreté des ressources familiales.



Les financements proviennent d'une centaine de donateurs, au départ amis d'amis. Notre budget est de l'ordre de

20 000 € par an. Nous ne demandons pas de l'argent de manière culpabilisante, mais témoignons simplement de ce que nous faisons. En France, nous avons la chance d'avoir une défiscalisation partielle des dons, et les gens donnent assez facilement s'ils ont confiance (notre budget de fonctionnement est de 4% du budget).

Je suis retournée relativement régulièrement au Népal.

D&J : Comment as-tu vu l'évolution de la population népalaise ?

Françoise : D'une part, le Népal a été fermé à toute influence étrangère jusque dans les années 60. De l'autre, il y a eu plusieurs facteurs déstabilisants : sur le plan politique, après l'avènement de la démocratie en 1990 -sous la pression de la rue- la situation a dégénéré en guerre civile, entre 1996 et 2006. Elle s'est soldée par la destitution du roi et l'instauration d'une république, dont la constitution n'a été votée qu'en 2015 et ne plait pas à tout le monde.

Sur le plan démographique, en 1985, le Népal comptait 13 millions d'habitants et l'espérance de vie était de 40-45 ans. Actuellement, il y a 30 millions d'habitants et l'espérance de vie avoisine 60-65 ans. Mais les villages ne se sont pas développés : il y a eu d'importantes migrations internes des montagnes vers les centres urbains et la plaine du Terai ainsi qu'une forte émigration des jeunes vers les Emirats, le Japon, Israël, l'Europe de l'Est.

Il y a aussi eu une révolution technologique : maintenant, il y a le téléphone à Tatopani (mais pas l'eau courante dans les maisons). Les étudiants des grandes villes ont internet et un compte Facebook.

L'idée a été alors de permettre à des jeunes plus pauvres, originaires de vallées reculées, de suivre des études d'infirmier de dispensaire, à condition qu'il-elle-s s'engagent à travailler dans leur région d'origine.

C'est un grand écart technologique :

dans les villages on continue à faire les labours avec des charrues en bois et on moissonne à la serpe, mais on a un téléphone portable et on sait ce qui se passe ailleurs.

Côté religion, 80% de la population est hindouiste : l'hindouisme est une religion très contraignante, avec beaucoup de rites dont les



jeunes veulent s'affranchir. Il y a eu un bouleversement des systèmes de croyances depuis les cinquante dernières années.

En 1960, il y avait 99% d'illettrisme car il n'y avait que très peu d'écoles en dehors de la vallée de Katmandou. Actuellement plus de 70% des jeunes savent lire et écrire. Les jeunes, qui ont étudié, veulent plus de justice dans la répartition des ressources.

La guerre civile a été le résultat de ces bouleversements.

D&J : Qu'est ce qui t'a poussée à te lancer sur les chemins du Népal ?

Françoise : La rencontre. L'exercice de la médecine nous place au cœur du l'humain. On a accès à la fois au corps et à l'âme. On est en contact avec ce qu'il y a d'intime au niveau psychologique et au niveau du corps des gens. Même si ce n'est pas toujours facile parce qu'il y a des personnes que l'on a du mal à aller voir. Il faut parfois se forcer en pensant qu'ils sont (peut-être) « le plus petit d'entre les Siens ».

Le professeur Storck m'a marquée par le regard qu'il portait sur les gens, ce regard plein d'égard qui voit en tout autre son frère en humanité.

D&J : Qu'est-ce que cette démarche t'a apportée ?

Françoise : Le Népal m'a ouvert des tas d'horizons. J'étais dans un programme de soins mais aussi de santé publique, et je devais parfois laisser le dispensaire et les malades pour faire des cours d'hygiène dans les villages alentours, ce qui me plongeait dans l'embarras.

Un jour, lors de mon deuxième séjour, tout en haut de la montagne (Poon Hill), j'ai ressenti que « là où est l'amour, Dieu est. Là où Il n'est pas, c'est l'enfer ».

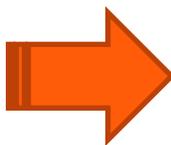
Ceci m'a fait me poser un tas de questions concernant la santé publique, les soins à la personne, la place de l'individu, la

communauté, la répartition de l'argent, la question des moyens et des fins : des thématiques cruciales auxquelles j'avais le temps de penser sur les chemins, auxquelles mes collègues étaient confrontés aussi, dont nous discussions abondamment, et ces échanges étaient très intéressants.

C'étaient des questions éthiques, et, en quelque sorte, par contagion, dans le questionnement de l'éthique de la relation à autrui, ceci m'a permis d'affronter la question de mon orientation sexuelle.

J'ai mis longtemps à m'assumer en tant qu'homosexuelle. Qu'est ce qui, sur le plan éthique, peut justifier qu'on s'autorise à vivre une relation homosexuelle que la morale catholique réprouve ? Un jour, lors de mon deuxième séjour, tout en haut de la montagne (Poon Hill), j'ai ressenti que « là où est l'amour, Dieu est. Là où Il n'est pas, c'est l'enfer ». De plus, pour être bien avec les autres, pour pouvoir les aider au mieux, il faut être bien avec soi-même : on a le droit, voire le devoir, d'être ce que l'on est, dès lors qu'on respecte autrui. ■

Lien -> [Association de Formation >Paramédicale au Népal](#)



D. – témoignage d'un D&Jiste d'origine ivoirienne

Propos recueillis par Christian - Les prénoms ont été changés.

Mon témoignage sur la solidarité que j'ai reçue depuis mon arrivée en France.

Je suis un jeune de 30 ans, musulman homosexuel et d'origine ivoirienne.

Orphelin de père et de mère, j'ai quitté la Côte d'Ivoire à l'âge de 25 ans car pour moi, il était impossible de

vivre une relation amoureuse à cause de certains membres de ma famille.

Arrivé en France en 2008, j'ai été accueilli et hébergé par un ami dans le nord de la France. Ce dernier m'a orienté vers les associations pour pouvoir m'aider à faire une demande de titre de séjour.

En 2009, j'ai fait la rencontre de mon compagnon avec qui je vis actuellement. Mon compagnon et moi avons cherché des associations dans lesquelles je pourrais m'investir car j'étais encore sans papiers et n'avais pas le droit de travailler. Nous souhaitons, mon compagnon et moi, attendre un an de vie commune pour commencer les démarches en préfecture afin de pouvoir présenter suffisamment de preuves de vie commune.

L'association du Secours populaire français m'a permis non seulement de m'occuper en apportant de l'aide à des personnes démunies mais aussi de m'insérer dans la société française.

L'association du Secours populaire français m'a accueilli en respectant mon orientation sexuelle. Cette association m'a permis non seulement de m'occuper en apportant de l'aide à des personnes démunies mais aussi de m'insérer dans la société française.

En 2010, alors que je me rendais dans une salle de sport, j'ai été

En 2011, un couple de français a manifesté à mon égard une nouvelle marque de solidarité en proposant de m'adopter en adoption simple.

contrôlé par la police, puis arrêté et mis en garde à vue.

Durant ce moment pénible et difficile, j'ai pu compter sur l'aide et la solidarité de toute l'équipe du Secours Populaire, des voisins, de mon compagnon et de sa famille qui se sont mobilisés par leurs témoignages de soutien.

J'ai senti à ce moment à quel point les gens m'estimaient et à quel point je pouvais compter sur eux.

J'aurais pu être placé en centre de rétention puis expulsé vers mon pays d'origine. Mais grâce à toute cette mobilisation, j'ai finalement regagné mon domicile avec l'obligation de commencer les démarches de régularisation auprès de la préfecture.

Après la garde à vue, les démarches en préfecture ont abouti, non sans difficultés et beaucoup de patience, à l'attribution d'un titre de séjour renouvelable chaque année.

En 2011, un couple de français a manifesté à mon égard une nouvelle marque de solidarité en proposant de m'adopter en adoption simple.

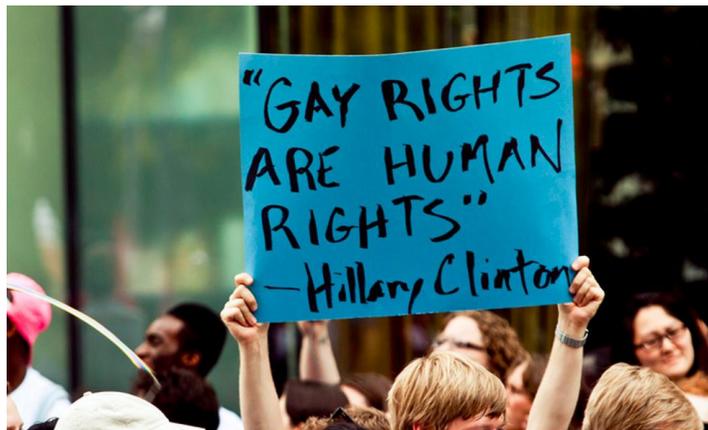


Photo : Ep Jhu – "Les droits des homosexuel-le-s sont les droits humains"

Après les démarches de l'adoption, je suis devenu le cinquième enfant de la famille ce qui m'a valu de modifier mon nom de famille. Depuis, je peux compter sur le soutien de cette nouvelle famille dans les moments difficiles mais aussi partager les moments de bonheur.

Après un engagement associatif au service de personnes seules ou démunies, je travaille aujourd'hui auprès des personnes âgées.

Ma présence à D&J depuis 2 ans a changé ma manière de m'accepter moi-même. J'ai désormais le courage de manifester mon désaccord lorsque j'entends des propos homophobes sur mon lieu de travail.

Depuis 2015, j'ai acquis la nationalité française après deux demandes rejetées. Je suis désormais fier de faire partie de ce pays à part entière et de contribuer pour ma part, si modeste soit-elle, au fonctionnement de la société française. ■



Peux-tu simplement m'écouter ?

Quand je te demande de m'écouter et que tu commences à me donner des conseils, tu n'as pas fait ce que je te demandais.

Quand je te demande de m'écouter et que tu commences à me dire pourquoi je ne devrais pas ressentir cela, tu bafoues mes sentiments.

Quand je te demande de m'écouter et que tu sens que tu dois faire quelque chose pour résoudre mon problème, tu me fais défaut.

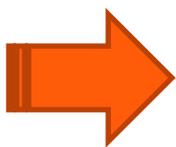
Tout ce que je te demande, c'est que tu m'écoutes, non que tu parles ou fasses quelque chose. Je te demande uniquement de m'écouter. Je peux agir par moi-même, je ne suis pas impuissant, peut-être un peu découragé ou hésitant, mais non impotent.

Alors s'il te plait, écoute-moi. Et si tu veux parler, attends juste un instant et je t'écouterai.

Auteur « anonym » (Aides).

5 – Santé

Sida, addictions, maladies physiques ou psychiques, les problèmes de santé sont des facteurs d'exclusions. Les personnes interviewées donnent des exemples de solidarité vis-à-vis de personnes malades pour améliorer leur vie.



Didier Arthaud - président de Basiliade

Propos recueillis par Jean-Louis

Mars 1990, j'ai 27 ans et c'est un samedi matin, une belle journée de printemps. Je suis assis devant le médecin du centre de dépistage anonyme dans lequel je suis venu faire un test quinze jours plus tôt.

Le premier séisme, le plus immédiat et le plus fort a été de me voir réellement sur mon lit de mort.

Pas plus tôt assis que le médecin me dit « on a un problème ». Et là, en une demi-seconde, c'est tout qui s'écroule, un tremblement de terre, le ciel qui me tombe

sur la tête. Je n'ai pas écouté la suite car la suite, je l'avais comprise et, de toute façon, tout était dit. Je me souviens d'être rentré chez moi, en pleurs. Je me souviens d'avoir alors pris un gin tonic en me disant que c'était la dernière fois que je boirais de l'alcool. Le dernier verre avant de m'engager dans une nouvelle route où je devais « prendre soin » de moi mais peut-être aussi, inconsciemment, le dernier verre du condamné ?... Je me souviens surtout des répliques de ce tremblement de terre tout au long du week-end.

Car le séisme était bien plus profond que la seule annonce d'un virus, d'une maladie, voire même que



d'une « bête » mort annoncée... En l'espace d'un week-end, toute ma vie était chamboulée, bouleversée, « transfigurée »...

Le premier séisme, le plus immédiat et le plus fort a été de me voir réellement sur mon lit de mort. Mais ce qui était important n'était pas ma mort elle-même mais le fait de voir autour de mon lit

d'hôpital toutes les personnes qui étaient le plus proches de moi et dont aucune ne se connaissait.

Depuis des années, j'avais réussi à construire ma vie de façon cloisonnée, vie familiale, professionnelle, amicale, spirituelle, sexuelle etc... Et tout était bien cloisonné, personne ou presque ne connaissant l'existence de l'autre.

C'est ce week-end là, dans ce séisme là que j'ai décidé que je ne pouvais et que je ne voulais pas mourir de cette façon mais que je me devais la vérité et que je devais la vérité à toutes ces personnes qui, d'une façon ou d'une autre m'aimaient et en qui j'avais confiance.

Mes amis les plus proches, à commencer par mon meilleur ami, Christophe, ont été les premiers vers lesquels je me suis tourné. Et, déjà là, tout a changé. Dès cet instant où chacun m'a dit que cela ne changeait rien pour lui et qu'il serait là pour moi. Habitant Paris, il m'a fallu de longs mois pour aller voir, chaque week-end à Lyon mes frères et sœurs, puis mes parents, pour leur annoncer ma séropositivité et, je dirais même surtout, mon homosexualité. Là encore, j'avais peur. Peur d'être rejeté d'une façon ou d'une autre, peur d'être jugé mais, surtout, peur de faire du mal, mal aux personnes que j'aimais le plus au monde. Et



Le deuxième séisme, immédiat dès ce premier week-end, a été de prendre conscience de la finitude de ma vie et, en même temps, de l'immensité de tout l'amour que j'avais encore à donner avant de mourir.

là encore, quelle « découverte », quelle grâce de voir chacune et chacun, avec ses propres réactions, ses mots et ses gestes, me dire à quel point cela ne changeait rien...

Le deuxième séisme, immédiat dès ce premier week-end, a été de prendre conscience de la finitude de ma vie et, en même temps, de l'immensité de tout l'amour que j'avais encore à donner avant de mourir, amour que j'avais finalement « géré » avec parcimonie jusqu'alors. En l'espace d'un instant, je passais d'un amour comme une ressource limitée à donner avec parcimonie dans la durée infinie que représente la vie lorsqu'on est jeune à une source inépuisable à donner alors que ma vie devenait subitement très courte. De là est née une urgence de vie qui n'a jamais cessé de donner (et de recevoir) le plus possible, sans compter, si ce n'est chaque seconde et chaque jour qui passe pour n'avoir aucun regret lorsque le temps du bilan sera venu.

Le troisième séisme, toujours pendant ce même week-end, très lié au précédent, fut de me dire que je ne pouvais pas partir sans avoir

« rendu », transmis, fait fructifier et « multiplié » par cent ou soixante, tous les talents que j'avais reçus. Prise de conscience de la chance que j'avais, même face à cette annonce, de tout ce que la vie m'a donné et qu'il me fallait faire fructifier avant de m'en aller. Ce besoin de fécondité s'imposait de façon immédiate et urgente.

Urgence d'être enfin réconcilié avec moi-même, urgence de recevoir et de libérer cette source infinie d'amour qui éclatait en moi et urgence de faire fructifier tous les talents reçus de la vie auprès des personnes qui ont eu moins de chance que moi, telle a été ma vie dès ce premier week-end de mars 1990. Telle est toujours ma vie 25 ans plus tard,



Or, jamais je n'aurais pu passer ce cap si, dès le premier jour, de la part de mes amis, de ma famille et de mes proches, je n'avais pas senti ce soutien, cet amour inconditionnel qui m'était offert au moment où, moi, je leur offrais beaucoup de souffrance, d'angoisse mais, en même temps, une vérité sans fard, ma vérité, signe peut-être de la confiance et de l'amour que je leur portais de mon côté aussi.

D'ailleurs, à chacune de ces personnes à qui je me confiais, je disais non seulement que je venais d'apprendre ma séropositivité et que j'étais homo mais aussi que j'avais un projet, celui d'accueillir toutes les personnes qui étaient « comme moi » mais qui avaient moins de chance que moi.

L'association Basiliade est née de cela, presque pendant ce week-end-là. Dès ces premiers instants, je savais que ma place était d'être présent auprès des personnes dont je me sentais « solidaire » en

Dès le premier jour, nous avons été débordés par le nombre et l'urgence dans laquelle étaient les personnes qui poussaient la porte de Basiliade.

termes de parcours de vie, de proximité affective, sexuelle et humaine. Je voyais bien, depuis quelques temps, des amis plus ou moins proches

mourir, dans des conditions « inhumaines » car rejetés par leur famille, mis à la porte (à la rue) à l'occasion de la découverte de la maladie mais aussi de l'existence d'une « double » vie, d'un ami dont ils partageaient la vie depuis parfois des années... Accueillir ces personnes qui auraient pu être moi était une évidence.

Mon histoire familiale était ce que j'avais de plus immédiat et de plus

simple à offrir, ayant grandi au sein d'une famille nombreuse dans laquelle la porte était toujours ouverte, notamment le jour de Noël où certains se retrouvent si seuls, lors de l'accueil des « boat people » du Laos et du Vietnam pendant les années 70, de Polonais pendant dans les années 80, ou encore de Bosniaques lors de la guerre en ex-Yougoslavie au début des années 90... C'est donc tout naturellement que, avec ces mêmes amis qui avaient m'avaient écouté, respecté et

rassuré et qui, désormais, acceptaient tous sans exception de m'accompagner dans cette aventure, nous avons ouvert un lieu d'accueil, de convivialité, de repas préparés et partagés ensemble, « comme à la maison (de mes parents) ».

Dès le premier jour, nous avons été débordés par le nombre et l'urgence dans laquelle étaient les personnes qui poussaient la porte de BASILIADE. Dès les premières semaines, nous avons, avec nos propres moyens financiers et humains, du trouver en urgence des appartements pour permettre de reloger des personnes qui étaient en train de mourir littéralement dans la rue et à certains couples, de pouvoir être ensemble jusqu'au dernier moment.

Rien de cela n'aurait pu se faire sans une solidarité qui nous unissait

C'est peut-être cela la solidarité : se sentir appartenir à une humanité qui nous dépasse, qui dépasse nos propres limites physiques et temporelles pour rejoindre l'infiniment grand et l'éternité.

tous et qui, en même temps, nous dépassait. Car il n'était pas question d'une solidarité à l'égard d'une seule personne mais bien à l'égard d'une communauté, de notre communauté humaine au sens le plus large et le plus élevé du terme.

Aujourd'hui, Basiliade existe depuis plus de vingt-trois ans et continue d'avancer auprès des personnes les plus démunies face à la maladie. Et Basiliade, c'est des dizaines de salariés et de volontaires qui se côtoient, se relaient, se complètent au quotidien, sur le terrain.

Je mesure la grandeur de toutes ces personnes qui donnent, chaque jour, chaque semaine, de leur temps, de leurs talents et de leur amour pour faire vivre cette aventure humaine qui est devenue la leur, qu'ils-elles se sont approprié-e- et qu'ils-elles font croître et fructifier. Il y a une phrase, que j'ai entendue lors d'un week-end de formation de nouveaux volontaires de Basiliade et qui, semble-t-il aurait été dite par le curé d'Ar : « Fleuri là où l'on a été semé ». Elle résume ce qu'a été ma vie depuis l'instant où j'ai appris ma séropositivité. Car il y a bien un avant et un après cette annonce.

Notre humanité est comparable à un champ qui devient souvent un « terrain vague » ou un champ de bataille mais qu'il serait si facile de transformer en un immense champ de fleurs et de fruits dans lequel peut s'épanouir le meilleur de ce que chacun de nous a reçu de la vie. Mais cette humanité, elle commence par nous-mêmes, au sein de notre propre vie. Fleurir ou plutôt, essayer de fleurir le mieux et le plus possible, là où chacun de nous a été semé, avec ce que l'on a et

Parce que le SIDA n'a pas dit ses derniers maux

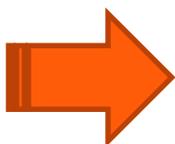
ce que l'on est au plus

profond de nous-mêmes, afin de contribuer à semer les graines d'un monde meilleur, plus humain, où chacun puisse vivre, fleurir à son tour et semer encore plus largement...

Bien sûr, les épreuves de la vie peuvent nous y aider mais pourquoi attendre ? Car l'amour est une source inépuisable. Plus on l'accueille, plus on le redonne et plus on en reçoit... Or, notre vie est tellement courte que chaque jour, chaque seconde est une opportunité de vivre

et de fleurir grâce à cette source. Et plus nous fleurissons, plus nous pouvons vivre dignement et faire de notre humanité les prémices d'une vie plus large que notre propre vie et d'un temps plus large que notre propre temps.

C'est peut-être cela la solidarité : se sentir appartenir à une humanité qui nous dépasse, qui dépasse nos propres limites physiques et temporelles pour rejoindre l'infiniment grand et l'éternité. ■



**Jean-Louis de D&J Paris Ile-de-France
« Quand on a un soutien même un seul, là, on s'en sort ».**

Chronique des solidarités qui m'ont permis d'exister et d'être moi aujourd'hui et qui rendent la solidarité vitale pour moi et pour celles et ceux qui me ressemblent ; pareils mais différents....

Il paraît qu' « on ne naît pas femme, on le devient »...

La fragilité, on la vit dès le début et on est dépendant par un bon cordon qui donne la vie... On commence sa vie par un lien de dépendance physique et affectif, puis c'est la découverte d'une mère avec lequel le lien est tout puis peu à peu l'ouverture. Mon horizon s'est étendu au vaste monde, les peurs enfantines, la soif de vivre et la recherche de l'autonomie et être fier d'être devenu quelqu'un dans cette société si élitiste et si hiérarchisante. Non seulement je suis devenu autonome mais quelqu'un qui a une place enviée par certains dans la société en tant que « cadre » ou/et intellectuel et le bouclage est arrivé avec la naissance des enfants et la posture confortable et sécurisante d'un parcours réussi. J'étais autonome et n'avais besoin de personne. J'étais à ma place de papa/cadre, bon petit catho qui n'a besoin de personne. Avec des moments où je donne avec générosité et simplicité du temps dans des activités associatives notamment en tant que visiteur de prison. Je crois qu'à l'époque je ne me rendais pas compte que ces taulards me donnaient une raison



de vivre et quelque part sans l'avouer j'étais un peu comme eux et j'aimais leur contact. Je n'étais pas solidaire avec eux. Je leur donnais un peu de mon temps avec

amitié mais aussi un rien de condescendance et de bonne conscience ... qui restent encore trop souvent ma marque de fabrique.

Et puis ce fut l'effondrement. Ma femme prend conscience de mon addiction pour quelqu'un d'autre. Non, ce n'était pas un garçon ou une fille, il s'agissait plutôt de la dive bouteille qui de plaisir est devenue un enfer. Alors, elle va aux « alanon » pour voir comment se protéger de mon alcool.

En 1994, je passe de la phase déni à la phase acceptation. Je me fais suivre par un addictologue à Necker et j'ai arrêté la boisson alcoolisée 5 longues années après le début des soins ambulatoires le 20 novembre 1999 à 11h du matin. C'est en reconnaissant mon échec (pas assez de volonté pour en sortir) et quand le médecin m'a annoncé qu'il n'avait plus de solution pour moi que j'ai remis mon espoir et ma confiance dans d'autres qui savaient qu'il pouvait y avoir une porte de sortie au-delà de l'échec et de la fragilité.



Oui, j'étais dans l'échec et un être fragile, mais je n'étais pas seul. Car d'autres ont suivi le même parcours et me disaient que malgré ce parcours, comme eux l'ont expérimenté, j'étais quelqu'un qui méritait de vivre. Et cette résurrection, cette renaissance grâce aux autres m'ont fait entrevoir un besoin vital des autres qui sont mon reflet et qui s'en sortent et ensuite à mon tour de donner ce que j'ai reçu de ce groupe des Alcooliques anonymes. Ils m'ont fait accepter que j'étais différent « pédé » et père de 4 enfants ... rien que d'oser le dire à l'époque, ce fut un exploit et un cri ! Et ce cri je l'ai hurlé pendant mon sevrage croyant dire quelque chose d'inavouable.

A nouveau je me suis retrouvé dans un groupe de support de gens

Cette résurrection et cette renaissance grâce aux autres m'ont fait entrevoir un besoin vital des autres qui sont mon reflet et qui s'en sortent et ensuite à mon tour de donner ce que j'ai reçu de ce groupe des Alcooliques anonymes.

« comme moi » cette fois à David & Jonathan (des papas gays qui voient la carapace de leur vie exploser) et à chaque fois le miracle se refait. J'ai le droit de vivre avec mes désirs et mes pulsions, avec mon histoire et au-delà de toute honte bue et de toute culpabilité. En disant cela, je découvre que plein de personnes sont aussi différentes de la norme, souvent riches et belles. Elles m'aident à vivre et je peux les aider à vivre ce qu'elles sont ou veulent être. Cette découverte est devenue un repère pour ma vie. L'autre a le droit d'être respecté et aimé pour ce qu'il est. Oui, c'est grâce aux Alcooliques anonymes et aux amis très concrets que j'y ai rencontrés, c'est grâce à ce groupe de pères gays que j'ai pris la mesure de ce que j'étais et pouvais être et ces rencontres m'ont ouvert sur le respect de la différence et sur l'écoute des différences qui « osent » s'affirmer ou qui méritent de

s'affirmer. Alors, dans ce groupe de pères, on pourrait dire un groupe de support, quel bonheur de voir des papas qui assument pleinement leur homosexualité et vivent pleinement ce qu'ils sont. Les transformations sont visibles, le groupe a permis à chacun d'assumer et de vivre ce qu'il est.

Et à chaque étape, j'étais quelque part quelqu'un qui vivait avec d'autres très différents et qui étaient comme moi, ou alcooliques ou homo, ou papa ou les trois, au-delà de ces critères des personnes qui ne répondent pas forcément à la norme (la norme c'est vraiment le diable). L'accueil de la différence, le respect de l'autre par l'écoute, je les ai découverts et redécouverts dans tout ce parcours chaotique. L'écoute c'est si important et si rare, et pour être solidaire, il faut d'abord écouter. Ecouter l'autre et se retrouver dans le lien avec l'autre en écoutant la musique de fond qui fait que je me sens comme l'autre malgré nos différences.

J'ai revécu cela avec la découverte de la séropositivité (il y a 10 ans

Pour être solidaire, il faut d'abord écouter ; écouter l'autre et se retrouver dans le lien avec l'autre en écoutant la musique de fond qui fait que je me sens comme l'autre malgré nos différences.

déjà fin 2005) et à nouveau ce furent les groupes de parole et la recherche de liens et

la prise de conscience que j'ai de la chance par rapport à tant d'autres moi-même qui sont séropositifs mais en grande précarité. Alors j'ai recherché d'autres moi-même mais qui n'avaient pas les chances que j'ai, une famille, un métier et des revenus. Je suis venu comme bénévole à Basiliade, car ma place était évidemment là. Il n'était pas question de donner mais simplement de partager. J'avais un certain malaise sur la distinction entre bénévoles (qui donnent) et familiers (qui bénéficient). Cette image, je lutte contre. Il y a ceux qui sont responsables de la bonne marche de l'association mais on est pareils, la preuve, quand on passe une soirée ensemble, notre signe d'accueil est de s'embrasser au-delà de nos différences, de nos odeurs, il y a l'humain et c'est cet humain qui m'aide à vivre et me fait vivre.

Depuis Basiliade et par un concours de circonstance, je suis passé à solidarité enfants sida et je m'intéresse à une banque alimentaire en



faveur de familles souvent africaines en précarité et dans le dénuement. C'est lourd 600 kilos de bouffe à aller chercher et à diffuser dans des paniers mais vous ne pouvez pas savoir ce que je reçois comme marques de vie de ces femmes. Et le poids devient beaucoup plus léger. La solidarité de fil en aiguille me conduit d'un

lieu à un autre.... et de mes petites ou grosses difficultés à vivre, j'ai entendu des appels bien plus pressants qui se gèrent au collectif.

C'est un « nous » qui protège le « je » et qui a une signification forte ; nous appartenons à des communautés.

Pourtant, je me méfie terriblement du communautarisme qui nous guette tous, je me méfie des personnes qui enferment l'autre dans une situation... L'autre c'est souvent moi, dans le meilleur comme dans le pire et c'est par l'autre que j'apprends à vivre... alors, être solidaire, ça fait vivre et ça me fait vivre. Cela ne doit pas enfermer dans une situation ou un état.

Et puis il y a les limites de mes solidarités. J'ai découvert pour ma vie affective et sexuelle des produits qui me désinhibent et qui libèrent mes fantasmes et ceux de ceux qui participent à des soirées « festives ». Au début je sniffais, puis je slamais (piqûre intraveineuse) puis je suis passé de produits pas trop forts à des produits plus dangereux et les descentes aux enfers ont recommencé. Un ami bienveillant m'a écrit : « je n'ai pas de pitié pour eux, ce sont des nantis ». Il a oublié que nanti ou non, un drogué est d'abord un homme et les drogués sont souvent dans la rue ou en prison. Un drogué c'est une personne qui se laisse dépasser par le produit et qui ne sait pas vivre sans ni vivre avec. Cet ami de D&J m'a dit cela sans penser à mal mais il m'a aidé à comprendre combien nous sommes spontanément dans le binaire (les bons et les méchants). Un ami amant qui partageait ces soirées a commencé à s'installer chez moi et je me suis rendu compte qu'on partait tous deux vers une impasse car notre seul lien de solidarité était le « produit » qui fascine et détruit. Je me suis désolidarisé de lui et lui a demandé de repartir

D&J fonctionne avec des groupes de partage. C'est dans ces groupes que j'ai appris à me reconnaître et à partager en profondeur.

chez lui (et je ne savais pas que je le renvoyais à la rue....). A deux, on allait à la mort mais

rejeter quelqu'un pour se sauver et le condamner à la rue, j'en ai toujours une immense honte. On peut être solidaire dans des démarches qui font vivre mais aussi dans des démarches qui tuent.

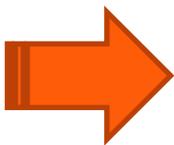
Etre solidaire, ce n'est pas une possibilité ou un luxe mais pour moi c'est un outil de base pour vivre tout simplement. La solidarité, j'en ai clairement bénéficié avant de redonner à d'autres ce que j'ai reçu.

Au fait et pour finir quand je suis arrivé à D&J, je suis venu totalement consommateur et un peu dans l'urgence et D&J fonctionne avec des groupes de partage. C'est dans ces groupes que j'ai appris à me reconnaître et à partager en profondeur. Alors pour moi D&J ne peut qu'être solidaire mais en étant vigilant sur les petits ghettos dans lesquels on s'enferme et dans lequel je m'enferme (vieux/ jeunes, hommes/femmes). Le communautarisme a ses limites et peut-être un jour arriverons-nous ainsi à retrouver le « petit frère universel ». Je crois que nous avons toutes et tous sur ce sujet des marges de progrès.

Mais et je terminerai là-dessus, malgré les grands discours internes, est ce que D&J accepte l'autre dans toutes ses différences ou cultive un entre soi qui ne permet pas l'accès à d'autres différences au-delà de certaines normes qui nous réunissent ? Je vous interpelle avec

cette interrogation que je traîne depuis longtemps et me laisse toujours aussi perplexe ... tout le monde est-il vraiment « accueilli » ? Est-ce que la parole est vraiment libre ?

Pour votre information, quand j'ai commencé à slamer, je connaissais d'autres D&Jistes qui après un parcours avec ces produits, ont fui l'association de peur du jugement et des non-dits qui sont si audibles. ■



Leila de D&J Rennes - psychiatre

Propos recueillis par Nicolas

Je m'appelle Léila, avec ma compagne Caroline, nous habitons en Bretagne dans une maison à la campagne, non loin de la côte. Je suis adhérente à D&J depuis plusieurs années. J'exerce le métier de psychiatre.

Depuis toute gamine, j'ai vu mes parents engagés dans des associations et je les ai suivis un peu partout. Cela m'a donné le virus associatif. Et après, je me suis investie aux scouts et dans différentes associations. Ensuite, en me rendant compte que j'étais homo, j'ai eu un passage à vide de l'engagement associatif et j'ai moins trouvé où je pouvais m'engager, surtout dans les associations catholiques ou spirituelles. Je suis arrivée à D&J pour cette raison, et aussi pour avoir de l'aide. J'y venais pour trouver une association où je pouvais faire des rencontres, avoir un support spirituel et m'engager vraiment, sans crainte d'être jugée ni dans l'obligation de faire attention à tout ce que je disais.

Dans mon parcours, j'ai toujours fait des rencontres très riches dans les associations. L'adhésion à une association, l'engagement en son sein donne un sens essentiel à ma vie.

Je travaille dans un centre médico-psychologique, avec tout public atteint de pathologies psychiques, des personnes en « burn out » ou en dépression, avec des périodes difficiles, des personnes atteintes de diverses pathologies allant du trouble bipolaire à la schizophrénie

La solidarité, pour moi c'est plus le fait de bien exercer son métier, son engagement, peu importe le domaine.

d'aider des gens en difficulté, mais je ne pense pas que cela soit plus solidaire qu'exercer un autre métier. Nous avons besoin de tous les corps d'exercice, autant que des engagements associatifs et citoyens



dans tous les domaines. La solidarité, pour moi c'est plus le fait de bien exercer son métier, son engagement, peu importe le domaine.

J'ai choisi de faire médecine un peu par hasard. Je ne savais pas trop quoi faire, et puis mon meilleur copain partait en première année, je me suis dirigée dans cette voie à sa suite. J'étais la première de ma famille à faire des études. Si je n'étais pas admise au concours, j'avais décidé de faire les Beaux-Arts. J'ai choisi la psychiatrie après quelques détours en médecine générale. J'ai toujours eu un attrait pour la compréhension du psychisme, de la psychologie des enfants et adultes. Toute jeune, je me passionnais pour les livres qui en traitaient.

Un concours de circonstances a fait qu'un poste s'est libéré à mon arrivée en stage dans l'équipe d'intervention psychiatrique aux urgences, j'ai adoré, et surtout j'ai senti que c'était un métier où je pourrai au mieux mettre à profit mes « talents », plus que dans

n'importe quelle autre branche de la médecine. On m'a proposé le poste que j'occupe depuis 4 ans.

Ma spiritualité est catholique d'éducation. Je pense que cela influe dans la compréhension de certaines personnes qui viennent me voir, dans les choix que je peux faire dans mon métier. Sûrement qu'il y a des valeurs chrétiennes qui ont influé pour que j'ai envie de travailler avec des publics en difficulté.

Ce que je trouve dans mon travail, c'est beaucoup d'intérêt dans la

relation avec les personnes et leur entourage, dans la réflexion et le travail en équipe, et dans la satisfaction de voir les gens qui vont mieux, le plaisir de « bien » faire mon métier, avec humanisme. En plus, là où je suis employée, on me donne les moyens financiers et humains pour que les équipes aient les possibilités de prendre des initiatives, de demander des formations complémentaires et multiples, et de mener des projets à bien. On me donne aussi les possibilités de me remettre en question dans les pratiques psychiatriques qui sont en grande évolution aujourd'hui, notamment en ce qui concerne la place du patient, la notion de handicap psychique. C'est une remise en question et un exercice intellectuel que je trouve très enrichissants. L'heure du malade irresponsable de ses actes et sur lequel chacun projette sa conception du « normal » est révolue.

Même si elles sont dans la précarité et si elles ont l'impression d'un service, je suis au maximum dans un rapport mutuel avec ces personnes qui sont parfois dans une grande souffrance morale. Elles peuvent souffrir de pathologies lourdes et chroniques (je pense à la schizophrénie), mais la relation d'échange mutuel existe, dans le sens où j'essaie de changer de ce qu'on fait habituellement, c'est-à-dire que la personne demande ou nécessite un soin et que les équipes psychiatriques le lui apportent en se mettant dans la position de

toute puissance de celui qui sait où est le bien de la personne. Je suis en plein dans une réflexion sur ce que veut la personne, quelles que soient ses capacités constatées par notre équipe. On part de ce qu'elle veut, pour élaborer un projet avec elle. Cela demande de supprimer mes a-prioris ! Des personnes atteintes de pathologies lourdes nous disent qu'elles veulent avoir un logement autonome, retravailler, trouver une compagne ou un compagnon... et on y va tranquillement, par étapes et selon comment la personne pense que l'on peut l'aider. On a des surprises incroyables. Et c'est très enrichissant. Cela m'apporte énormément dans ma relation dans le travail, et aussi en dehors.

J'ai un diplôme de suicidologie et avec les patient suicidaires (qui ont des idées suicidaires) et suicidants (qui ont fait une tentative de suicide), que j'ai beaucoup rencontrés aux urgences, la prise en

Le suicide est la pathologie du désespoir. Peu à peu, j'ai compris que c'est l'absence de solution à la souffrance, plus que le désir de mourir, qui les amène là.

charge est particulière. Le suicide est la pathologie du désespoir. Peu à peu, j'ai compris que c'est l'absence de solution à la souffrance, plus

que le désir de mourir, qui les amène là. Dans l'immense majorité des cas, la personne ne souhaite pas mourir, mais souhaite ne plus souffrir. La mort est la seule solution qu'elle ait trouvée pour arrêter la souffrance. Et cela change tout, car soulager la souffrance est possible. A partir de là, on peut faire quelque chose, qui n'est pas convaincre la personne de ne pas se suicider ou la culpabiliser, car c'est inefficace.

Lorsque je rencontre quelqu'un qui vient d'essayer de se suicider ou qui est envahi par des idées de suicide, je vais essayer de comprendre d'où vient la souffrance que la personne ne supporte plus. A partir de là, il y a une multiplicité de prises en charge à lui proposer, qui vont viser à la soulager. Si on met les moyens pour arriver à bien communiquer, on arrive à comprendre pour quelle raison une personne envisage de s'en sortir par la mort, quelles sont les solutions qu'elle a déjà essayées et qui sont restées infructueuses.

Par exemple, si le fond du problème, c'est la solitude, l'isolement, souvent présents depuis des années, on peut lui proposer des soins dans des hôpitaux de jour, une prise en charge avec des activités organisées par des infirmiers avec un référent qui sera au début la première sortie de la solitude, des activités de groupe avec d'autres patients. La personne n'est plus complètement seule, elle peut appeler un numéro d'écoute 24 heures sur 24 que l'on lui remet systématiquement. Et peu à peu, elle peut arriver à un engagement associatif. Très souvent, elle n'ose pas l'espérer, y aller, car jusqu'alors elle n'a pas trouvé le bon lieu. On peut les y aider. La guérison passe souvent par là.

Il peut y avoir aussi des médiations familiales, la mise en route d'une psychothérapie, le traitement d'une dépression, d'une addiction ou d'une autre pathologie sous-jacente, l'étalement d'un

surendettement qui conduit parfois au suicide, des ateliers de remise en confiance en soi, si besoin une aide à se sortir de situation avec un employeur en cas de harcèlement...

Je n'ai pas de statistiques précises, mais je peux ajouter que je vois bien que les personnes LGBT arrivent aux urgences pour une problématique psychologique en proportion bien supérieure à ce qu'elles représentent dans la population. Les tentatives de suicide sont chez elles plus fréquentes. Elles l'ont été notamment pendant la période de la « manif pour tous », cela a été très sensible.

Ma vie privée n'a pas joué de rôle dans mon choix de faire ce travail, car je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait tant d'homos en souffrance. Je n'avais pas matérialisé la chose quand j'ai choisi la psychiatrie. J'étais déjà homo, je n'avais pas trop souffert d'homophobie.

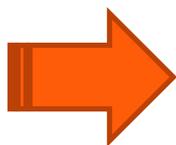
Il y a beaucoup de personnes LGBT qui prennent du temps à me le dire, car elles craignent ma réaction. On reste parfois longtemps, des semaines ou des mois, à « tourner autour du pot ». Elles ne me disent pas le fond de leur souffrance. Et tant que ce n'est pas dit, elles peuvent moins progresser car elles se méfient de moi.

Je vois bien que les personnes LGBT arrivent aux urgences pour une problématique psychologique en proportion bien supérieure à ce qu'elles représentent dans la population. Les tentatives de suicide sont chez elles plus fréquentes.

L'état de la société ? Je ne sais pas si j'ai assez de recul pour dire quelque chose à ce sujet suite à mon expérience professionnelle. Il y a sans doute eu des périodes pires dans le passé, mais aujourd'hui, le chômage, les entreprises en difficulté, avec des chefs d'entreprise qui ne s'en sortent plus et n'osent pas le dire à leur famille, des gens en contrat à durée déterminée, ou qui sont dans le placard et subissent du harcèlement au travail... Tout cela peut détruire les gens, cela augmente très fortement les tentatives de suicide et les suicides « aboutis ». C'est souvent dans les raisons que l'on entend aux urgences.

Après, je vois qu'on a des moyens à proposer aux gens qui vont mal. C'est inégal sur le territoire, mais là où je suis, c'est porteur d'espoir pour la société, car on peut vraiment prendre en charge quelqu'un rapidement, avec plusieurs sortes de professionnels, on ne laisse pas sans réponse une souffrance exprimée. Et il y a aussi beaucoup de solidarité. Certes, on a des restrictions budgétaires, mais les professionnels aiment travailler pour les personnes qui viennent à nous, on peut fournir un travail de qualité et cela me donne de l'espoir et me laisse optimiste sur l'évolution de la société. ■





Françoise du groupe Femmes de D&J - Des enfants en situation de handicap

Propos recueillis par Christian

Agée d'une quarantaine d'année et maman de cinq enfants, j'habite dans une belle région de France, la plaine du Forez, non loin de Saint-Etienne. Depuis plus d'un an maintenant je partage ma vie entre le département de la Loire et celui des Yvelines où habite Agnès, ma compagne.

Mon parcours professionnel est plutôt atypique. Alors que je rêvais dès l'âge de quinze ans d'être éducatrice spécialisée, je me suis rangée aux exigences parentales en entreprenant des études de gestion : classe préparatoire HEC et Ecole Supérieure de Commerce.

C'est en tant que responsable d'agence bancaire à la Société Générale que je suis entrée dans la vie active. Une expérience originale de la solidarité en milieu professionnel... Affectée au portefeuille de la clientèle dite sensible, j'ai été confrontée aux personnes socialement et financièrement démunies, sans réel moyen de les aider.

Grâce à mes compétences de gestion, finalement merci papa et maman, je suis arrivée dans le secteur de l'économie sociale et solidaire par la porte du travail adapté. Dans un premier temps directrice d'ESAT (Etablissement et Service d'Aide par le Travail), puis de MECS (Maison d'Enfants à Caractère Social), je suis depuis trois



Photo : Julien Harneis – Father and son

ans responsable d'un pôle de structures dans le domaine médico-social : IME (Institut Médico Educatif), ITEP (Institut Thérapeutique, Educatif et Pédagogique) et SESSAD (Service d'Education et de Soins à Domicile) pour l'association des PEP42 (pupilles de l'enseignement public)

Notre mission est d'accueillir des enfants en situation de handicap, pour lesquels la scolarité ordinaire n'est pas adaptée et dont la famille a besoin de relais et d'étayages. Sur le territoire dont je m'occupe, il s'agit d'enfants jeunes (de six à quatorze ans) déficients intellectuels ou présentant des troubles du comportement.

La solidarité se vit au quotidien dans les équipes chargées d'accompagner ce public en difficulté. Au-delà d'un simple travail, c'est une vocation que d'œuvrer pour faciliter le parcours de vie de ces jeunes. Il faut être capable de patience et de persévérance pour leur amener un minimum d'autonomie dans les gestes du quotidien et pour leur donner accès aux apprentissages fondamentaux. En s'appuyant sur les compétences des parents, les professionnels posent un regard positif sur ces enfants pour les aider à grandir et à devenir des adultes épanouis.



Le chemin est semé d'embûches et de contraintes de tous ordres. Dans « économie sociale et solidaire », nous entendons solidaire mais nous entendons aussi économie. C'est un combat de tous les jours que de défendre auprès de nos financeurs, l'ARS (Agence Régionale de Santé) et le Conseil départemental, les budgets dont nous avons besoin pour proposer une prestation de qualité au public accueilli. Nous manquons de place pour satisfaire toutes les demandes des familles et nous manquons aussi de temps pour apporter des réponses personnalisées.

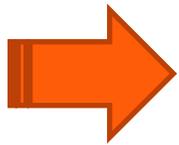
Le paysage du secteur médico-social est en pleine mouvance aujourd'hui. A la suite logique du secteur sanitaire, nous entrevoyons les prémices de la réforme de la tarification. L'inclusion en milieu ordinaire devient la règle, nos bons vieux établissements sont appelés à disparaître pour laisser la place aux plateformes et aux dispositifs en tout genre. A l'heure des idées novatrices et de l'expérimentation, ne perdons pas de vue l'intérêt prioritaire des enfants et de leurs familles. Nous avons une mission de service public à accomplir, une mission responsable et solidaire.

Si je devais établir un pont entre vie professionnelle et vie privée, je dirais que ce travail m'oblige sans cesse à changer de regard sur les gens, à questionner mes principes d'éducation et mes références culturelles. Cette posture professionnelle a ouvert en moi des horizons nouveaux et m'a probablement transformée au sens étymologique du terme. Si j'assume aujourd'hui pleinement mon homosexualité, mon engagement professionnel n'y est pas étranger. Accueillir la différence y compris la sienne nous ouvre la voie de la solidarité. ■

La solidarité se vit au quotidien dans les équipes chargées d'accompagner ce public en difficulté

6 – Solidarité à David & Jonathan

David & Jonathan est un mouvement homosexuel chrétien ouvert à toutes et tous. Nous pouvons donc nous questionner sur les actions de solidarité qui y sont menées.



Sébastien de D&J Paris Ile-de-France et Lionel de D&J Lille

Propos recueillis par Marie-Céline

Lionel et Sébastien exercent des responsabilités au sein de D&J : le premier est responsable d'un groupe local en région, le second est co-responsable de la branche accueil de Paris Ile de France, et membre du Bureau national. Nous avons voulu connaître ce qu'ils avaient à nous dire sur la solidarité vécue par des personnes en responsabilités à D&J.

Pour Lionel, « *la solidarité, c'est très concret : au sein du groupe de Lille, un adhérent est atteint d'une maladie invalidante : deux adhérents vont lui porter la Communion chaque semaine* ».



Lionel intègre cette préoccupation dans la recherche d'un restaurant pour leur prochaine sortie. La solidarité, c'est aussi aider les personnes qui ont peu de moyens financiers, pour participer aux JAR [Journées Annuelles de Rencontre de David & Jonathan] par

La solidarité, c'est partout. Nous sommes dans un monde qui va vite, et il est important aussi de laisser faire aux personnes qui ont le temps.

exemple. Dans l'organisation des activités extérieures, le co-voiturage est prévu afin

de faire participer le plus grand nombre. Globalement, les membres sont très soudés et cela se traduit par l'organisation d'un dîner, par le partage d'un temps pour écouter quelqu'un dont on a repéré qu'il ne va pas trop bien à un moment donné, c'est aussi aider une adhérente à déménager, voire à se remeubler à peu de frais.

Pour Sébastien, « *la solidarité, c'est partout. Nous sommes dans un monde qui va vite, et il est important aussi de laisser faire aux personnes qui ont le temps* ». Pour l'accueil à D&J, c'est aussi une écoute attentive, aider les personnes à s'exprimer librement,

éventuellement à exprimer leur souffrance... La solidarité, c'est se poser la question de ce que l'on apporte aux autres.

Effectivement, en écho, Lionel pense que l'accueil, c'est quelque chose de très important pour celui qui arrive. Faire de l'accueil, c'est aussi des moments où il donne de son temps. Lionel va plus loin et estime que c'est aussi agir, avoir du poids sur une décision qui nous paraît injuste. Il relate ainsi son intervention auprès du groupe pères dont il est membre. Chaque année, le groupe pères organise un weekend, un jeune papa qui vient de divorcer a demandé s'il

L'amour du prochain, c'est quelque chose qui doit être naturel.

pouvait venir avec son compagnon. Il lui a été répondu que cela était possible seulement si son compagnon était père lui aussi. Lionel a écrit au responsable du Groupe et a permis une évolution positive de sa position.

Sébastien est membre de la communauté Mission de France (*lien*), et pour lui, il importe d'être à l'écoute en étant sur le terrain, ça peut changer les gens. Sébastien ne supporte pas les chrétiens qui passent leur temps à critiquer, à juger. Il a envie de leur dire « *regardez ce qui se passe autour de vous, soyez plus solidaires face à la misère du monde, face aux événements dramatiques* ». Il a été touché par la présence de musulmans à la messe, suite au meurtre du Père Hamel, et considère cette attitude comme un acte de solidarité.

Lionel, quant à lui, estime qu'il n'y a pas besoin d'être chrétien pour être solidaires, l'humanisme « suffit » « *l'amour du prochain, c'est quelque chose qui doit être naturel* ». Dans son quartier, son voisin s'est cassé le bras, c'est normal de lui demander s'il a besoin d'aide.

En revanche, le fait d'être gay le rend plus solidaire vis-à-vis de la communauté homosexuelle. Lionel a été tellement heureux d'avoir été accueilli à D&J, de sentir qu'il n'était pas seul et qu'il y avait un relais, que pour lui, donner le meilleur à l'accueil et lors des activités va de soi.

Sébastien partage ce point de vue, tant il a été frappé et positivement surpris de l'acceptation des autres à son égard, que ce soit au travail, dans la famille. « *voir combien les autres étaient solidaires avec moi, c'était aussi me sentir reconnu* ».



Pour Lionel et Sébastien, être solidaire à D&J, c'est aussi l'engagement et donc exercer des responsabilités. Lionel souligne que lorsque l'on est à l'accueil, on est en prise directe avec des personnes qui ont

Exercer des responsabilités, c'est aussi une manière d'être solidaire dans l'association dont on fait partie.

besoin d'aide, c'est l'image de D&J et notre image de croyant qui sont en jeu et l'on se doit de montrer l'exemple. Cela passe

parfois par des prises de positions difficiles, il s'agit de peser le pour et le contre « *ma fonction de responsable, ça peut être aussi de rectifier les choses* ». Dans le groupe de parole qu'il anime, quelqu'un monopolise la parole. Maintenant Lionel n'hésite plus à l'interrompre pour donner la parole aux autres. C'est de sa responsabilité, mais aussi celle des autres membres du groupe... Il veille également à ce que la diversité sociale ne pose pas problème

« *divers mais ensemble !* ».

Bien qu'il n'ait pas envie d'arrêter ses

responsabilités, Lionel aspire à du sang neuf. Il aimerait susciter des vocations. Il est notamment attentif aux goûts et centres d'intérêt des accueillis et il n'hésite pas à les solliciter pour l'organisation d'activités en fonction de leur hobby. Cela permet aussi de tirer parti des compétences des personnes.

Sébastien prend des responsabilités quand on le lui demande mais il est attentif à hiérarchiser ses engagements. « *Exercer des responsabilités, c'est aussi une manière d'être solidaire dans l'association dont on fait partie* ». Sébastien a décidé de mettre un terme à sa co-responsabilité de la branche accueil de PIF (aussi en réaction et par solidarité vis-à-vis de sa co-responsable). Il fait appel à des volontaires, il attend un acte de solidarité de la part des accueillants, pourquoi pas de manière différente, en fonctionnant en collégialité ? Si personne ne veut prendre cette responsabilité, il y aura sans doute de multiples raisons à interroger.

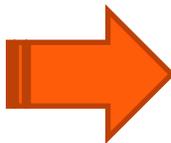
Sébastien et Lionel veulent saisir l'occasion de cet échange autour de la solidarité pour revenir sur les événements difficiles vécus au sein de l'association en 2015. Pour Sébastien « *ces événements ont créé beaucoup de souffrance mais beaucoup de souffrance a été créée par manque de solidarité. Quelles que soient les difficultés, quels que soient les désaccords, rien n'empêche de faire preuve de solidarité* ». Pour Lionel, son

souhait le plus fort « *plus jamais ça ! Surtout être bienveillants, on est des êtres humains... et ne pas réagir à chaud !* » Il faut être



vigilants les uns et les autres par rapport à la solidarité, et quand il risquerait d'y avoir une dérive, il ne faut pas laisser « pourrir » les choses.

En conclusion, pour Lionel et Sébastien, être en responsabilité c'est aussi faire acte de solidarité. ■



Marc – Commission Solidarité de D&J

Propos recueillis par Marie-Céline

D&J : Si tu veux bien reprendre ton parcours de vie, et nous éclairer sur la place qu'a la solidarité dans ta vie ?

Marc : Je crois que ce qui a été très déterminant pour moi, c'est l'éducation que j'ai reçue, tant dans ma famille que dans le collège-lycée privé catholique où j'étais à



Rennes. Je fête cette année mes 55 ans de vie associative ayant commencé au lycée en seconde, en prenant des responsabilités dans le foyer socio-éducatif. Depuis, je n'ai cessé, tout au long de mon parcours professionnel, d'avoir, à côté, des engagements de type sociaux. Dans ma famille (famille bretonne traditionnelle), il y a toujours eu un prêtre et une religieuse (un oncle jésuite, une tante carmélite et un oncle père blanc). J'ai 8 frères et sœurs, je suis le numéro 7. Ma maman avait décidé que c'était moi qui devais être prêtre. A l'âge de 10 ans, au moment de rentrer en pension à Saint-Vincent à Rennes, elle a fait le forcing pour que je rentre au petit séminaire de Châteaugiron, à 15 kilomètres de Rennes. Cela ne m'intéressait pas du tout, pas simplement parce que Châteaugiron avait mauvaise réputation (il faisait froid l'hiver), mais je n'avais pas du tout envisagé d'être prêtre. Donc, je suis rentré en pension à Saint-Vincent. A l'âge de 20 ans, en rentrant du service militaire, j'ai été admis dans une école d'animateurs socio-culturels, et j'avais besoin que mes parents m'aident financièrement. Donc, j'en ai parlé à ma mère, qui m'a dit « pas de problème, tu n'as fait qu'un an de fac,

comme tous tes frères et sœurs, on paiera ce qu'il faut » et elle termine en me disant « tu te rappelles que je voulais que tu ailles au petit séminaire? Tu n'as pas voulu, j'ai respecté cela, mais le fait que

tu deviennes animateur socio-culturel, c'est pas mal aussi ». Tous mes frères et sœurs ont de multiples engagements : politiques, syndicaux, religieux, etc... Je pense que les racines de mon engagement, sont là et elles sont aussi religieuses. Saint-Vincent, qui

Ma maman avait décidé que c'était moi qui devais être prêtre.

est devenu après un grand lycée privé mixte, avec 2 500 élèves, était un

lycée très ouvert, tenus par des prêtres diocésains. Un poste d'animateur socio-culturel y a été créé, et ils me l'ont confié durant 4 ans, tout en faisant en alternance ma formation à l'Ecole d'animateurs socio-culturels. Mais cela a été aussi déterminant au niveau ambiance, culture, foi religieuse et tout, mais aussi, cela m'a mis le pied à l'étrier pour ma profession.

D&J : Quelle a été la place de la foi dans tes engagements ?

Marc : Une place très importante, notamment pour ma période de 15 à 24 ans, où j'étais très investi dans mon lycée dans des activités religieuses et spirituelles. Je n'ai pas eu de pratique religieuse pendant 30 ans, par ce que mon ex-femme était anticléricale. Mais cela m'a permis de constater que la foi ne se perd pas, elle était toujours restée dans un coin, et j'ai recommencé à pratiquer, quelques années avant de la quitter, quand mes parents sont décédés. Quand en septembre 2002, j'ai fait mon coming-out, au niveau sexualité, instantanément et en même temps, j'ai fait mon coming-in en Eglise. Je suis retourné à l'église, et cela a correspondu à peu de choses près, au moment où je suis arrivé à Paris, et j'ai commencé à fréquenter David & Jonathan et Saint-Merry. A part un de mes frères qui est complètement athée, mes huit autres frères et sœurs sont catholiques plus ou moins pratiquants. Ils me disent régulièrement en riant « mais tu sais que tu es devenu le plus pieu d'entre nous. ». Et spontanément, j'ai eu à nouveau l'envie de pratiquer. Ma mission sur terre, si je me place un peu du point de vue religieux, c'est le service des autres. Au point parfois de me « faire bouffer, » et de pas équilibrer les choses, et mes enfants m'en ont voulu de ne pas m'être intéressé assez à leur éducation.

Pour les non croyants, de fortes valeurs humanistes sont une aussi bonne référence que la Bible. Je me suis souvent posé la question : si



Photo : Christos Doukeridis

je n'avais pas été catho, je pense que j'aurais fonctionné de la même façon, au titre du soin de l'autre. Je m'estime un privilégié de la vie : étant né dans une famille bourgeoise, qui n'avait pas de problème financier, qui m'a donné une très bonne éducation (famille nombreuse, ça c'est intéressant, ça donne une grande diversité, une grande ouverture), j'ai bossé 40 ans... Mes 2 garçons, qui ont 42 et 40 ans, réussissent parfaitement leur carrière, leur vie familiale mais n'ont pas du tout cette fibre sociale. C'est pour moi une petite blessure. Ma fille qui a 35 ans, a cette fibre sociale et après avoir travaillé 10 ans sur une plate-forme à Air-France, avec 2 missions au 115, a pris goût à cela, et a commencé au mois de mai, une formation en cours d'emploi de conseillère en économie sociale et familiale. Elle s'est complètement reconvertie.

D&J : Et à David et Jonathan ?



Marc : Quand en décembre 2004 je suis venu sonner ici, au 92 bis rue de Picpus (local de D&J), très vite, j'ai pris des engagements. J'ai été accueilli en fait en janvier 2005, et

dès avril 2005, je démarrais le cycle d'accueil. Je ne l'avais pas encore fini, quand fin juin 2005. Pierre (responsable du groupe Paris Ile de France) ainsi que d'autres adhérents me disent « Cela fait 10 ans qu'il ne se passe plus rien au niveau de la solidarité dans notre groupe local, il faut redémarrer quelque chose en particulier pour les personnes âgées, malades ou handicapées ».

D&J : C'est comme cela qu'est né Sénior-Soleil ?

Marc : Effectivement, je me retrouve avec une demande : s'occuper des personnes âgées. J'ai regardé un peu ce qui se faisait ailleurs. Ce que nous faisons très modestement, et de façon classique, c'est de l'accompagnement individuel, type de ce que font les bénévoles des Petits Frères des Pauvres. Le principe d'accompagnement individuel que j'ai alors mis en place, appelé « Sénior Soleil », est une visite par mois. Chaque binôme accompagnant/accompagné choisit son fonctionnement. Selon le degré d'autonomie de la personne, car certains ne sont pas autonomes du tout, c'est soit chez la personne, soit on en profite pour aller prendre un pot, une promenade au parc, faire des courses, etc... Depuis 2006, 26 adhérents ont été membres de l'équipe Sénior-Soleil, en ce moment, nous sommes 7 accompagnants. 26

Chez les personnes âgées, il arrive que l'on se suicide ...

personnes ont bénéficié d'un accompagnement. Actuellement, il n'y en a plus que 5. Sur ces 10 ans, une dizaine d'accompagnés sont décédés, dont 2 par suicide, car chez les personnes âgées, il arrive que l'on se suicide.

D&J : J'imagine que ce sont des personnes très isolées ?

Marc : Extrêmement isolées, pour lesquelles nous sommes pratiquement le seul lien social. L'isolement des personnes homosexuelles âgées est bien plus important, parce qu'elles n'ont pas d'enfant, quasiment pas de famille. Sénior Soleil, fonctionne, mais le seul problème est que cela ne paraît pas reproductible dans les groupes en régions.

D&J : Et les femmes ? Ya-t-il aussi des lesbiennes isolées ?

Marc : Mes statistiques datent d'il y a 2 ans. Sur 550 adhérents à D&J, il y en avait une petite centaine qui avaient 65 ans et plus. Et alors que les



adhérentes représentent 22% du total, pour les plus de 65 ans, c'est 9%. C'est quelque chose que l'on connaît bien dans les autres associations. Je serais tenté de dire que les lesbiennes sont moins visibles et moins présentes, mais souvent elles paraissent moins isolées, et elles sont nettement plus souvent en couple qui dure. Ce qui fait que lorsqu'elles ont plus de 65 ans, pour l'essentiel d'entre elles, elles disparaissent des associations. Et c'est intéressant de préciser que sur les 26 personnes qui ont bénéficié d'un accompagnement, il n'y a eu qu'une lesbienne.

D&J : Et quand tu dis que Sénior Soleil semble peu reproductible en régions ? Il y a Bordeaux, je crois, qui a un projet ?

Marc : En fait, on peut imaginer que la solidarité dans un mouvement chrétien, dans les groupes locaux en régions, joue spontanément. Par

L'isolement des personnes homosexuelles âgées est bien pire parce qu'ils n'ont pas d'enfant, quasiment pas de famille ...

exemple, le groupe de Toulouse s'est organisé pour amener aux Journées

Annuelles de Rencontre (JAR) de D&J un adhérent âgé qui a des problèmes de mobilité importants, c'est formidable. C'est cela la solidarité dans l'association. Mais en fait, elle ne joue pas toujours. Je prends l'exemple d'un groupe local qui, il y a quelques années, avait 7 personnes âgées de plus de 65 ans. Il leur a été proposé de faire un repas mensuel spécifique, comme au groupe de Paris Ile de France : le groupe ne l'a pas mis en place. Je rencontre le groupe de Bordeaux en septembre pour essayer de mettre en place quelque chose.

Mais nous avons encore des progrès à faire pour sensibiliser nos adhérents et nos groupes locaux à la présence d'adhérents âgés, voire très âgés dans notre association.

D&J : L'autre volet de ton engagement, c'est ton intervention dans les prisons ?

Marc : Je referais un flash-back personnel dans mon adolescence. A Saint-Vincent où j'étais responsable d'un groupe liturgie-animation. Pendant mes 5 années de lycée, nous faisons des

Il n'y a pas plus isolé dans la société française qu'un détenu qui est dans sa cellule 22 heures sur 24, puisqu'il a le droit à 2 heures de promenade par jour.

journées d'animation, nous allions dans les paroisses animer la messe le matin, manger dans les familles le midi, et nous donnions un spectacle (chants, mimes, danses) tout l'après-midi. J'étais très timide, puis grâce à tout cela, j'ai « explosé » en quelque sorte. Nous le faisons aussi à la prison centrale des femmes de Rennes (il n'y en qu'une en France). J'avais 16 ans, cela m'avait frappé. Je m'étais dit « un jour, je m'occuperai de personnes détenues ».

J'ai dû attendre la retraite pour prendre le temps de m'occuper à nouveau des personnes détenues. Il y a 5 ans quand j'ai demandé mon accréditation comme visiteur de prison à Fresnes, ce n'était pas spécialement pour m'occuper des homosexuels, et d'ailleurs pendant 2 ans, je n'en ai pas visité. Mais parallèlement, nous avons créé à D&J avec Jacques F le petit groupe « homosexualité et prisons », qui a fonctionné pendant 2 ans, et maintenant il a fusionné au sein de la commission nationale Solidarité. Jacques m'a appris énormément de choses et a contribué à développer mon envie de m'investir dans ce

domaine. Je visite 5 détenus homosexuels à Fresnes. Jusqu'à maintenant j'en visitais 3, dans un après-midi, cela allait très



bien. Je reconnais que c'est difficile pour des adhérents de s'investir, car c'est toute une procédure : un agrément, une enquête de police, et surtout, les visites sont hebdomadaires. Pour les personnes détenues en province, nous mettons en place une correspondance épistolaire, avec les membres de l'équipe.

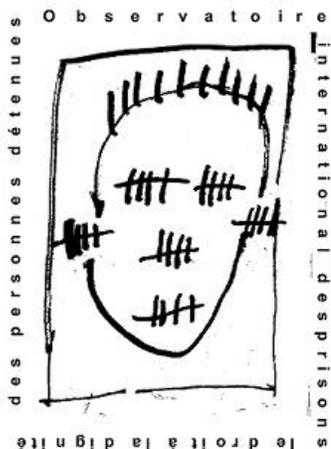
D&J : Combien êtes-vous à faire cet accompagnement ?

Marc : Je suis seul à rendre visite, par contre, nous sommes 5 ou 6 pour les correspondances épistolaires.

Le phénomène d'isolement que nous évoquions avec les personnes âgées, là il est multiplié par X..., avec une grosse différence, c'est momentané. Mais il n'y a pas plus isolé qu'un détenu qui est dans sa cellule 22 heures sur 24, puisqu'il a le droit à 2 heures de promenade par jour. J'ai de multiples témoignages... Un exemple toutefois : M. a 29 ans, cela fait 9 ans qu'il est incarcéré à B. et il a encore 2 ans à faire. Cela fait 9 ans qu'il n'est pas sorti, même une seule journée. Il m'a fait un petit message super-sympa à Noël : « Marc heureusement

que tu es là. Depuis 9 ans que je suis incarcéré, tu es la seule personne qui me respecte, qui m'écoute et qui me fait confiance ». La conseillère en insertion m'a informé que « depuis 8 mois, il est méconnaissable, il se lève, il fait du sport, il a des projets... »

J'ai participé à la conférence d'un sociologue qui met en avant une nouvelle notion, la « désistance », c'est-à-dire la sortie de la délinquance. Ils ont interviewé 50 jeunes délinquants, 6 mois à un an après leur sortie, pour savoir quel était leur parcours antérieur. Dans



les facteurs les plus importants de retour à une certaine forme d'intégration, il y a deux choses importantes : c'est d'avoir un minimum de famille, mais surtout une personne-ressource.

Même si la foi n'était pas le support de mes engagements, on ne peut pas rester insensible à ces situations. D'autant que dans ce milieu-là, il n'y a jamais rien d'acquis, et que le risque de récidive est toujours présent. Il faut savoir accepter l'échec.

D&J : Vous vous occupez de détenus homosexuels, parce qu'ils sont parfois l'objet de traitements particulièrement difficiles. Comment vous sont-ils orientés ?

Marc : Il y a 2 situations : soit leur homosexualité n'est pas connue, et c'est de loin préférable, soit elle est connue.

D&J : Quand elle n'est pas connue, comment arrivent-ils jusqu'à vous ?

Marc : En 2012, David & Jonathan a signé une convention avec la Direction de l'administration pénitentiaire, qui prévoit que nous fassions de l'accompagnement individuel. Un certain nombre d'établissements pénitentiaires ont indiqué cela dans le livret d'accueil. Sinon, nous commençons à être un peu connus par l'OIP

Je suis catholique pratiquant, et c'est la base de mon engagement depuis que j'ai 15 ans.

(Observatoire International des Prisons, organisation non gouvernementale).

A Fresnes, l'OIP m'a envoyé 3 personnes. Ce sont des personnes qui écrivent à l'OIP en disant « je suis homo, je suis à Fresnes, je suis en difficulté ». Tout de suite, l'OIP m'envoie la lettre et nous prenons contact. Pour certains, l'homosexualité est connue : cela peut être suite à une indiscretion médicale (un dossier qui traîne à l'infirmerie, et il est noté VIH, et puis voilà). Un de nos correspondants a été « outé » par un surveillant, c'est inadmissible.

D&J : Est-ce qu'il arrive que le personnel encadrant ou médico-social, quand il sait que la personne est homosexuelle, donne des informations, l'oriente ?

Marc : Oui. Dans ma pratique à Fresnes, il y a des personnels attentifs : dans cette prison, alors qu'elle est surbookée, tous les homos sont en cellule individuelle, ce qui est méritoire.

D&J : Mais, en retour, que t'apporte cette action en faveur des personnes détenues homosexuelles ?

Marc : Je l'ai déjà dit, je suis catholique pratiquant, et c'est la base de mon engagement depuis que j'ai 15 ans. Mais dans mon engagement associatif, quel qu'il soit, et notamment dans la solidarité, j'y trouve mon compte en termes de responsabilités dans les associations, mais aussi dans la relation humaine interpersonnelle. Sur la dizaine de personnes que j'ai accompagnées à Fresnes depuis 4 ans, 2 sont devenues des amis, ce n'est pas du tout une nécessité, c'est le hasard de la vie. Donc, cela me nourrit aussi. Selon moi, dans tout engagement associatif, dans toute action de solidarité, il y a des retours positifs, car cela nourrit aussi humainement.

C'est exigeant. On est dans l'un des 5 principes de David & Jonathan : on ne juge pas... mais quand on est face à un type qui a pris 10 ans pour détournement de mineur.... On ne juge pas quand même. Il faut avoir un niveau d'exigence morale beaucoup plus fort, pour ne pas juger et accepter d'aider. [...]

Souvent, mes proches (enfants, frères et sœurs, amis...) me demandent

si cette activité dans les prisons n'est pas déprimante. Je réponds toujours non, cela maintient



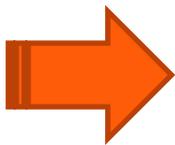
mon niveau de révolte de citoyen, tant la situation carcérale française est scandaleuse : 24^{ème} pays européen sur 27 !

Si je ne devais plus avoir qu'un seul engagement à D&J, ce serait l'accompagnement des détenus homosexuels, parce qu'il y a vraiment des besoins importants.

D&J : Pour finir, ne penses-tu pas qu'avoir de multiples engagements se fait parfois au détriment de la vie personnelle ?

Marc : Non, pas du tout. J'ai même en horreur tous ces retraités qui disent être débordés. Je maintiens un bon équilibre entre les deux : je pars en vacances en Bretagne, dans ma maison de famille, je marche 2 à 3 semaines au printemps, je vois 150 films par an, et surtout, je passe beaucoup de temps avec mon compagnon Anthony, qui partage ma vie depuis bientôt 5 années. Tout va bien.

De toute façon, pour bien s'occuper des autres, il faut d'abord être bien dans sa peau et dans sa vie personnelle. ■



Thierry de D&J Rennes – Le partage comme forme de solidarité

Propos recueillis par Fabrice. Les prénoms ont été changés.

D&J : Quel a été ton parcours ?

Thierry : Je suis né à Rennes, j'ai 51 ans et je suis fleuriste. Je suis catholique pratiquant.

D&J : Comment es-tu arrivé à D&J ?

Thierry : Il y a 15 ans, j'avais du mal à assumer mon homosexualité. C'est mon médecin qui m'a recommandé d'aller à David & Jonathan. J'ai contacté la permanence téléphonique et j'ai été accueilli dans l'association.

A l'époque, il y avait un homme marié qui avait le même âge que moi qui sortait d'une période difficile, un Canadien qui avait eu des histoires avec des femmes avant d'accepter son homosexualité, un autre homme qui assumait son homosexualité depuis très longtemps. Nous nous sommes retrouvés tous les quatre lors d'une randonnée, qui était ma première sortie avec David & Jonathan. Voir des gens plus ou moins proches ou différents de moi m'a mis à l'aise. Je cherchais à expérimenter quelque chose pour me sentir moins tourmenté. J'ai vu que cela marchait et j'ai donc continué. Le fait de venir régulièrement aux activités de l'association m'a permis de me sentir plus paisible.

Je fais maintenant partie du bureau du groupe de Rennes où j'ai en particulier des responsabilités d'accueil, et de trésorier adjoint. La gestion de notre groupe est collégiale.

D&J : Comment a évolué ton groupe et que viennent chercher les personnes qui l'intègrent ?



Quand je suis arrivé, il n'y avait pas de femmes, et peu de catholiques pratiquants, mais plutôt des non croyants ou athées ouverts d'esprit. Ce sont

eux qui nous ont poussés à monter des activités autour de notre religion.

Aujourd'hui, en tant que co-responsable de l'accueil, je constate que depuis plusieurs années, beaucoup plus de personnes qui viennent frapper à notre porte sont intéressées par le lien entre la religion et l'homosexualité. Parfois cela leur pose problème, parfois ils-elles le vivent paisiblement.

De même, plus de femmes nous rejoignent. Par exemple Françoise et Sophie nous ont rejoints. Sophie était moine bouddhiste et a rompu ses vœux lorsqu'elle a rencontré Françoise qui avait trois enfants et qui a divorcé. Elles sont venues à D&J pour rencontrer d'autres

personnes et partager sur la spiritualité et le lien avec l'homosexualité.

D'autres ont plus de mal à être homosexuel et vivre leur foi. C'est le cas de Stéphane qui vient d'un milieu chrétien très pratiquant : depuis qu'il vient nous voir il se sent mieux. Dans différentes familles chrétiennes telles que celle de Stéphane, il est impossible de parler d'homosexualité. Ces familles considèrent que le fait d'être homosexuel-l-e

A partir du moment où il y a confidentialité et confiance, où chacun-e parle au 'je', il peut y avoir partage alors que nos parcours de vie sont très différents.

n'est pas chrétien. Venir à D&J peut donc être vital pour certain-e-s.

Citons aussi une autre femme du groupe, protestante, qui vit seule avec sa fille adolescente qui a des problèmes d'intégration et de santé. Venir à D&J lui permet de se sentir un peu moins seule. Elle peut s'y exprimer entièrement.

Au départ, le fait que des personnes puissent à certains moments amener leurs enfants a posé problème à certains. Cela est maintenant mieux accepté. Un autre membre du groupe a décidé de faire un enfant avec une femme, qui n'est pas sa compagne, et ils élèvent ensemble leur enfant. Nous avons beaucoup partagé sur cette expérience de vie.

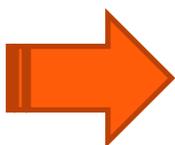
Nous avons eu aussi deux étudiants. Des personnes sont venues et sont reparties. Par exemple un homme un jour nous a dit 'je ne suis pas prêt'. Il y a 8 ans deux Mauritanien musulmans ont rejoint le groupe, dont un demandeur d'asile. Nous avons eu un long échange sur comment concilier le fait d'être homo et croyant.

Il y a aussi des différences sociales fortes dans le groupe, qui ont pu être mal vécues parfois. Ces différences ont alors été dites et ne posent plus réellement problème maintenant. Ce qui rassemble les gens, c'est d'être homo et chrétien ou en recherche spirituelle.

D&J : Comment sont organisés les moments de partage de votre groupe ?

Thierry : Plus de la moitié des temps du groupe sont des activités conviviales (par exemple : découverte d'une pièce de théâtre sur la vie LGBT au Vietnam, ou randonnées). Il y a de plus des activités liées à la spiritualité : par exemple, une fois par trimestre nous faisons un partage d'évangile. Une grande nouveauté a été un accueil de notre groupe par une paroisse de Rennes. Le groupe de D&J a animé une messe avec le témoignage d'un d'entre nous sur la difficulté d'être homosexuel et chrétien. Nous organisons des partages sur des thèmes de société : par exemple le débat sur le mariage pour tou-te-s et comment je vis au jour le jour ce débat. Tous ces temps, même conviviaux sont des occasions de parler de ce que nous vivons. A partir du moment où il y a confidentialité et confiance, où chacun-e parle au 'je', il peut y avoir partage alors que nos parcours de vie sont très différents. Le fait que des personnes puissent exprimer qui elles sont leur permet de vivre pleinement, c'est en cela qu'il y a solidarité. ■

7 – Réflexion et théologie



Emmanuel du groupe Prêtres de D&J
Emeline du groupe Protestants de D&J

"De qui suis-je le prochain ?"

Commentaire de Matthieu 25, 31 à 46

Dans l'histoire de sa propre existence, qui, parmi nous, n'a pas été compté-e parmi "les plus petits" ? Qui n'a pas été relevé-e par un acte solidaire alors qu'il/elle était en état de faiblesse ? Pourtant, « lorsque notre tour vient » de venir en aide à notre prochain, nous restons bien souvent tiraillé-e-s entre faire acte de solidarité ou passer notre chemin, entre fermer les yeux ou se mettre en marche vers l'autre,

Amen, je vous le dis, dans la mesure où vous avez fait cela pour l'un de ces plus petits, l'un de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.

comme nous le ferions pour le Christ.

Cela n'est pas sans rappeler la parabole dite du « bon Samaritain » dans laquelle nous sommes appelé-e-s à

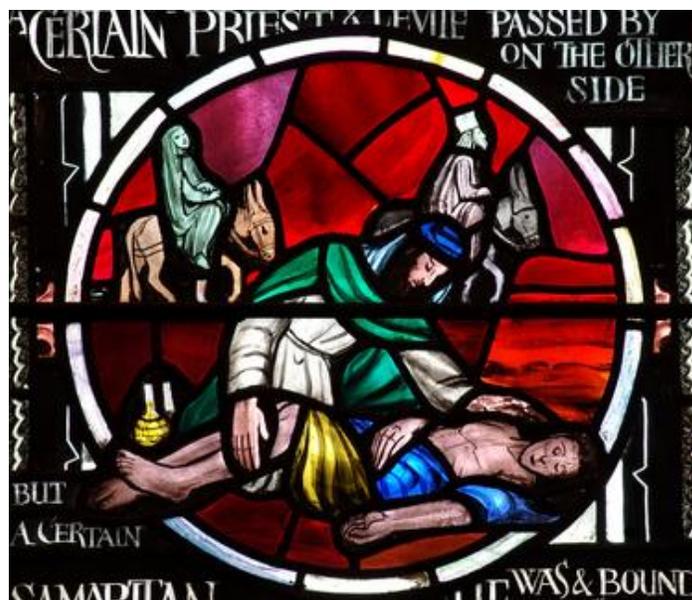
veiller sur notre prochain-e ... et à devenir également le prochain de l'autre. « Que dois-je faire ? Qui est mon prochain ? De qui suis-je le prochain ? » : Ces questions traversent les Évangiles et continuent à nous traverser.

Dans le passage de Matthieu chapitre 25 versets 31 à 46, le Christ appelle à nouveau à une conversion à la solidarité. Une dualité y est flagrante dans la phrase centrale répétée 2 fois : « *Amen, je vous le dis, dans la mesure où vous avez fait cela pour l'un de ces plus petits, l'un de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* »¹. D'un côté il y a

les justes qui ont accueilli et aidé les plus petits et donc le Christ ; de l'autre côté, ceux qui n'ont rien fait. La tentation est grande de conclure de manière simpliste et simplificatrice en séparant les personnes entre celles qui ont bien fait et celles qui ont mal fait.



Cependant le Christ est subversif, il est là où nous ne l'attendons pas. N'est-il pas celui qui a pris pour sœurs la samaritaine rencontrée au bord du puits, la pécheresse au banquet, et pour frères aveugles et paralytiques lors de ses voyages ? Il a fait siens celles et ceux qui sont mis sur le côté. A sa suite nous sommes appelés à être solidaires avec eux, à les recevoir et leur tendre la main car « *dans la mesure où vous avez fait cela pour l'un de ces plus petits, l'un de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* ». Il nous appelle à une solidarité, tout comme à un don, circulaire : « donnez et vous recevrez » (Matthieu 7 7).



Si nous regardons rapidement comment le texte a été perçu à travers l'histoire du christianisme, nous pourrions tracer trois temps.

Dans un premier temps, des réflexions théologiques et spirituelles ont fait du prochain un moyen pour accéder à Dieu : Dieu est accessible PAR le frère / la sœur. Le prochain n'était alors considéré que par sa présence et son individualité. Cette première approche est la conséquence d'une interprétation littérale de la phrase centrale de notre passage et a poussé de nombreuses personnes à pratiquer la charité.

Plus tard, la redécouverte de la dimension collective qui anime le message du Christ, notamment à travers le « *Aimez-vous les uns les*

¹ Versets 40 et 45

autres» (Jean 13 34) et son envoi des disciples deux par deux², a



donné une nouvelle dimension à la signification de la présence de l'autre : Dieu devient accessible AVEC le frère / la sœur.

Enfin, le frère / la sœur ne fut plus envisagé-e uniquement comme un moyen ou un « objet » nécessaire pour répondre à l'invitation

Dieu devient accessible PAR la relation DANS l'échange AVEC le frère / la sœur, à l'image de la formule liturgique : « Par Lui, avec Lui et en Lui ».

du Christ. Il/Elle est devenu-e bien plus. L'être de la personne et la relation entre les personnes sont considérés comme signes et instruments de la Révélation de Dieu. Dieu se révèle dans un amour mutuel, dans la réciprocité, dans l'échange : « *qu'ils soient un comme nous sommes un* » (Jean 17,22), « *comme je vous ai aimés* » (Jean 13,34). Ainsi, Dieu devient accessible PAR la relation DANS l'échange AVEC le frère / la sœur, à l'image de la formule liturgique : « *Par Lui, avec Lui et en Lui* ».

Ce troisième temps ouvre des chemins inédits pour accueillir et être solidaire avec toute personne aujourd'hui sur le parvis de nos Églises. La nouveauté ne réside pas tant dans cette présence du Christ, que dans la prise en compte de cette présence comme finalité et orientation d'une vie ensemble, d'une vie en communion. Immédiatement les questions surgissent : Comment pouvons-nous rendre opérationnel un tel concept ? Quelles implications et conséquences peuvent-elles engendrer ?

Nous sommes invités à sortir d'une lecture hétéro-normée des Écritures qui finalement, ne fait que réduire nos horizons et notre compréhension. Nous pouvons la lire avec la riche diversité présente dans le monde, ou avec l'aide, par exemple, d'une théologie queer, post-coloniale, post-moderne, voire même avec l'éclairage de multiples théologies mises en discussion afin de parvenir, comme le développe Muriel Schmid³ selon Marcella Althaus-Reid à « *une théologie de l'indécence (...) qui s'ancre dans la vie des gens et leurs expériences fondamentales sans les censurer* »⁴. ■



² « Après cela, le Seigneur désigna 72 autres et les envoya deux par deux en avant de lui dans toute ville et tout endroit où lui-même devait aller » Luc 10,1.

³ Muriel Schmid, « Queer théologie ? De quoi parle-t-on ? » dans l'ouvrage collectif d'Yvan Bourquin et Joan Charras Sancho, *L'accueil radical - Ressources pour une Église inclusive*, Labor et Fides, Genève, 2015.

⁴ « C'est une théologie qui invite les individus à se présenter tels qu'ils/elles sont et à sortir du placard de leur sexualité en tant que lesbiennes, gays, travestis, transgenres, bisexuels, mais aussi hétérosexuels » Marcella Althaus-Reid, *Indecent Theology*, pages 176 et suivantes, traduites et citées par Muriel Schmid, op. cit., pages 76 et 77.



Recension « Agir avec les pauvres contre la misère » - ATD quart monde

Bertrand VERFAILLIE, *Les Editions de l'Atelier*, 2016, 175 pages. - Recension par Nicolas :

Voici un petit livre qui se lit d'une traite et qui m'a donné la pêche sur un sujet pourtant difficile, tout en m'apportant une mine d'informations et de réflexions précieuses. Sa recette ? Partir des idées reçues les plus négatives, pour les ridiculiser à partir d'expériences vécues sur la lutte contre la misère en France en y associant les personnes pauvres, par exemple : « ils n'en sont pas capables » ou « ce n'est pas efficace ».

Avec un pragmatisme et un optimisme qui m'ont rappelé l'esprit du documentaire « Demain » sur l'environnement, le journaliste Bertrand Verfaillie, décrit, à la demande d'ATD Quart Monde, des initiatives afin de démontrer que ces personnes peuvent être actrices de la lutte contre la misère, à travers des actions fonctionnant sur le mode de l'éducation populaire.



Rappelons que l'INSEE dénombre en France 8,6 millions de personnes vivant sous le seuil de pauvreté qui est de 1000 euros par mois (il correspond à 60 % du niveau de vie médian de la population).

Un exemple d'épicerie sociale, près de Rennes, alimentée par les produits non utilisés d'une coopérative locale ouvre le livre. L'initiative en revient à une mère célibataire elle-même en situation de précarité.

A Paris, un ancien Sans domicile fixe est à l'origine d'une consigne à bagages permettant à des SDF d'avoir les mains libres pour leurs activités quotidiennes.

A Grenoble, des femmes SDF gèrent un local d'accueil qui leur est réservé. A chaque fois, l'expérience dure parce que les personnes en précarité y sont associées dès le départ.

Les parcours de vie présentés sont toujours difficiles, avec parfois des échecs et des retours en arrière. Des leçons en sont tirées, dans un souci de réciprocité, bien loin du « y a qu'à... faut qu'on... ». Des exemples sont donnés de groupes de travail associant des fonctionnaires, ou des acteurs de l'éducation, et des personnes pauvres qui leur apportent un décentement.

La situation des enfants est présentée à travers celle de leur cadre familial, qui est primordial. Des cas de reproduction d'expériences locales permettent d'illustrer les conditions de leur généralisation, souvent par la mise en place d'un dialogue sur un pied d'égalité entre des personnes très différentes, dont des personnes en précarité. La



place des moyens financiers dans de telles actions est relativisée, au profit de celle du débat et de l'expression, de l'écoute de l'autre.

Ainsi se tisse une toile associative, qui permet d'atteindre des personnes que les services publics connaissent trop peu voire pas du tout. Mais la complémentarité entre les associations et les services administratifs ne va pas de soi ; elle doit se construire partout et tout le temps. La lutte contre le chômage en est une illustration. Le cadre associatif va permettre de resocialiser des personnes exclues, de recréer un collectif dont elles seront parties prenantes, et parfois de les rendre à nouveau employables. Au-delà, les institutions publiques ont toute leur responsabilité, notamment celle de soutenir le tissu associatif local et national.

Le débat sur les migrants n'est pas évité. Il est emblématique de la complémentarité toujours à rechercher entre associations et administrations. Le livre en donne des illustrations, avec humilité, sans occulter les manques et les incompréhensions. Le dénominateur commun de l'ensemble est sans doute à trouver dans la manière de restituer aux personnes précaires leur pouvoir d'agir. C'est d'ailleurs l'intitulé de la collection dans laquelle ce livre est publié. Il y a là un enjeu démocratique tout à fait essentiel.

J'en retire le sentiment que chacun-e de nous peut, à sa mesure, aider à lutter contre le fléau de la misère. Cela peut être utile, efficace, indispensable... et pas triste. ■

8 – Solidarité : Le vrai défi d'aujourd'hui en France et ailleurs

Par Marie-Céline Bourdon de David & Jonathan – Responsable dans le secteur social et des solidarités

La solidarité interroge la nature du lien entre les personnes. Elle renvoie aussi au rôle de l'Etat (Etat régalién-Etat providence). Elle nous confronte à notre vision du "vivre ensemble".

La protection sociale s'est construite sur le travail, et les droits sociaux sont encore majoritairement attachés au statut de salarié.

L'émergence de l'Etat-Providence

Dans les sociétés traditionnelles, la solidarité s'impose comme un impératif : elle structure les

relations entre les individus et permet la cohésion sociale. Il s'agit de la "solidarité mécanique" décrite par le sociologue E. Durkheim⁵, qui s'exerce entre les membres d'une même famille, d'un même territoire ou d'une même communauté.

Le développement des sociétés modernes, l'industrialisation et ses conséquences sociales entraînent un déclin de la "solidarité mécanique" et l'émergence de la "solidarité organique". La question sociale se définit selon un paradigme assuranciel porté par l'Etat-Providence. Ainsi, la maladie, l'accident et même la vieillesse et le chômage sont considérés comme des risques couverts par un système collectif. *"L'assurance permet à chacun de*



*bénéficier des avantages du tout en le laissant libre d'exister comme individu. Elle semble réconcilier ces deux termes antagonistes que sont société et liberté individuelle*⁶.

Cette vision connaît son apogée avec la création, par le Conseil de la Résistance, de la sécurité sociale, en 1945. La mise en œuvre du système de protection sociale est favorisée par la période des "Trente Glorieuses", pendant laquelle la croissance économique permet un prélèvement indolore de cotisations sociales.



Les limites du système actuel

La protection sociale s'est construite sur le travail, et les droits sociaux sont encore majoritairement attachés au statut de salarié. L'évolution des modes de production, la dérégulation liée à la mondialisation ont affaibli ce mode de financement. Comme le souligne R. Castel : *"Le chômage de masse et la précarisation des relations de travail d'une part, la réduction de la population active pour des raisons démographiques et l'allongement de l'espérance de vie, d'autre part, déstabilisent profondément le financement du système"*⁷.

De plus, les individus veulent des infrastructures et des services, réclament aujourd'hui davantage de sécurité, mais ils répugnent à financer les fonctions régaliennes de l'Etat. Les impôts et les prélèvements sociaux sont vécus comme des charges, et non pas comme des contributions aux biens collectifs ou comme des secteurs créateurs d'emplois (quid des policiers, des enseignants, des médecins... sans solvabilisation des besoins sociaux ?)

Refaire nation, refonder le social

⁵ Emile Durkheim, *De la division du travail social*, PUF, 1973 (1^{ère} édition, 1893)

⁶ François Ewald, *Histoire de l'Etat Providence*, Grasset, 1986

⁷ Robert Castel, *L'insécurité sociale, qu'est-ce qu'être protégé ?* La République des idées, Seuil, 2003

Face aux ressources toujours plus limitées des systèmes de protection sociale, il devient impératif de repenser leurs modes de financement, afin notamment de réintroduire une corrélation plus directe entre production de richesses et prélèvements sociaux (dans un contexte de raréfaction du travail, asséoir les cotisations sur le salariat est devenu inefficace). De surcroît, chaque individu est tout

La question de la solidarité nous amène également à réfléchir au-delà, à notre place et à notre projet de citoyen.

à la fois, simultanément ou alternativement, financeur et bénéficiaire des services publics. Or, cette conscience s'est progressivement délitée.

L'histoire du développement de la sécurité sociale est aussi indissociable du renforcement du lien civique consécutif à la deuxième guerre mondiale. Cette grande idée de solidarité nationale traduit la volonté de renforcer le lien social, après une période de conflits et de tensions. Ce regard en arrière nous permet donc d'envisager les périodes de crise autrement qu'en termes de tentation de repli sur soi, de stigmatisation de telle ou telle catégorie d'individus...

"L'exercice de la solidarité deviendra plus directement politique, en d'autres termes : il s'identifiera à la formulation même du contrat

La question de l'"identité" est sans doute l'un des symptômes de l'absence de volonté politique de se confronter à la question sociale. Elle masque la véritable question de fond, celle de la solidarité.

*social"*⁸ Pierre Rosanvallon nous invite à nous interroger sur les liens que nous voulons construire avec nos semblables.

"Identité" ou "solidarité" ?

Pour beaucoup d'entre nous, la question de la solidarité est d'emblée posée lorsqu'elle concerne nos proches. Mais la question de la solidarité nous amène également à réfléchir au-delà, à notre place et à notre projet de citoyen.

Or, aujourd'hui, la question de l'"identité" a pris une place centrale dans le débat politique. Elle cristallise sur elle des questions aussi diverses que celles des attentats, des réfugiés, du chômage, de la précarité... Serait-elle aussi prégnante si nous étions dans une situation de plein emploi et d'absence de pauvreté ? La question de l'"identité" est sans doute l'un des

symptômes de l'absence de volonté politique de se confronter à la question sociale. Elle masque la véritable question de fond, celle de

L'histoire du développement de la Sécurité Sociale est aussi indissociable du renforcement du lien civique consécutif à la Seconde Guerre Mondiale. Cette grande idée de solidarité nationale traduit la volonté de renforcer le lien social, après une période de conflits et de tensions.

la solidarité.

Qu'en est-il du partage des richesses ? Qu'en est-il de la justice sociale ? Quel projet de société voulons-nous ? Le thème de la solidarité invite à (se) poser de telles questions. ■



⁸ Pierre Rosanvallon, *La nouvelle question sociale*, Seuil, 1995

9 – Synthèse des réponses au questionnaire sur la solidarité

La synthèse que nous présentons ci-dessous est le fruit des réponses des 26 membres de David & Jonathan qui ont répondu à l'enquête « pour toi qu'est-ce que la solidarité ? ».

Comme il était impossible de tout retranscrire ici, nous avons fait le choix de donner une synthèse des réponses et quelques expressions, quelques phrases significatives qui traduisent l'essentiel des propos.

1 - Pour toi, qu'est-ce que c'est la solidarité ?

■ Synthèse des réponses

La solidarité impacte soi-même et l'autre (lien de dépendance réciproque). Il s'agit notamment de redonner ce que l'on a reçu. Elle concerne celui-elle qui m'est proche, celui-celle qui ne me ressemble pas ; celui-elles qui n'a pas ma chance.

Elle se caractérise par le refus de condescendance.

Elle s'exprime par le ressenti, le fait de se laisser toucher, et peut se transformer en action. Elle peut changer nos habitudes et même changer la société.

■ Extraits

- ✓ « A mon sens, cela signifie prendre en considération, dans nos pensées, nos paroles, nos prières, nos actions, les autres êtres humains en les considérant de façon positive, comme des frères, et en souhaitant qu'ils puissent au même titre que nous connaître le bonheur. Dans cette acceptation large, c'est donc à mon sens le contraire de l'égoïsme ou de l'égoïsme. »
- ✓ « Pour moi, la solidarité, c'est avant tout accepter d'être frères, de partager, d'aider son prochain quand celui-ci est dans le besoin. Etre ensemble, se soutenir, communiquer, être uni face à une société qui change et qui est parfois discriminante. Tout cela dans l'Amour du Christ. »
- ✓ « ÊTRE TOUS UNIS, être ensemble. »
- ✓ « La solidarité chez moi c'est de l'ordre de la miséricorde, dans ce que ce souffle a de profond mais aussi d'asymétrique dans la relation à l'autre. La solidarité chez moi, c'est aussi l'entraide, dans ce que ce souffle tient de la simplicité et la convivialité mais aussi dans la réciprocité de ces liens. »

- ✓ « Etre en compassion active avec d'autres personnes qui dans un ou l'autre aspect sont dans une situation de fragilité ou de détresse. »



- ✓ « C'est être capable de se laisser toucher par une histoire, une lutte, un besoin »
- ✓ « C'est être prêt à bouleverser une habitude »
- ✓ « Je distingue la solidarité de la charité. Dans la solidarité, il y a l'idée de la dignité de la personne qu'on veut aider. Lui donner la parole, l'aider à s'émanciper, par l'éducation, la mobilisation, l'action. »
- ✓ « Dans le milieu associatif, il s'agit de soutenir des actions proches de mes convictions personnelles (spirituelles, politiques, ...). »

2 - Ton vécu solidaire

■ Synthèse des réponses

La solidarité est vécue auprès de différents groupes de personnes : famille, ami-e-s, D&Jistes en galère, LGBT, personnes discriminées (violences faites aux femmes, racisme...), populations fragiles, sphère professionnelle, paroisse, prisonniers, à l'étranger (pays en voie de développement, etc.).

Beaucoup de répondants pratiquent la solidarité par l'écoute bienveillante, la rencontre, la participation à des débats, la prise de parole en public, par le fait de s'informer et d'informer les autres. Certain-e-s signent des pétitions, manifestent, D'autres participent à un groupe au sein de D&J, prennent part à l'organisation du groupe. D'autres sont responsables d'un groupe ou d'une activité. Certain-e-s font du soutien financier.

■ Extraits

Auprès de qui es-tu solidaire à D&J ? en-dehors de D&J (exemple : famille, milieu LGBT, groupe social, communautés d'Eglise, ...) ?

- ✓ « A D&J : il me semble que le fonctionnement de notre association, au moins au sein du groupe local ou des commissions, implique de facto plusieurs formes de solidarité : entre membres de D&J : écoute, attention aux difficultés de l'autre, partage des frais... envers les personnes qui contactent notre association : écoute téléphonique, rencontres... envers les personnes LGBT ou discriminées, via les relations inter-associatives, la communication, la militance. »



- ✓ « Étant membre de la collégiale du groupe de Lyon, j'ai décidé d'y entrer pour me pencher particulièrement sur l'accueil de l'autre. Dans D&J, j'essaie de rendre « présents les absents » c'est-à-dire que dès qu'un « copain » de D&J n'est pas à un convivial depuis un petit moment, je lui passe un coup de fil pour avoir des nouvelles et restituer ses nouvelles (dans la mesure de l'accord du copain) aux autres membres. C'est aussi une façon de faire sentir au copain qui n'est pas venu à D&J Lyon depuis un petit moment qu'il est dans nos coeurs, nos têtes, qu'il existe une communauté de pensées dans laquelle il a sa place. »

En dehors de D&J :

- ✓ « Je soutiens financièrement plusieurs associations d'aides aux personnes en difficulté. »
- ✓ « Je suis un peu plus actif dans des associations écologiques et locales (AMAP, monnaie locale) »
- ✓ « J'essaie d'apporter écoute, soutien, et parfois aide matérielle à mes proches, mes voisins, mes amis. »
- ✓ « En dehors, je m'occupe d'une personne âgée aux petits frères des pauvres en la visitant tous les 15 jours. Dans la rue, j'essaie parfois de donner une pièce aux SDF ou de discuter un peu avec certains, faire un sourire. Au travail, j'essaie d'être disponible et solidaire auprès de mes collègues et des personnes dont je m'occupe. »
- ✓ « Accompagner un ami dans sa maladie, ou écouter un ami dans la rupture du couple, héberger une personne suite à un incendie, apporter un repas »
- ✓ « Avec l'aide de X je mène avec un autre membre de la collégiale de Lyon un suivi d'un détenu de Bourg-en-Bresse en milieu pénitentiaire : conversations téléphoniques hebdomadaires et jusque-là, une visite en prison. »
- ✓ « Je suis particulièrement solidaire envers les femmes qui sont victimes de violences physiques ou morales, ou qui sont exclues de certains domaines (dans l'Eglise par exemple). »
- ✓ « La solidarité, c'est aussi être capable de se mobiliser pour des causes qui ne me concernent pas directement, voir plus loin que sa propre chapelle. »
- ✓ Je suis par exemple solidaire des couples d'hommes qui souhaitent des enfants, même si la GPA me pose beaucoup de

questions, ou des personnes trans, dont j'ignore tout ou presque »

Es-tu impliqué-e dans des actions solidaires (par exemple : association caritative, de défense d'une cause ...) ?

- ✓ « Je suis responsable dans ma paroisse d'hiver solidaire : accueillir pendant 3 mois de 2 SDF dans des locaux paroissiaux, assurer quelques soirs et nuits de garde, assurer la gestion des plannings pour les paroissiens qui s'impliquent dans ce projet. »
- ✓ « Tous les ans, l'été, je suis accompagnateur lors des vacances auprès de l'association des paralysés de France. »
- ✓ « ancien secouriste, je continue à faire des maraudes auprès des SDF avec la Protection civile de Paris. »
- ✓ « Financièrement : oui, je suis adhérent ou donateur dans plusieurs associations de ce type (par exemple OAA, ATD, Village SOS, AIDES, Abbé Pierre, Terre et Humanisme, Amnesty...) »
- ✓ « Je soutiens la culture et la création indépendante, je suis solidaire des artistes qui s'engagent pour faire de chacun/chacune une meilleure personne en lui donnant la possibilité de la rencontre avec une œuvre, un questionnement, ou juste la beauté (je crois fermement à la puissance de la beauté pour transformer les vies) »
- ✓ « Je vis mon travail comme une action solidaire auprès des demandeurs d'emploi, personnes seules, âgées, handicapées, exclues... »
- ✓ « J'aide les agriculteurs en difficulté au niveau de mon boulot. Je vais aux cercles de silence, en solidarité avec les réfugiés et les roms. Je joue de la musique pour des associations caritatives comme le Secours catholique par exemple. »
- ✓ « Au travail, je soutiens des salariés lors des entretiens sanctions et cela dans mon action syndicale. »
- ✓ « Suis membre de l'hospitalité diocésaine (activité principale : organisation et accompagnement du pèlerinage à Lourdes). »



Concrètement comment pratiques-tu la solidarité (par exemple accueil de personnes, groupes de travail, aide à l'organisation, aide financière, ...) ?

- ✓ « Je vais visiter une personne âgée seule par l'association des petits frères des pauvres toutes les deux semaines. J'essaie de témoigner pour aider les participants à mon association Devenir Un En Christ. »
- ✓ « Écoute, visite, mise en relation et lutte contre l'isolement des personnes. »

- ✓ « Dons financiers auprès d'organisations (CCFD, JOC) »
- ✓ « A travers l'investissement associatif et la prise de responsabilité. »
- ✓ « Je pratique la solidarité par l'action, en allant à la rencontre de l'autre, en contribuant à la réflexion collective, à l'action collective, à des projets communs, par un investissement personnel et par un soutien financier, à D&J et dans ses organisations partenaires. »

3 – Tes attentes en termes de solidarité à D&J

■ Synthèse des réponses

Globalement, la solidarité est une forte priorité pour les répondant-e-s (moyenne 4,5/5).

Elle doit s'établir envers les D&Jistes (4,1/5) : convivialité, écoute, partage, respect, solidarité financière, accompagnement des plus fragiles (en particulier des personnes vieillissantes, sans emploi, etc.), solidarité financière, accompagnement spirituel, solidarité intergroupes régionaux.

Elle doit aussi être orientée vers les LGBT en France (3,4/5) : marche des fiertés, liens avec les autres associations LGBT, lutte contre l'homophobie (notamment vis-à-vis des jeunes), populations fragiles ou isolées (seniors, handicapé-e-s, prisons). Elle doit aussi être orientée vers les LGBT à l'étranger (3,6/5) : sensibilisation des D&Jistes aux conditions des LGBT à l'étranger, valorisation de la connaissance de certain-e-s D&Jiste des pays concernés, organisation de voyages collectifs dans ces pays, et des actions soit ciblées (formation, etc.) au sein de structures collectives (Forum européen)

La solidarité envers les Eglises n'est pas considérée comme prioritaire (2,1/5), mais les réponses sont très diverses. Les femmes sont souvent moins sensibles à ce sujet que les hommes. La solidarité envers les personnes est privilégiée par rapport aux institutions. Pour beaucoup, c'est de l'ordre du choix individuel des D&Jistes de s'engager pour les autres, dans le cadre des Eglises ou pas.

■ Extraits

Pour toi, la solidarité est-elle une priorité à D&J ?

- ✓ « La solidarité est la raison d'être de notre association, sa principale priorité, son ADN. Elle commence par l'accueil inconditionnel de l'autre et elle se traduit par un engagement concret. »

Si oui, quelles sont les priorités que nous devrions développer à D&J ?

- ✓ « Si nous nous appliquons à faire au mieux ce que nous savons déjà faire, c'est à dire accueillir l'autre dans l'écoute, le partage, le respect, alors la solidarité entre D&Jistes sera présente. »

- ✓ « Pour les solidarités vers l'extérieur, les autres LGBT, les étrangers, il me semble qu'il est plus



pertinent de confier la réflexion et l'action sur ces points à des commissions où pourront s'épanouir celles et ceux qui souhaitent militer en ce sens. »

- ✓ « Sensibiliser les groupes locaux à la manière de mieux accueillir les personnes qui ont de faibles revenus et /ou qui n'ont pas fait de longues études. Je voudrais aussi que les hommes soient plus solidaires des femmes au sein de D&J »
- ✓ « Inventer un système de cotisation et participation financière aux week-ends plus justes ... par exemple adapté aux revenus »

La solidarité auprès de mouvements d'Eglise ?

- ✓ « En proposant d'animer une messe par exemple ou d'organiser des journées à thème avec les associations paroissiales »
- ✓ « A l'Eglise de se bouger. »
- ✓ « Mouvement d'action solidaire CCFD, Caritas »
- ✓ « Aller se faire connaître auprès de certains diocèses et promouvoir le mouvement de David & Jonathan »
- ✓ « La solidarité auprès des communautés de croyant-e-s me semble bien plus importante que celle avec les institutions ecclésiastiques, qui ne me semble pas du tout une priorité pour D&J. »

La solidarité auprès des LGBT en France ?

- ✓ « En organisant des week-ends à thème, des soirées festives ou sorties avec d'autres associations LGBT »
- ✓ « en participant aux marches des fiertés, aux collectifs »
- ✓ « Dans le cadre de la solidarité, commencer à former des D&Jistes à l'accueil et soutien des personnes trans (certaines problématiques qui peuvent être différentes des nôtres) »
- ✓ « Participation aux centres LGBTI locaux »
- ✓ « Continuer d'agir en réseau pour lutter contre les LGBT phobies et pour l'égalité des droits. »
- ✓ « Oui, renforcer des visites aux détenus, auprès de personnes handicapées en foyer par exemple en témoignant, en apportant de la vie ou en leur proposant des sorties »
- ✓ « La solidarité envers les personnes LGBT est la raison d'être de D&J, sa priorité principale, qui l'engage au sein du mouvement LGBT en France et à l'étranger. Cela doit se traduire par davantage de reconnaissance de la diversité des vécus des personnes LGBT, et notamment par une plus grande ouverture aux personnes trans. La solidarité vis-à-vis des jeunes LGBT victimes de LGBT-

phobies est également essentielle pour notre association et elle devrait être renforcée. »

La solidarité auprès des LGBT à l'étranger ?

- ✓ *« En proposant une ou deux fois par an un voyage à l'étranger avec d'autres associations semblables à D&J ou en recevant des membres de ces mêmes associations dans notre ville »*



- ✓ *« Sur ce point, il convient de ne*

pas s'éparpiller et de cibler une solidarité/aide à la mesure de nos capacités. Les relations privilégiées de certains adhérents avec certains pays dans lesquels ils ont ou auraient un réseau de contacts me semblent le point de départ indispensable. La question n'est pas quel(s) pays(s)? ... Mais qui? qui a des contacts resserrés avec un pays où il serait possible de développer un projet solidaire complet et non nébuleux. »

- ✓ *« En répondant aux appels au secours, en étant une présence rassurante quand nécessaire (accueil d'urgence possible quand persécutions par exemple, avant d'orienter vers des associations spécialisées comme l'ARDHIS), se mettre en réseau avec autres associations, faire du transfert de compétences, de la formation, de l'accompagnement quand la demande vient de l'étranger. En portant une parole forte contre l'homophobie (notamment auprès des Eglises), en faisant du lobbying pour que les Eglises appellent au respect des personnes LGBT partout dans le monde, en étant la voix de ceux qui ne peuvent pas parler. »*
- ✓ *« En se mettant à leur écoute. Attention à ne pas décider à leur place. Je pense que D&J peut les aider en matière de lutte contre les LGBT phobies liées à la religion »*

Serais-tu prêt-e à t'investir dans ces actions à D&J ?

- ✓ *« Solidarité avec les mouvements de lutte contre le sexisme, dans les Eglises et dans la société »*
- ✓ *« Réponse mesurée: Jugerez-vous que je n'en fais pas assez? Suis-je ou ne suis-je pas solidaire par mes actes? Je suis comme tout le monde c'est-à-dire bien mauvais quand il s'agit d'être juge et partie. S'il fallait que j'en fasse plus, je ciblerai prioritairement la solidarité relationnelle n°1, celle envers les groupes locaux isolés, faibles numériquement. »*
- ✓ *« Je ne désire pas m'investir actuellement, par manque de temps »*
- ✓ *« Oui, dans la lutte contre l'homophobie et aussi en interne pour travailler sur les inégalités au sein de D&J »*
- ✓ *« Oui j'essaierai de donner un peu de temps mais en fonction de mes possibilités au passage je précise que je suis une personne en situation de handicap. Mais à la pointe sur certains appareils d'aujourd'hui les mails et le téléphone mobile et fixe. »* ■

DAVID & JONATHAN

Mouvement homosexuel chrétien ouvert à toutes et tous

SIEGE SOCIAL

92 BIS, RUE DE PICPUS
75012 PARIS

TEL. : 09 50 30 26 37

WWW.DAVIDETJONATHAN.COM

EQUIPE DE REDACTION

° Directrice et Directeur de publication :

- Elisabeth Saint-Guily
- Nicolas Neiertz

° Rédacteur en chef : Fabrice Long

° Rédacteur-trice-s / contributeur-riche-s : Amandine Miguel, Babeth, Bartholomé Girard, Catherine Tripon, Christian, D., Didier Arthaud, Dominique, Dominique D, Emeline, Emmanuel, Erick et Virginie, Fabrice, Florent, Françoise, Françoise, Gérard, Jean-Louis, Leila Lionel, Marc, Marie-Céline Bourdon, Nicolas Noguier, Sébastien, Sylvie de Lannoy, Thierry, Valentin.

COURRIER DES LECTEURS

dossiers@davidetjonathan.com

DEPOT ET DROITS

Tous droits réservés – David & Jonathan.

Dépôt légal : ISSN n° 2275-6272.

Ce document est gratuit et ne peut pas être vendu.

CREDITS PHOTOGRAPHIQUES

- ° Photos de membres de David & Jonathan.
 - ° Fotolia®
 - ° Wikimedia®,
- Les photos sont soumises à droits d'auteur.